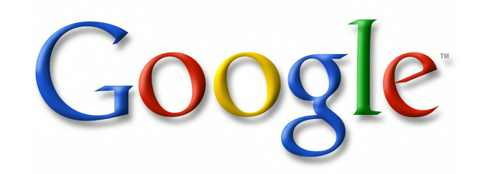
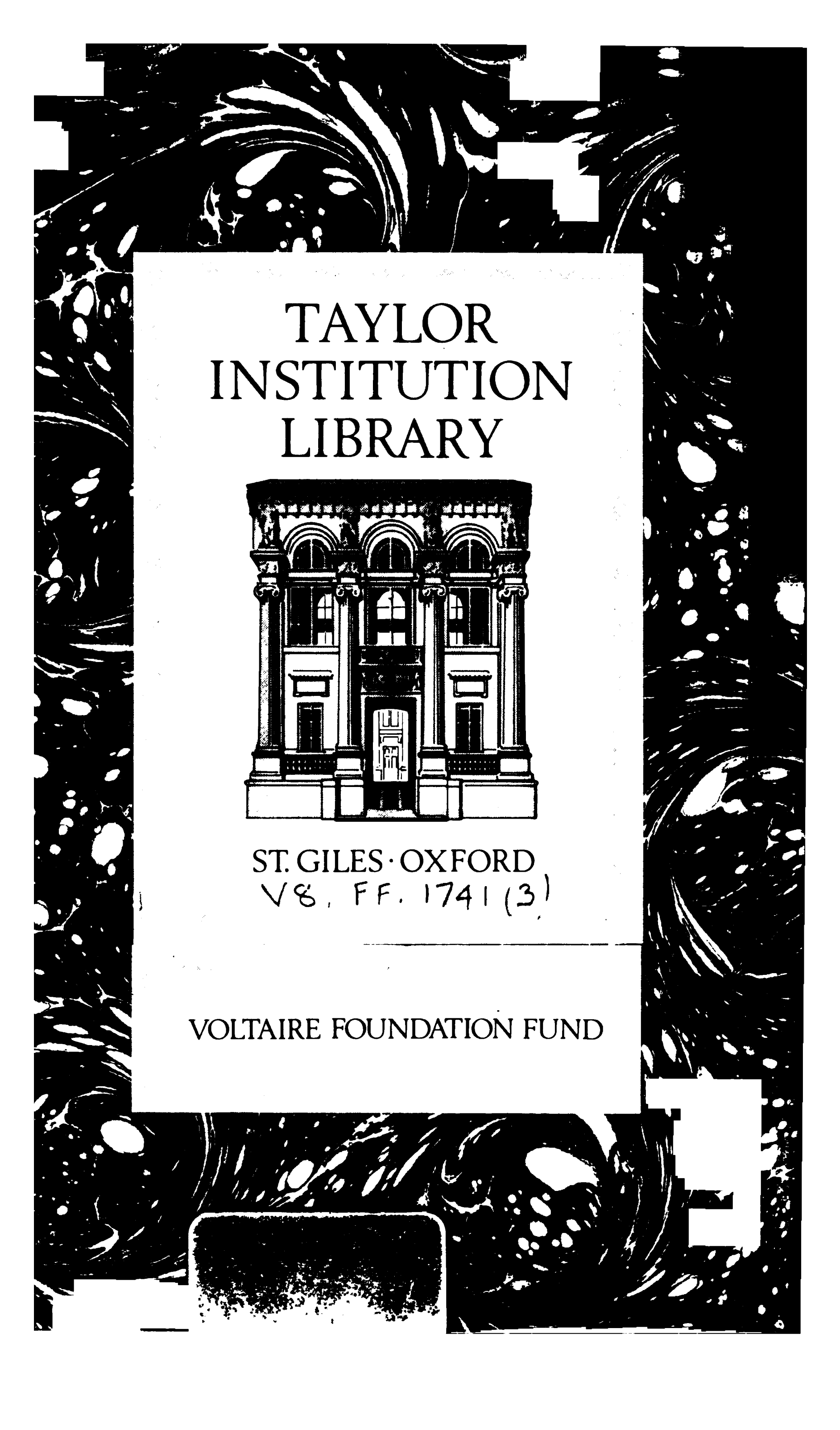






ANTI-MACHIAVEL,

OU

ESSAI DE CRITIQUE

SUR LE

PRINCE

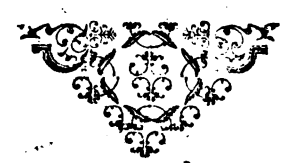
DE

MACHIAVEL,

PUBLIE' PAR

MR. DE VOLTAIRE.

Nouvelle Edition, où l'on a ajouté les variations de celle de Londres.



A AMSTERDAM,

Chez JAQUES LA CAZE.

M. DCC. XLI.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

L'On fera peut-être surpris de voir paroître une quatrième Edition de l'*Anti-Machiavel*, dans un tems si près des trois premières, qu'à peine auroit-il suffi à faire connoître un autre Livre. Mais cet étonnement cessera si l'on fait attention que l'Edition de *Londres* & celle de *la Haye* du Sr. *van Duren*, ne sont qu'une seule & même Edition; que celle que Mr. de *Voltaire* a donnée lui-même dans cette dernière Ville, n'a pas suffi à contenter les curieux; & que le Livre en lui-même méritoit que l'on s'empressât à le rechercher. Cet Ouvrage ne se trouvant donc plus chez les Libraires, & étant demandé de tous côtés, j'ai cru trouver mon intérêt en répondant aux empressemens du Public. Voici en peu de mots la nature de cette nouvelle Edition.

J'ai suivi l'Edition de Mr. de *Voltaire*, laquelle, comme il l'atteste lui-même dans sa *Préface*, est *conforme en tout au Manuscrit Original.* Je me serois fait un scrupule de m'éloigner en quoi que ce soit de cette Copie, puisqu'il enjoint à tous les Libraires de la suivre exactement, comme étant la seule authentique.

La différence qu'il y a entre cette Edition Originale & les deux autres, est si considérable, que quiconque se donnera la peine de les comparer, s'appercevra aisément qu'elles n'ont point été faites sur le même Manuscrit. Ceux qui ont fait cette comparaison, en ont été surpris, & ont été embarrassés quand il s'est agi d'en rendre raison. D'où vient cette différence entre ces deux Manuscrits? Comment se peut-il que venant de la même source, ils soient si différens? par quel hazard le Manuscrit est-il tombé entre les mains du Libraire de la *Haye*? Pourquoi Mr. de *Voltaire*, qui s'étoit chargé d'en donner une Edition, en a-t-il laissé tirer des Copies, toujours différentes de l'Original? Ce n'est pas à moi à résoudre toutes ces difficultés. Il suffit que l'E-

dition que je donne aujourd'hui, soit conforme en tout à celle de Mr. de *Voltaire.*

Mais afin que l'on ne croie pas que j'en impose en assûrant que la différence des Editions est très considérable, j'ai eu soin de les représenter l'une & l'autre dans celle que je donne aujourd'hui. L'on y verra jusques aux moindres petites différences qu'il y a entre elles; ce qui mettra les Lecteurs en état de juger par eux-mêmes de la supériorité de l'Edition de Mr. de *Voltaire* sur l'autre qui a paru en même tems. L'on m'aura sans doute obligation d'avoir facilité cette comparaison. Jusques ici l'on n'a pû la faire qu'en achetant l'une & l'autre Edition, & en les comparant ligne après ligne. Mais quel embarras pour les Lecteurs ? Quelque envie que l'on eût d'être instruit de cette différence, la peine passoit le plaisir ; & bien des personnes s'en sont tenues à l'une ou à l'autre de ces Editions. Cependant ceux qui ont celle de *Londres* & du Sr. *van Duren* ne sont point assûrés d'avoir le véritable Ouvrage de l'illustre Auteur de l'*Anti-Machiavel*; & ceux qui ont celle de Mr. de *Voltaire*, n'ont pas tout ce qu'il y avoit dans le Manuscrit sur lequel celle-là a été imprimée. Lidée seule qu'il y a une autre Edition de cet Ouvrage, qui renferme quelque chose de plus que celle que l'on a en main, fait que l'on n'en est pas content.

Celle que je donne ici, n'aura aucun de ces inconvéniens. Le Texte, comme je l'ai déjà dit, représente l'Edition de Mr. de *Voltaire.* J'ai mis en caractères Italiques toutes les différences qu'il y a entre cette Edition & l'autre. Enfin, j'ai mis au bas de la page les changemens, les additions & les interpolations (qu'on reconnoîtra à ces lettres. E. de L.) qui ont été faites au Manuscrit Original dans l'Edition de *Londres* & du Sr. *van Duren.* Je me flatte que l'on sera content du soin que je me suis donné pour cela, & que l'on fera la justice à cette Edition de lui donner la préference sur toutes les autres.

PRE-

PREFACE DE L'EDITEUR.

JE crois rendre ſervice aux hommes en publiant l'*Eſſai de Critique ſur Machiavel.* L'illuſtre Auteur de cette réfutation eſt une de ces grandes ames que le Ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit par écrit ces penſées, il y a quelques années, dans le ſeul deſſein d'écrire des vérités que ſon cœur lui dictoit. Il étoit encore très jeune, il vouloit ſeulement ſe former à la ſageſſe, à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à ſoi-même, mais ces leçons qu'il s'eſt données, méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la ſource du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoier ſon Manuſcrit, je crus qu'il étoit de mon devoir de lui demander la permiſſion de le publier. Le poiſon de Machiavel eſt trop public, il falloit que l'antidote le fût auſſi. On s'arrachoit à l'envi les copies manuſcrites, il en couroit déjà de très fautives, & l'Ouvrage alloit paraître défiguré, ſi je n'avois eu le ſoin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'eſpere que les Libraires à qui j'en ai fait préſent, ſe conformeront. On ſera ſans doute étonné quand j'apprendrai aux Lecteurs que celui qui écrit en Français d'un ſtyle ſi noble, ſi énergique, & ſouvent ſi pur, eſt un jeune Etranger, qui n'étoit jamais venu en France. On trouvera

même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu'Amelot de la Houssaye, que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'est une chose inoüie, je l'avoüe; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'Ouvrage, a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit Anglais, Espagnol, ou Italien, il n'importe, ce n'est pas de sa patrie, mais de son Livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de Machiavel, & c'est un bonheur pour le genre humain qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice.

Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions qui ne sont pas Françaises, mais qui méritent de l'être, & j'ôse dire que ce Livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les Chapitres ne sont pas autant de réfutations de Machiavel, parce que cet Italien ne prêche pas le crime dans tout son Livre. Il y a quelques endroits de l'Ouvrage que je présente, qui sont plûtôt des réflexions sur Machiavel que contre Machiavel; voilà pourquoi j'ai donné au Livre le titre d'*Essai de Critique sur Machiavel*.

L'illustre Auteur aiant pleinement répondu à Machiavel, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la Préface d'Amelot de la Houssaye.

Ce Traducteur a voulu se donner pour un Politique; mais je puis assûrer que celui qui combat ici Machiavel, est véritablement ce qu'Amelot veut paraître.

Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour Amelot, c'est qu'il traduisit le *Prince* de Machiavel, & en soutint les maximes, plûtôt dans l'intention de débiter son Livre que dans celle de per-

persuader. Il parle beaucoup de *raison d'Etat* dans son Epître Dédicatoire; mais un homme, qui, aiant été Sécretaire d'Ambassade, n'a pas eu le secret de se tirer de la misére, entend mal, à mon gré, la raison d'Etat.

Il veut justifier son Auteur par le témoignage de Juste-Lipse, qui avoit, dit-il, autant de piété & de Religion que de savoir & de politique. Sur quoi je remarquerai 1. que Juste-Lipse & tous les Savans déposeroient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre humain; 2. que la piété & la Religion, dont on se pare ici très mal à propos, enseignent tout le contraire; 3. que Juste-Lipse, né Catholique, devenu Luthérien, puis Calviniste, & enfin redevenu Catholique, ne passa jamais pour un homme religieux, malgré ses très mauvais Vers pour la Ste. Vierge; 4. que son gros Livre de politique est le plus méprisé de ses Ouvrages, tout dédié qu'il est aux Empereurs, Rois & Princes; 5. qu'il dit précisément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire. „ Plut „ à Dieu, dit Juste-Lipse, pag. 9. de l'Edition „ de Plantin, que Machiavel eût conduit son „ Prince au temple de la vertu & de l'honneur! „ mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop é„ carté du chemin roïal de l'honnête, *Utinam* „ *Principem suum recta duxisset ad Templum vir*„ *tutis & honoris, &c.*" Amelot a supprimé exprès ces paroles, la mode de son tems étoit encore de citer mal à propos; mais alterer un passage aussi essentiel, ce n'est pas être pedant, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand homme dont je suis l'Editeur, ne cite point; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison & la justice.

 Amelot

Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'eſt point impie, il s'agit bien ici de piété! Un homme donne au monde des leçons d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, & ſon Traducteur ôſe parler de ſa dévotion!

Les Lecteurs ne prennent point ainſi le change. Amelot a beau dire que ſon Auteur a beaucoup loüé les Cordeliers & les Jacobins, il n'eſt point ici queſtion de Moines; mais de Souverains, à qui l'Auteur veut enſeigner l'art d'être méchans, qu'on ne ſavoit que trop ſans lui.

D'ailleurs, croiroit-on bien juſtifier Mirivits, Cartouche, Jaques Clément ou Ravaillac, en diſant qu'ils avoient de très bons ſentimens ſur la Religion? & ſe ſervira-t-on toujours de ce voile ſacré pour couvrir ce que le crime a de plus monſtrueux? Céſar Borgia, dit encore le Traducteur, *eſt un bon modèle pour les Princes nouveaux*, c'eſt-à-dire, pour les Uſurpateurs; mais premiérement tout Prince nouveau n'eſt point Uſurpateur. Les Medicis étoient nouvellement Princes, & on ne pouvoit leur reprocher d'uſurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'Alexandre VI. toujours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un très mechant modéle pour tout Prince. Enfin, la Houſſaye prétend que Machiavel haïſſoit la tyrannie; ſans doute tout homme la déteſte, mais il eſt bien lâche & bien affreux de la déteſter & de l'enſeigner.

Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux Auteur, dont je ne ferois qu'affaiblir les ſentimens & les expreſſions.

NB. Je ſouſſigné ai dépoſé le Manuſcrit Original entre les mains de Monſieur *Cyrille le Petit*,

Deſ-

Deſſervant de l'Egliſe Françoiſe à la Haye, lequel Manuſcrit Original eſt conforme en tout au Livre intitulé *Eſſai de Critique ſur Machiavel*; toute autre Edition étant défectueuſe, & les Libraires devant ſuivre en tout la préſente Copie.

A la Haye, ce 12. Octobre 1740.

F. DE VOLTAIRE.

AVANT-PROPOS
DE
L'AUTEUR DE L'ESSAI
DE CRITIQUE
SUR
LE PRINCE
DE MACHIAVEL.

LE Prince *de Machiavel est en fait de Morale ce qu'est l'Ouvrage de Spinosa en matiére de Foi. Spinosa sapoit les fondemens de la Foi, & ne tendoit pas moins qu'à renvérser l'édifice de la Religion; Machiavel corrompit la Politique, & entreprit de détruire les préceptes de la saine. Morale. Les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de spéculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'est trouvé que les Théologiens ont sonné le tocsin & crié aux armes contre Spinosa, qu'on a réfuté son Ouvrage en forme, & qu'on a constaté la Divinité contre ses attaques, tandis que Machiavel n'a été que harcelé par quelques Moralistes, & qu'il s'est soutenu malgré eux & malgré sa pernicieuse Morale, sur la chaire de la Politique, jusqu'à nos jours.*

J'ôse prendre la défense de l'humanité contre ce Monstre

Monstre qui veut la détruire, j'ôse oppoſer la raiſon & la juſtice au ſophiſme & au crime, & j'ai hazardé mes réflexions ſur le Prince *de Machiavel Chapitre à Chapitre, afin que l'antidote ſe trouve immédiatement auprès du poiſon.*

J'ai toujours regardé le Prince *de Machiavel comme un des Ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient répandus dans le monde; c'eſt un Livre qui doit tomber naturellement entre les mains des Princes, & de ceux qui ſe ſentent du goût pour la Politique. Il n'eſt que trop facile qu'un jeune homme ambitieux, dont le cœur & le jugement ne ſont pas aſſez formés pour diſtinguer ſûrement le bon du mauvais, ſoit corrompu par des maximes qui flatent ſes paſſions.*

Mais s'il eſt mauvais de ſéduire l'innocence d'un Particulier qui n'influe que legérement ſur les affaires du monde, il l'eſt d'autant plus de pervertir des Princes qui doivent gouverner des peuples, adminiſtrer la Juſtice, & en donner l'exemple à leurs Sujets, être par leur bonté, par leur magnanimité & leur miſéricorde les images vivantes de la Divinité.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poiſon de la peſte qui déſole des provinces, ne ſont pas auſſi funeſtes au monde que la dangereuſe Morale, & les paſſions effrénées des Rois. Les fleaux céleſtes ne durent qu'un tems, ils ne ravagent que quelques contrées, & ces pertes, quoique douloureuſes, ſe réparent; mais les crimes des Rois font ſouffrir bien long-tems des peuples entiers.

Ainſi que les Rois ont le pouvoir de faire du bien lorſqu'ils en ont la volonté, de même dépend-t-il d'eux de faire du mal lorſqu'ils l'ont réſolu; & combien

bien n'est point déplorable la situation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice du Prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, & leur vie à ses cruautés? C'est-là le tableau tragique d'un Etat, où regneroit un Prince comme Machiavel prétend le former.

Je ne dois pas finir cet Avant-propos sans dire un mot à des personnes, qui croient que Machiavel écrivoit plûtôt ce que les Princes font, que ce qu'ils doivent faire; cette pensée a plû à beaucoup de monde, parce qu'elle est satyrique.

Ceux qui ont prononcé cet arrêt décisif contre les Souverains, ont été séduits sans doute par les exemples de quelques mauvais Princes contemporains de Machiavel cités par l'Auteur, & par la vie de quelques Tyrans qui ont été l'opprobre de l'humanité. Je prie ces Censeurs de penser que comme la séduction du trône est très puissante, il faut plus qu'une vertu commune pour y résister, & qu'ainsi il n'est point étonnant que dans un ordre aussi nombreux que celui des Princes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les Empereurs Romains, où l'on compte des Nérons, des Caligulas, des Tibéres, l'Univers se ressouvient avec joie des noms consacrés par les vertus des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Il y a ainsi une injustiee criante d'attribuer à tout un Corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ses Membres.

On ne devroit conserver dans l'Histoire que les noms des bons Princes, & laisser mourir à jamais ceux des autres avec leur indolence, leurs injustices & leurs crimes. Les Livres d'Histoire diminueroient à la vérité de beaucoup; mais l'humanité y profiteroit,

roit, & l'honneur de vivre dans l'Histoire, de voir son nom passer des siécles futurs jusqu'à l'éternité, ne seroit que la récompense de la vertu. Le Livre de Machiavel n'infecteroit plus les Ecoles de Politique, on mépriseroit les contradictions dans lesquelles il est toujours avec lui-même, & le monde se persuaderoit que la véritable Politique des Rois, fondée uniquement sur la justice, la prudence & la bonté, est préferable en tout sens au systême décousu & plein d'horreur, que Machiavel a eu l'impudence de présenter au Public.



PREFACE DU PRINCE DE MACHIAVEL

PAR

AMELOT DE LA HOUSSAYE.

COMME Machiavel eſt un Auteur, qui n'eſt ni à l'uſage, ni à la portée de beaucoup de gens, il ne faut pas s'étonner, ſi le Vulgaire eſt ſi prévenu contre lui. Je dis, prévenu, car de tous ceux, qui le cenſurent, vous trouverez, que les uns avouent, qu'ils ne l'ont jamais lû; & que les autres, qui diſent l'avoir lû, ne l'ont jamais entendu: comme il y paroît bien par le ſens litéral, qu'ils donnent à divers paſſages, que les Politiques ſavent bien interprêter autrement. De ſorte qu'à dire la vérité, il n'eſt cenſuré, que parce qu'il eſt mal entendu; & il n'eſt mal entendu de pluſieurs, qui ſeroient capables de le mieux entendre, que parce qu'ils le liſent avec préoccupation: au-lieu que s'ils le liſoient comme juges, c'eſt-à-dire, tenant la balance égale entre lui & ſes adverſaires, ils verroient, que les maximes, qu'il debite, ſont, pour la plûpart, abſolument néceſſaires aux Princes, qui, au dire du grand Coſme de Médicis, ne peuvent pas toujours gouverner leurs Etats avec le chapelet en main. 1. *Il faut ſuppoſer*, dit Wic-que-

1. *Che gli ſtati non ſi tenevano con pater-noſtri.* Machiavel au livre 7. de ſon hiſtoire. François, qui fut depuis Grand-Duc de Toſcane,

quefort *, *qu'il dit presque par tout ce que les Princes font, & non ce qu'ils devroient faire.* C'est donc condamner ce que les Princes font, que de condamner ce que Machiavel dit, s'il est vrai, qu'il dise ce qu'ils font, ou, pour parler plus juste, ce qu'ils sont quelquefois contraints de faire. Car *l'Homme*, dit-il dans le Chapitre 15. de son Prince, *qui voudra faire profession d'être parfaitement bon, parmi tant d'autres, qui ne le sont pas, ne manquera jamais de périr. C'est donc une nécessité, que le Prince, qui veut se maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, quand il ne le faut pas être* [2]. Et dans son Chapitre 18. après avoir dit, que le Prince ne doit pas tenir sa parole, lorsqu'elle fait tort à son intérêt, il avoue franchement, que *ce précepte ne seroit pas bon à donner, si tous les hommes étoient bons; mais qu'étant tous méchans & trompeurs, il est de la sûreté du Prince de le savoir être aussi* †. Sans quoi il perdroit son Etat, & par consequent sa réputation; étant impossible, que le Prince, qui a perdu l'un, conserve l'autre. Mais puisque je suis tombé sur ce Chapitre 18, qui est assurément le plus chatoüilleux, & le plus dangereux de tous ses Ecrits, il me semble nécessaire de dire ici par occasion, comment il faut entendre l'instruction, qu'il

cano, étant à la Cour d'Espagne, ne répondit à un Gentilhomme, qui ne trouvoit pas juste je ne sai quoi qu'il lui commandoit, que par ces paroles d'Ezéchiel : *Numquid via mea non est aequa, & non magis via vestrae pravae sunt.* (Ezech. cap. 18.) pour lui apprendre qu'il y a des choses, qui paroissent injustes aux particuliers, parce qu'ils ne connoissent pas les raisons, qui obligent le Prince à les commander.

* *Livre* 1. de son Ambassadeur, *section* 7.

2. Plutarque dit ; s'il falloit absolument remplir tous les devoirs, & observer toutes les regles de la Justice, pour bien regner, Jupiter même n'en seroit pas capable.

† *Voiez les Notes des Chapitres* 15. *&* 18.

qu'il y donne à son Prince. *Il n'est pas besoin*, lui dit-il, *que tu ayes toutes les qualitez que j'ai dites, mais seulement que tu paroisses les avoir. Tu dois paroître clément, fidéle, affable, intégre & religieux, en sorte qu'à te voir & à t'entendre l'on croye, que tu n'es que bonté, que fidélité, qu'intégrité, que douceur & religion. Mais cette dernière qualité est celle, qu'il t'importe davantage d'avoir extérieurement.* Voilà sur quoi est fondée l'opinion qu'a le Vulgaire, que Machiavel étoit un impie, & même un Athée. Et véritablement les apparences y sont pour les esprits foibles. Mais, à bien peser le sens de ses paroles, il ne dit nullement ce qu'on l'accuse de dire, *qu'il ne faut point avoir de Religion*: mais seulement, que, si le Prince n'en a point, comme il peut arriver quelquefois, il doit bien se garder de le montrer, la Religion étant le plus fort lien, qu'il y ait entre lui & ses sujets, & le manque de Religion le plus juste, ou du moins le plus spécieux prétexte, qu'ils puissent avoir, de lui refuser l'obéissance [3]. Or il vaut incomparablement mieux, qu'un Prince soit hipocrite, que d'être manifestement impie, le mal caché étant beaucoup moindre que le mal universellement connu. Tout le monde voit l'impiété, mais très peu s'apperçoivent de l'hipocrisie. Et c'est, à mon avis, ce que Machiavel veut dire, quand il ajoute, que *tous les hommes ont la liberté de voir, mais que très-peu ont celle*

3. *Nec toleraturos profani Principis imperium*, dit Tacite Ann. 14. c'est-à-dire: Que l'on ne souffrira jamais d'être gouverné par un Prince sans Religion. Le Chancelier de l'Hopital disoit, que la Religion avoit plus de force sur l'esprit des hommes, que toutes leurs passions; & que le nœud, dont elle les lioit tous ensemble, étoit incomparablement plus fort, que tous les autres liens de la Societé Civile.

telle de toucher: que chacun voit ce que le Prince paroît être, mais que presque personne ne connoît ce qu'il est en effet. Nous voions bien ce qui est devant nos yeux, disoit un Chevalier Romain à Tibére, mais nous aurions beau faire, nous ne verrions jamais ce que le Prince a dans les replis de son cœur 4. D'ailleurs, il faut considérer, que Machiavel raisonne en tout comme Politique, c'est-à-dire selon l'Intérêt-d'Etat, qui commande aussi absolument aux Princes, que les Princes à leurs Sujets 5: jusque-la même que les Princes, au dire d'un habile Ministre * de ce siécle, aiment mieux blesser leur conscience, que leur Etat. Et c'est tout ce que Juste-Lipse, qui avoit autant de piété & de religion, que de savoir & de politique, trouve à redire à la doctrine de Machiavel, dont il avoüe franchement, qu'il fait plus de cas, que de tous les autres Politiques modernes 6; ce qu'il se fût bien gardé de dire, s'il eût tant-soit peu soupçonné Machiavel, d'impiété, ou d'athéisme. Ajoutez à cela, que Machiavel, qui avoit besoin de la faveur de la Maison de Médicis, n'eût jamais ôsé dédier son Prince à Laurent de Médicis, du vivant du Pape Léon X. son oncle, si ç'eût été un livre impie; ni adresser encore, quelques années après, son Histoire de Florence au

4. *Spectamus, quæ coram habentur, abditos Principis sensus exquirere inlicitum, anceps; nec ideo adsequare.* (Tac. Ann. 6.)

5. Nous obéissons au Prince, dit Cicéron, & lui au tems. *Nos Principi servimus, ipse temporibus.* Ep. lib. 9.

* *M. de Villeroi Secretaire d'Etat, sous Henry IV.*

6. *Qui nuper, aut heri id tentarunt, non me tenent, aut terrent, in quos, si vere loquendum est Cleobuli illud conveniat.* Inscitia in plerisque, & sermonum multitudo. *Nisi quod unius tamen Machiavelli ingenium non contemno, acre, subtile, igneum. Sed nimis sæpe deflexit, & dum commodi* (c'est-à-dire l'Intérêt-d'Etat) *illas semitas intente sequitur, aberravit à regia via.* Dans la Préface de sa Doctrine Civile.

au Pape Clément VII. avec une Epître, où il lui dit, qu'il *eſpere*, *que Sa Sainteté le couvrira, du bouclier de ſon approbation Pontificale* 7, s'il eût paſſé pour un homme ſans religion. Et je dirai en paſſant, que ceux, qui liront le Chapitre 12. du premier livre de ſes Diſcours où il montre, combien il importe de maintenir le culte divin; & le Chapitre premier du troiſiéme livre, où il loüe les Ordres de S. François & de S. Dominique, comme les Reſtaurateurs de la Religion Chrétienne, que la mauvaiſe vie des Prélats avoit toute defigurée; reconnoîtront, que tout ſage-mondain qu'il étoit, il avoit de tres-bons ſentimens de la Religion, & que par conſéquent il faut interprêter plus équitablement, qu'on ne fait, de certaines maximes d'Etat, dont la pratique eſt devenue preſque abſolument néceſſaire, à cauſe de la méchanceté, & de la perfidie des hommes. Joint que les Princes ſe ſont tellement rafinez, que celui, qui voudroit aujourd'hui proceder rondement envers ſes Voiſins, en ſeroit bien-tot la dupe.

Je pourrois dire encore bien des choſes en faveur de Machiavel, mais comme c'eſt une Préface que je fais, & non pas une Apologie, je le laiſſe à defendre à ceux, qui y ont plus d'intérêt que moi, ou qui en ſont plus capables; me contentant d'ajouter à ce que j'ai dit ici de lui, ce qu'il eſt bon que le Lecteur ſache au ſujet de la traduction de ſon *Prince*.

Elle eſt ſi fidéle, que je pourrois me vanter, qu'il ſeroit aſſez difficile d'en faire une, qui le fût davan-

7. *Sperando, che ſarò dalle armate legioni del ſuo ſantiſſimo giudicio aiutato & difeſo.*

davantage; & si claire, que je ne crois pas, qu'il s'y trouve rien, qu'il faille le lire plus d'une fois, pour l'entendre, quoiqu'il y ait dans l'original quelques endroits qui ne sont pas tout-à-fait intelligibles. Dans le siécle passé il en parut une, en Latin, d'un certain Silvestre *Tegli* de *Foligno*, mais si périphrasée, que Machiavel qui a une expression laconique, y est à peine reconnoissable.

Quand il addresse la parole à son Prince, il lui parle toujours par *Tu*, & jamais par *Vous*, qui est la maniére de parler des anciens Romains, dont je vois qu'il a voulu garder le caractére, & dans son *Prince*, & dans ses Discours sur Tite-Live. C'est pourquoi j'ai cru le devoir imiter en cela soit parce que, ce *Tu*, a quelque chose de plus fort, & même de plus noble; soit aussi parce que les meilleurs Auteurs, que nous aions en nôtre Langue, comme Amiot, & Coëffeteau, qui en valent plus de mille autres de ce siécle, ont parlé de la sorte. Joint que je n'ai pas pû croire, qu'il me fût permis d'ôter à Machiavel une façon de parler, qui lui sied si bien; ni à ma traduction un air de liberté, qui la fait mieux ressembler à son original.

Outre plusieurs Notes, tirées des autres Oeuvres de Machiavel, & des Histoires de Nardi & de Guichardin, j'ai mis au dessous du texte divers passages de Tacite, qui servent de preuve, de confirmation, ou d'exemple à ce que Machiavel a dit. Et cela fait une espéce de concordance de la Politique de ces deux Auteurs, par où l'on verra, que l'on ne sauroit ni approuver, ni condamner l'un sans l'autre: De sorte que si Tacite est bon à lire pour ceux, qui ont besoin d'apprendre l'art-de-gouverner, Machiavel ne

l'eſt guére-moins; l'un enſeignant, comment les Empereurs Romains gouvernoient, & l'autre, comment il faut gouverner aujourd'hui.

Quelqu'un me demandera peut-être, ſi je crois, que Céſar Borgia, que Machiavel propoſe à imiter, ſoit un bon modéle? Je répons, que c'en eſt un très-bon pour les Princes nouveaux, c'eſt-à-dire, pour ceux, qui de Particuliers ſont devenus Princes par uſurpation; mais que c'en eſt un très-mauvais pour les Princes héréditaires. Or il eſt manifeſte par deux endroits du 7. Chapitre de ce livre, que Machiavel ne propoſe ſon Céſar Borgia pour exemple, qu'aux uſurpateurs, qui véritablement ne ſauroient conſerver l'Etat uſurpé, ſans être cruels, du moins au commencement; par ce qu'ils ont pour ennemis tous ceux, qui ne trouvent pas leur compte à ce changement; & que ceux même, qui l'ont procuré ne leur ſont pas longtems amis, faute d'obtenir tout ce qu'ils demandent: au lieu que les Princes héréditaires, pour peu qu'ils gouvernent bien, n'ont pas beſoin d'uſer de rigueur, ni violence, pour ſe maintenir parmi des ſujets, accoutumez de longue-main à la domination du même ſang. Et quant au Duc de Valentinois (c'eſt le titre que portoit Borgia,) je confeſſe, que c'étoit un très-méchant homme, & qui méritoit mille morts 8; mais il faut avoüer auſſi, qu'il étoit & grand Capitaine, & grand Politique, & de qui l'on peut dire juſtement ce que Patercule dit de Cinna, qu'il fit des actions, qu'un homme-de-bien n'ôſeroit jamais faire, mais qu'il vint à bout de diverſes entrepriſes qui ne

8. *Cæſarem Borgiam, vel mille neces meritum*, dit Onufre Panvini, dans la Vie du Pape Jules II.

ne ſe pouvoient exécuter, que par un très-vaillant homme 9.

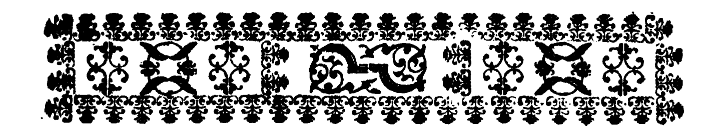
Au reſte, je dirai, que Machiavel, qu'on fait paſſer par-tout pour un Maître de tyrannie, l'a déteſtée plus que pas-un homme de ſon tems, ainſi qu'il eſt aiſé de voir par le Chapitre 10. du premier livre de ſes Diſcours, où il parle très-fortement contre les Tyrans. Et Nardi *, ſon contemporain, dit, qu'il fut un de ceux, qui firent des panégiriques de la Liberté & du Cardinal Jules de Médicis, qui après la mort de Leon X. feignoit de la vouloir rendre à ſa Patrie; & qu'il fut ſoupçonné d'être complice de la Conjuration de *Jacopo da Diacetto*, *Zanobi Buondelmonti*, *Luigi Alamanni*, & *Coſimo Rucellai*, contre ce Cardinal, à-cauſe de la liaiſon étroite, qu'il avoit avec eux, & les autres *Libertins* (c'eſt ainſi que les partiſans des Médicis appelloient ceux, qui vouloient maintenir Florence en liberté.) Et probablement ce fut ce ſoupçon, qui empêcha, qu'il ne fût récompenſé de ſon Hiſtoire de Florence, quoiqu'il l'eût compoſée par l'ordre du même Cardinal, comme il le marque tout-au-commencement de ſon† Epitre dédicatoire. Voilà tout ce que je crois qu'il eſt néceſſaire de ſavoir concernant ſa perſonne & ſes Ecrits, dont je laiſſe à chacun de juger tout ce qu'il lui plaira.

A

9. *De-que veré dici poteſt, auſum eum, que nemo auderet bonus; perfeciſſe, que à nullo, niſi fortiſſimo peſici poſſent*, Hiſt. 2.

* *Livre* 3. *de ſon Hiſtoire de Florence.*

† *Ibidem.*



A

SON ALTESSE

SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR LE

GRAN-DUC

DE

TOSCANE.

MONSEIGNEUR,

C'EST la coutume des Auteurs, qui veulent dédier leurs Livres, de chercher un Patron, à qui leur Ouvrage puisse plaire, ou convenir. Pour

Pour moi, je n'ai pas eu besoin de délibérer, à qui je devois presenter le *Prince de Machiavel*. Dés que j'eus formé le dessein de le traduire, le seul titre du Livre me détermina d'abord à dédier ma Traduction à Vôtre Altesse Sérénissime, ainsi que Machiavel en avoit dédié l'Original au Seigneur Laurent II. de Medicis, Pére d'Aléxandre, Premier Duc de Florence. Et cette résolution me parut d'autant plus raisonnable, qu'elle est conforme à l'Ordre commun de la Nature, qui veut, que toutes les choses retournent à leur principe. Mais, MONSEIGNEUR, il y a cette difference entre ce que je fais aujourd'hui, & ce que Machiavel a fait autrefois, que Machiavel addressoit son Livre à Laurent de Médicis, en forme d'Instruction, comme fait un Maitre à son Disciple : & que moi, j'addresse le mien à Vôtre Sérénité, comme à un Prince consommé dans la science du Gouvernement : (science, qu'un

chacun dit être l'ancien Patrimoine de la très-illustre Maison de Medicis) & comme à un Juge, qui discerne parfaitement la vraie Politique d'avec la fausse, & qui a le secret de tenir toujours la balance droite entre la *Raison-d'Etat* & la Religion, malgré l'incompatibilité qu'elles semblent avoir ensemble. C'est pourquoi, MONSEIGNEUR, je ne crains point d'être accusé de témérité, pour avoir mis le glorieux Nom de Vôtre Altesse Sérénissime à la tête de cet Ouvrage de Machiavel. Car il n'apartient qu'à des Princes, comme Elle, d'être Juges en Matiére de Politique, n'en étant pas du Gouvernement des Etats comme de celui des Familles. Un Particulier, pour maintenir la sienne, n'a qu'à régler sa dépense & sa conduite: Mais un Prince, pour gouverner son Etat, a besoin de s'accommoder aux tems, aux personnes, & aux affaires, qui changent de jour en jour. Joint qu'il y a des con-

conjonctures fâcheuses, où les Princes sont contraints de faire plûtôt ce qu'ils peuvent que ce qu'ils doivent. Et c'est en ce sens, que le Grand-Cosme de Medicis, tenu pour le plus sage Homme de son tems, disoit au sujet des Divisions Civiles de Florence dont on se plaignoit à lui, qu'*une Ville gâtée valoit bien mieux, qu'une Ville perdüe.* Parole, * qui a passé depuis en Aforisme-d'Etat chez tous les Princes. Ce qui montre clairement, que les Princes raisonnent & agissent par d'autres principes que les Particuliers. Ainsi, Monseigneur, il ne faut pas s'étonner, si Machiavel est censuré de tant de gens, puisqu'il y en a si peu, qui sachent ce que c'est que *Raison-d'Etat*, & par conséquent si peu, qui puissent être juges compétens de la qualité des préceptes qu'il donne, & des Maximes qu'il

* Machiav. Hist. l. 7.

qu'il enſeigne. Et je dirai en paſſant ; qu'il s'eſt vu force Miniſtres, & force Princes, les étudier, & même les pratiquer de point en point, qui les avoient condamnées & déteſtées, avant que de parvenir au Miniſtére, ou au Trône. Tant il eſt vrai, qu'il faut être Prince, ou du moins Miniſtre, pour connoître, je ne dis pas l'utilité, mais la néceſſité abſolüe de ces Maximes. Or comme Machiavel les a, pour la plûpart, empruntées de Tacite, le Maitre & l'Oracle ordinaire des Princes, j'ai cité les paſſages de cet Auteur pour faire toucher au doigt, que Machiavel n'eſt que ſon Diſciple, & ſon Interpréte ? & que ſi l'on a raiſon d'eſtimer tant les Ecrits de l'un, il faut néceſſairement eſtimer auſſi les Ecrits de l'autre, qui a marché ſur les mêmes pas. Témoin ſon Hiſtoire de Florence, dont toutes les Harangues ſont copiées ſur celles de Tacite. Quoi qu'il

qu'il en soit, Monseigneur, je croirai avoir bien emploié mon tems, si cette Traduction, où j'ai mis toute ma petite industrie, a le bonheur de ne vous pas déplaire, & l'honneur d'être placée dans les derniers rangs de Vôtre Bibliotheque, comme un témoignage public de la Vénération profonde, avec laquelle je fais profession d'être.

Monseigneur,

De Vôtre Altesse Sérénissime

Très-humble & très-obéissant Serviteur

Amelot de la Houssaie.

NICO-

NICOLAS MACHIAVEL,

Citoien & Secretaire de Florence,

Au Très-Illustre

LAURENT de MEDICIS,

Duc d'Urbin, Seigneur de Pesaro, &c. *

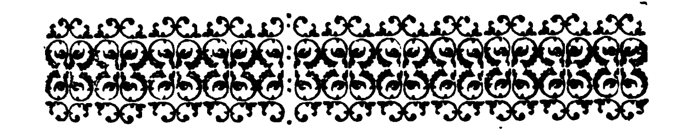
CEux, qui veulent gagner les bonnes-graces d'un Prince, ont coutume de lui offrir ce qu'ils ont de plus rare chez eux, ou ce dont ils savent qu'il fait son plaisir ordinaire; d'où vient, qu'on lui presente souvent des chevaux, des armes, des étoffes-d'or, des diamans, & d'autres choses semblables, qui méritent de lui appartenir. Pour moi, après avoir cherché ce que je pourrois vous donner pour gage de ma très-humble obéïssance, je n'ai rien trouvé chez moi, qui me fût si cher, que la connoissance des actions des grands-hommes, la-quelle j'ai acquise par un long usage des affaires modernes, & par la lecture continuelle des an-

* *C'étoit le Pere de Catherine, Reine de France. Ce Prince mourut en* 1519.

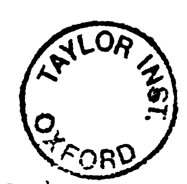
anciennes. Aiant donc ramassé en un petit volume les réflexions, que j'ai faites à loisir sur toutes ces choses, je vous le presente, non pas que je le croie digne de vous, mais parce que vôtre bonté me fait espérer, que vous l'agréerez; attendu que je ne puis vous faire un plus grand don, que de vous donner les moiens d'apprendre en très-peu de tems tout ce que j'ai appris en tant d'années, que j'ai été à l'école de l'adversité. Or je n'ai point embelli cet ouvrage de paroles empoulées & magnifiques, ni de pas-un autre de ces agrémens, dont plusieurs ont coutume de parer leurs Ecrits, parce que je ne veux pas que le mien plaise par un autre endroit, que par l'importance & la solidité de son sujet. Et que l'on n'impute point à présomption, si un homme de basse condition ôse donner de leçons de Gouvernement aux Princes; car comme ceux, qui desseignent les païs, se mettent enbas dans une plaine, pour mieux découvrir la hauteur des montagnes, & la qualité des autres lieux élevez; &, au contraire, montent au sommet des montagnes, pour considérer la constitution des lieux bas: de même il faut être Prince, pour bien connoître le caractère des peuples, & Populaire, *pour bien savoir celui des Princes. Recevez donc ce petit livre d'aussi*

d'aussi bon cœur que je vous l'offre. Si vous le lisez avec attention, vous y verrez le desir extrême que j'ai, que vous parveniez à la puissance, que la Fortune, & vos grandes qualitez, vous permettent. Et si, du lieu eminent, où vous êtes; vous regardez quelquefois en-bas, vous connoîtrez, que c'est à tort, que je souffre une si rude & si longue persécution de la Fortune.





AVIS DE L'EDITEUR.



DAns le tems qu'on finiffoit cette Edition, il en a paru deux autres: l'une eft intitulée de Londres, chez *Jean Mayer*; l'autre à la Haye chez *van Duren*. Elles font très différentes du Manufcrit original; ce qu'il eft aifé de reconnaitre aux indications fuivantes.

1. Dans ces Editions le Titre eft ANTI-MACHIAVEL, OU EXAMEN DU PRINCE &c. & celle-ci eft intitulée, ANTI-MACHIAVEL, OU ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.

2. Le premier Chapitre dans ces Editions a pour titre, *Combien il y a de fortes de Principautez* &c. & ici le Titre

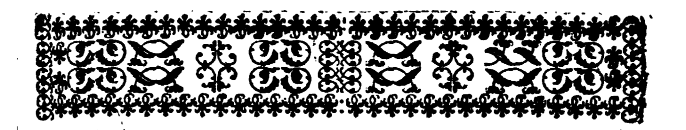
eft,

eſt, *Des différens Gouvernemens.* Le ſecond Chapitre de ces Editions eſt, *Des Principautez Héréditaires*, & ici *Des Etats héréditaires.*

Il y a d'ailleurs des omiſſions conſidérables, des interpollations, des fautes en très grand nombre dans ces Editions que j'indique. Ainſi, lorſque les Libraires qui les ont faites, voudront réimprimer ce Livre, je les prie de ſuivre en tout la préſente Copie.



ESSAI



ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.

CHAPITRE I.

Des différens Gouvernemens, & *comment on peut devenir Souverain* *.

TOUS les Etats, & toutes les Seigneuries, qui ont eu, & qui ont autorité sur les hommes, ont été, & sont des Républiques, ou des Principautés. [1] *Les Principautés*

1. Céte division est fondée sur la doctrine de Tacite, qui

† AVANT de marquer les différences des *Gouverne-*

* Combien il y a de sortes de Principautez, & comment on peut y parvenir. E. de L.

† Lorsqu'on veut raisonner juste, il faut commencer par approfondir la nature du sujet

tés sont, ou héréditaires dans une même famille, qui donne depuis long-temps[2]*; ou nouvelles. Les nouvelles sont ou toutes nouvelles, comme l'étoit celle de François Sforce à Milan: ou sont comme des membres incorporés à l'Etat héréditaire du Prince, qui les aquert, tel qu'est le Roiaume de Naples à l'égard du Roi d'Espagne.* Ces *nemens* *, Machiavel auroit dû, ce me semble, examiner *leur origine* †, & discuter les raisons qui ont pû engager des hommes libres à se donner des Maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un Livre, ou l'on se proposoit de dogmatiser le crime & la tyrannie, *de mettre au jour* ‡ ce qui devoit la détruire. Il y auroit eu mauvaise grace à Machiavel de dire que les peuples ont trouvé nécessaire à § leur repos & à leur conservation d'avoir des Juges pour régler leurs différends;

qui opose la Principauté & la République comme les deux contraires. *Res dissociabiles Principatum & Libertatem.* (In Agricola.) *Romam a principio Reges habuere, Libertatem L. Brutus instituit.* (Ann. 1.) *Haud facile Libertas & Domini miscentur.* (Hist. 4.) Toute République est bien Principauté. *Il Serenissimo Principe fà saper*, dit la République de Venise dans ses Edits. Mais toute Principauté n'est pas République.

2. C'est en ce sens, que Galba disoit à Pison, *In gentibus, quæ regnantur, certa dominorum domus.* (Tac. Histor. 1.) & Mucien à Vespasien. *Non contra Caii, aut Claudii, vel Neronis, fundatam longo imperio domum exsurgimus.* (Hist. 2.)

sujet dont on veut parler, il faut remonter jusqu'à l'origine des choses pour en connaitre autant que l'on peut les premiers principes; il est facile alors d'en déduire les progrès, & toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre. E. de L.

* Des Etats. E. de L.

† L'Origine des Princes. E. de L.

‡ De faire mention de E. de L.

§ Pour. E. de L.

Les Etats, ainsi aquis, ont coutume d'avoir un Prince, ou d'être en liberté, & l'on se les aquert par les armes d'autrui, ou par les siennes: par le bonheur, ou par la vertu.

rends; des Protecteurs pour les maintenir contre leurs Ennemis dans la possession de leurs biens; des Souverains pour réunir tous leurs différens intérêts en un seul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choisi *ceux* * d'entre eux qu'ils ont cru les plus sages, les plus équitables, les plus desintéressés, les plus humains, les plus vaillans pour les gouverner.

C'est donc la justice † qui doit faire le principal objet d'un Prince, c'est donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préferer à tout autre intérêt ‡. Le Souverain, bien loin d'être le Maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est § *que le premier Magistrat.*

Cette origine des Souverains rend l'action des Usurpateurs plus atroce *encore* qu'elle ne le seroit en ne considérant simplement que leur

* Choisi, d'entreux, ceux. E. de L.

† (Auroit-on dit) E. de L.

‡ Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition, de despotisme? il se trouve que. E. de L.

§ Lui même que le premier domestique.

Comme je me suis proposé de réfuter ces principes pernicieux en détail, je me réserve d'en parler à mesure que la matière de chaque Chapitre m'en fournira l'occasion.

Je dois cependant dire en général, que ce que j'ai rapporté de l'Origine &c. E. de L.

leur violence *: *Ils foulent aux pieds cette première Loi des hommes qui les réunit sous un Gouvernement pour en être protegés, & c'est contre les Usurpateurs que cette Loi est établie.*

Il n'y a que trois manières légitimes pour devenir maître d'un Païs, ou par succession, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorsque par une guerre justement entreprise, on fait la conquête de quelques Provinces sur l'Ennemi †. *Voilà le pivot, sur lequel rouleront mes réflexions dans le cours des recherches suivantes.*

* Puisqu'ils contreviennent entiérement à l'intention des peuples, qui se sont donnés des Souverains, pour qu'ils les protegent, & qui ne se sont soumis qu'à cette condition: au lieu qu'en obéïssant a l'usurpateur, ils se sacrifient eux & tous leurs biens pour assouvir l'avarice & tous les caprices d'un tiran. Il n'y a donc que trois E. de L.

† Je prie ceux pour qui je destine cet Ouvrage, de ne point oublier ces remarques sur le premier Chapitre de Machiavel; puisqu'elles sont comme un Pivot sur lequel rouleront toutes mes réflexions suivantes E. de L.

CHAPITRE II.

* Des Etats héréditaires.

*JE me passerai de parler des Républiques, dont j'ai traité ailleurs * amplement, & je m'arrêterai seulement à la Principauté. Je dis donc, qu'il est bien plus facile de conserver des Etats Héréditaires, que des Etats nouvellement conquis.* [1] *Parce qu'il sufit de ne point outre-*

LEs hommes ont un certain respect pour tout ce qui est ancien, qui va jusqu'à la superstition; & quand le droit d'héritage se joint à ce pouvoir que l'antiquité a sur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, & qu'on porte plus aisément. Ainsi, je suis loin de contester à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les Roïaumes héréditaires sont les plus aisés à gouverner.

J'ajouterai seulement que les Princes héréditaires sont fortifiés dans leur possession par la liaison intime, qui est entre eux & les plus puissantes familles de l'Etat, dont la plûpart sont

* *Dans ses Discours sur Tite-Live.*

1. Tacite dit, qu'un Empire aquis par la violence ne se sauroit conserver par les voies de la douceur & de la modestie. *Non posse Principatum scelere quæsitum subita modestia, & prisca gravitate retineri.* (Hist. 1.) Or la rigueur, qu'il faut tenir d'ordinaire pour conserver un Etat conquis, est souvent cause qu'on le perd par la révolte des sujets, qui viennent à perdre la patience. *Atque illi*, dit Tacite, *quamvis servitio sueti, patientiam abrumpunt.* (Ann. 12.)

* Des Principautez. E. de L.

trepasser l'ordre établi par ses Ancêtres [2], *& de s'a- com-*

2. Cela revient à ce qu'on disoit à Néron, que n'étant plus enfant, mais en âge de regner, il ne lui faloit plus d'autre Maître, ni d'autre Gouverneur que l'éxemple de ses Prédécesseurs. *Finitam Neronis pueritiam, & robur juventæ adesse. Exueret Magistrum, satis amplis doctoribus instructus Majoribus suis.* (Ann. 14.) Tacite dit, que Tibére, au commencement de son regne, se faisoit une loi d'imiter en tout la conduite d'Auguste, *Neque fas Tiberio infringere dicta ejus.* (Ann. 1.) *qui omnia facta, dictaque ejus, vice legis observem.* (Ann. 4.) & qu'il n'osoit pas montrer sa sévérité à un peuple, qu'Auguste avoit traité si doucement. *Populum per tot annos molliter habitum, nondum audebat ad duriora vertere.* (Ann. 1.) Que Vononés fut méprisé & chassé par les Parthes, parce qu'il tenoit une conduite toute contraire à celle de leurs autres Rois. *Accendebat dedignantes & ipse, diversus à Majorum institutis.* (Ann. 2.) Et qu'au contraire Italus plaisoit aux Cherusces d'autant plus qu'aiant été élevé à Rome, il ne laissoit pas de s'accommoder à leurs débauches, comme s'il eût

sont redevables de leurs biens ou de leur grandeur, à la Maison souveraine, & dont la fortune est si inséparable de celle du Prince, qu'ils ne peuvent la laisser tomber sans voir que leur chute en seroit la suite certaine & nécessaire.

De nos jours, les troupes nombreuses & les armées puissantes que les Princes tiennent sur pied, en paix comme en guerre, contribuent encore à la sûreté des Etats. Elles contiennent l'ambition des Princes voisins, ce sont des épées nues, qui tiennent celles des autres dans le fuorreau.

Mais ce n'est pas assez que le Prince soit, comme dit Machiavel, ... *di ordinaria industria*; je voudrois encore qu'il songeât à rendre son peuple heureux. Un peuple content ne songera pas à se révolter, un peuple heureux craint plus de perdre son Prince qui est en même tems son

commoder aux tems. En sorte que si un Prince est médiocrement habile, il se maintiendra toujours dans son Etat, à moins qu'il n'y ait une force excessive, qui l'en prive. Encore le recouvrera-t-il, quelque fort que soit l'Usurpateur. Témoin le Duc de Ferrare, qui n'a tenu contre les Vénitiens en l'an 1484. *& contre le Pape Jules II. en* 1510. *que parce qu'il étoit établi de longue main dans ce Duché.* [3] *Car comme le Prince naturel a moins d'occasions & de raisons d'ofenser ses sujets, il faut qu'il en soit plus aimé:*

eût toujours été nouri parmi eux. *Lætus Germanis adventus, atque eo magis, quod sæpius vinolentiam ac libidines grata barbaris usurparet.* (Ann. XI.)

3. Nous ne nous soulevons pas contre la Maison d'Auguste, qui a tenu si long-tems l'Empire, disoit Mucien à Vespasien (Tac. Hist. 2.) pour inférer, qu'il ne faloit pas craindre, que l'Empire retournât jamais à Vitellius, quand une fois on le lui auroit ôté.

son bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de sa puissance. Les Hollandais ne se seroient jamais révoltés contre les Espagnols, si la tyrannie des Espagnols n'étoit parvenue à un excès si énorme, que les Hollandais ne pouvoient devenir plus malheureux *.

Le Roïaume de Naples & celui de Sicile † *ont* passé plus d'une fois des mains des Espagnols à celles de l'Empereur, & de l'Empereur aux Espagnols; la conquête en a toujours été très facile, puisque l'une & l'autre domination ‡ *leur sembloit* rigoureuse, & que ces peuples espéroient toujours trouver des libérateurs dans leurs nouveaux Maîtres.

Quelle

* Qu'ils étoient. E. de L.

† Sont. E. de L.

‡ Etoit très. E. de L.

mé: & si des vices extraordinaires ne le font haïr, ils ont naturellement de l'inclination pour lui. Outre que la possession ancienne, & non interrompüe, de la domination leur ôte l'envie & la commodité d'atenter contre lui,[4] *dautant que toute mutation d'Etat laisse toujours de quoi en faire d'autres* [*].[5]

4. Car, au dire de Tacite, il y a toujours moins d'inconvenient à garder le Prince que l'on a, qu'à en chercher un autre. *Minore discrimine sumi Principem, quàm quæri.* (Hist. I.)

[*] Ou la porte ouverte à d'autres.

5. Car, au dire de Paterculus, l'on enchérit toujours sur les premiers éxemples. *Non enim ibi consistunt exempla unde cœperunt, sed quamlibet in tenuem recepta tramitem latissimè evagandi sibi viam faciunt.* (Hist. 2.) Qu'une mutation en entraine toujours d'autres après soi, Tacite en donne de beaux éxemples. *Libertatem & Consulatum L. Brutus instituit, Dictaturæ ad tempus sumebantur. Neque Decemviralis potestas ultra biennium. Neque Tribunorum Militum Consulare jus diu valuit. Non Cinnæ, non Sullæ longa dominatio: & Pompeii Crassique potentia citò in Cæsarem: Lepi-*

Quelle différence de ces Napolitains aux Lorrains! Lorsqu'ils ont été obligés de changer de domination, toute la Lorraine étoit en pleurs. Ils regretoient de perdre les Rejettons de ces Ducs, qui depuis tant de siécles furent en possession de ce * Païs, & parmi lesquels on en compte de si estimables par leur bonté, qu'ils mériteroient d'être l'éxemple des Rois. La mémoire du Duc Léopold étoit encore si chere aux Lorrains, que quand sa Veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple se jetta à genoux au-devant du carosse, & on arrêta les chevaux à plusieurs reprises. On n'entendoit *que des cris*, & on ne voioit que des larmes.

* Florissant. E. de L.

Lepidi, atque Antonii arma in Augustum cessere. (Ann. 1.) C'est-à-dire: Brutus fit succeder la Liberté & le Consulat à la Roiauté. Et quelque fois on créoit un Dictateur, mais son pouvoir finissoit aussitôt que le peuple étoit hors de danger. Les Décemvirs ne durérent pas plus de deux ans. Les Tribuns des Soldats prirent la place des Consuls, mais ne la gardérent pas long-tems. La domination de Cinna, ni la Dictature de Silla ne furent pas de longue durée. La puissance de Crassus & de Pompée fut bientôt reunie en la personne de César, & l'autorité de Lepidus & d'Antoine en celle d'Auguste. Voila un enchainement de mutations. En voici un autre. *Sulla Dictator abolitis vel conversis prioribus, cùm plura addidisset, otium ei rei haud in longum paravit. Statim turbidis Lepidi rationibus, neque multo post Tribunis reddita licentia quoquò vellent populum agitandi. Jamque non modò in commune, sed in singulos homines latæ quæstiones... Exin continua per viginti annos discordia, non Mos, non Jus.* (Ann. 3.) C'est-à-dire: Le Dictateur Silla changea, ou abolit les Loix de Graccus & de Saturninus, pour établir les siennes. Mais elles furent de peu de durée. Car Lepidus & les Tribuns recommencérent bientôt à semer des broüilleries parmi le peuple [*], en sorte qu'on faisoit autant de réglemens, qu'il y avoit d'hommes . . . Et depuis, il n'y eut ni droit, ni coutume, par l'espace de vingt ans, que durérent les dissensions du peuple & du Sénat.

[*] Ou à broüiller les affaires.

CHAPITRE III.

* Des Etats *mixtes*.

Mais toute Principauté nouvelle a des difficultés à surmonter: Si elle n'est pas toute nouvelle, mais seulement mixte par l'adjonction d'un membre nouveau, ses mutations naissent premiérement d'une difficulté naturelle qui se rencontre dans toutes les nouvelles dominations [1], *qui est, que les hommes changent volontiers de Prince, dans l'espérance d'en trouver un meilleur.* [2] *Espérance, qui leur fait prendre les armes contre celui qui gouverne. Mais ils ne tardent guère à s'en trouver mal.*

1 *Novum & nutantem Principem*, dit Tacite. (Ann. 1.)

2 *Parthos præsentibus mobiles, absentium æquos* (Ann. 6.) Toutes les Nations font de même, *servitii ingenio*, par un caprice ordinaire à la servitude, dit Tacite. (Ann. 12.)

Le quinzième Siécle où vivoit Machiavel, tenoit encore à la barbarie. Alors on préferoit la funeste gloire des Conquerans, & de ces actions frappantes qui imposent un certain respect par leur grandeur à la douceur, à l'équité, à la clémence, & à toutes les vertus. A présent, je vois qu'on préfere l'humanité à toutes les qualités d'un Conquerant, & l'on n'a plus guères la démence d'encourager par des loüanges, des passions cruelles qui causent le bouleversement du Monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'aggrandir? En vertu de quoi il peut former le dessein d'élever sa puis-

* Des Principautez. E. de L.

mal. [s] *Il y a une autre nécessité naturelle & ordinaire, qui fait, que le Prince est toûjours contraint*

s Croiés vous, disoit un Sénateur Romain, que la Tirannie soit morte avec Néron? On l'avoit crüe éteinte par la mort de Tibére & de Caligula, & pourtant nous en avons vu un troisiéme plus cruel qu'eux. *An Neronem extremum dominorum putatis? Idem crediderant, qui Tiberio, qui Caio superstites fuerunt: cum interim intestabilior & sævior exortus est.* (Hist. 4.) Claudius avoit donc bien raison de dire aux Ambassadeurs de Parthes, qui étoient venus lui demander un meilleur Roi que le leur, que de si fréquens changemens ne valoient rien, & qu'il faloit s'accommoder le mieux qu'on pouvoit aux humeurs des Rois. *Ferenda Regum ingenia, neque usui crebras mutationes.* (Ann. 12.) Tous les sujets doivent prendre les sentimens de ce Senateur Romain, qui disoit, qu'il admiroit le passé, sans condamner le présent, & que bien qu'il souhaitât de bons Princes, il ne laissoit pas de suporter patiemment ceux qui ne l'étoient pas, se souvenant toujours de la nécessité

puissance sur la misère & sur la destruction d'autres hommes? Et comment il peut croire qu'il se rendra illustre, en ne faisant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats qu'il possédoit déjà, plus opulens *; ses peuples n'en profitent point, & il s'abuse, s'il s'imagine qu'il deviendra plus heureux. Combien de Princes ont fait par leurs Généraux conquerir des Provinces qu'ils ne voient jamais? Ce sont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, † c'est rendre bien des gens malheureux pour contenter la fantaisie d'un seul homme, qui souvent ne mériteroit pas ‡ d'être connu.

Mais

* Ni plus riches. E. de L.

† Et qui n'ont que peu de réalité pour les Princes qui les ont fait faire, E. de L.

‡ Seulement. E. de L.

traint d'ofenſer ſes nouveaux ſujets, ſoit en les chargeant de gens de guerre, ou par mille autres maux qu'entraine aprés ſoi une aquiſition nouvelle [4]. *D'où il arrive, que tu as enfin pour ennemis tous ceux que tu as ofenſés en te ſaiſiſſant de la Principauté: & que tu ne ſaurois conſerver l'amitié de ceux, qui t'y ont aidé, faute de les pouvoir contenter en tout ce qu'ils atendoient de toi, ni de pouvoir uſer de rigueur envers eux, à cauſe que tu leur es obligé. Car quelque puiſ-*

ſité de vivre ſelon les tems, où l'on eſt. *Se meminiſſe temporum, quibus natus ſit: ulteriora mirari, præſentia ſequi, bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* (Hiſt. 4.) Paroles, que Machiavel a raiſon d'apeller ſentence d'or. (Diſc. lib. 3. cap. 6.)

4. *Res dura, & Regni novitas me talia cogunt.*
Moliri, & late fines cuſtode tueri.
Dit la Reine de Carthage chés Virgile. (Æneid. 1.)

Mais ſuppoſons que ce Conquerant ſoumette tout le monde à ſa domination, ce monde bien ſoumis, pourra-t-il le gouverner? Quelque grand Prince qu'il ſoit, il n'eſt qu'un être très borné; à peine pourra-t-il retenir le nom de ſes Provinces, & ſa grandeur ne ſervira qu'à mettre en évidence ſa véritable petiteſſe.

Ce n'eſt point la grandeur du Païs que le Prince gouverne, qui lui donne de la gloire: ce ne * *ſeront* pas quelques lieuës de plus de terrein qui le rendront illuſtre; ſans quoi, ceux qui poſſédent le plus d'arpens †, devroient être les plus eſtimés.

L'erreur de Machiavel ſur la gloire des Conquerans pouvoit être générale de ſon tems; mais

* Sera. E. de L.
† De terre. E. de L.

puissante Armée que l'on ait, on a toujours besoin de la faveur des gens du Païs pour entrer dans une Province. C'est pour cela, que Loüis XII. Roi de France aiant pris Milan tout-à-coup, le perdit aussi de même. Parce que ce peuple, qui lui avoit ouvert les portes, se trouvant frustré de ses espérances, ne mit guére à se dégoûter du nouveau Prince: [5] *Il est bien vrai, qu'un païs recouvré après une révolte ne se perd pas facilement une seconde fois, d'autant que le Prince, pour se vanger de la rebellion, hésite moins à pourvoir à sa sûreté par la punition des Coupables, & par une sur-*

5. Tacite dit, que les Parthes reçurent Tiridate à bras ouverts, espérant d'en être mieux traités que d'Artabanus, & que peu de tems après ils haïrent Tiridate autant qu'ils l'avoient aimé, & rapellerent celui, qu'ils avoient tant haï. *Qui Artabanum ob sævitiam execrati come Tiridatis ingenium sperabant . . . . . . , ad Artabanum vertere, &c.* (Ann. 6.)

mais sa méchanceté ne l'étoit pas assûrément. Il n'y a rien de plus affreux que certains moïens qu'il propose pour conserver des conquêtes; à les bien examiner, il n'y en aura pas un qui soit raisonnable ou juste. *On doit,* * *dit-il, éteindre la race des Princes qui regnoit avant votre conquête.* Peut-on lire de pareils préceptes, sans fremir d'horreur †? C'est fouler aux pieds tout ce qu'il y a ‡ de sacré dans le Monde, c'est ouvrir à l'intérêt le chemin de tous les crimes. Quoi! si un Ambitieux s'est emparé violemment des Etats d'un Prince, il aura le droit de le faire assassiner, empoisonner! Mais ce même Conquerant, en agissant ainsi, introduit une pratique dans le Monde,

* Dit ce méchant homme. E. de L.

† Et d'indignation. E. de L.

‡ De Saint. E. de L.

surveillance rigoureuse sur les actions de ceux, dont il a du soupçon [6]. *Si donc le Duc Loüis* * *n'eut qu'à faire du bruit sur les Confins du Milanez, pour le faire perdre, la premiére fois, à la France, il falut liguer tout le monde contre elle, & chasser ses armées de l'Italie, pour le lui ôter une seconde fois. Et cela árriva par les raisons que j'ai dites. Il nous reste maintenant à dire, quels remédes le Roi de France avoit, ou pourroit avoir un Prince, qui feroit en sa place, pour mieux conserver la Conquête. Je dis donc, que les Etats,*

6. Tacite dit, que Rhadamiste aiant repris l'Arménie, d'où il avoit été chassé par ses sujets, il les traita avec une rigueur extraordinaire, les regardant comme des rebelles, qui n'attendoient que l'occasion, pour se revolter encore. *Vacuam rursus Armeniam invasit, truculentior quàm antea, tanquam adversùs defectores, & in tempore rebellaturos.* (Ann. 12.)

* *Loüis Sforce surnommé le More.*

de, qui ne peut tourner qu'à sa ruine. Un autre, plus ambitieux & plus habile que lui, le punira du Talion, envahira ses Etats, & le fera périr avec la même cruauté qu'il fit périr son prédécesseur. Le Siécle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples. Ne voit-on pas le Pape Alexandre VI. prêt d'être déposé pour ses crimes; son abominable Bâtard, César Borgia, dépouillé de tout ce qu'il avoit envahi, & mourant misérablement; Galéas Sforce, assassiné au milieu de l'Eglise de Milan; Loüis Sforce, Usurpateur, mort en France dans une cage de fer; les Princes d'Yorck & de Lancastre, se détruisant tour à tour; les Empereurs de Gréce, assassinés les uns par les autres, jusqu'à ce qu'enfin les Turcs profiterent de leurs crimes, & exterminerent

*tats, qui s'unissent à un Etat héréditaire de celui, qui les aquert, sont de même Province, & de même langue, ou n'en sont pas. Quand ils en sont, il est très-facile de les garder, sur tout s'ils n'étoient pas libres auparavant : & il n'y a qu'à exterminer la famille du Prince qui les dominoit. Car du reste, pourvu que l'on conserve les anciennes coûtumes, & qu'il n'y ait point d'antipatie naturelle, les hommes vivent paisiblement ensemble. Témoin la Bourgogne, la Bretagne, la Gascogne & la Normandie, qui sont depuis si long-tems unies à la France. Car bien qu'elles aient un langage un peu diférent, leurs mœurs sont semblables, & par conséquent compatibles. Et quiconque les voudroit conserver, aprés les avoir aquises, il faudroit faire deux choses. L'une, extirper toute la race de leur ancien Prince. L'autre, ne point changer leurs Loix, ni augmenter les Tailles. Et par ce moien l'Etat con-*rent leur faible puissance ? Si aujourd'hui parmi les Chrétiens il y a moins de révolutions, c'est que les principes de la saine Morale commencent à être plus répandus : les hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont moins féroces ; & peut-être est-ce une obligation qu'on a aux gens de Lettres qui ont poli l'Europe.

La seconde maxime de Machiavel, est que le Conquerant doit établir sa résidence dans ses nouveaux Etats. Ceci n'est point cruel, & paraît même assez bon à quelques égards ; mais l'on doit considérer que la plûpart des Etats des grands Princes sont situés de manière qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre, sans que tout l'Etat s'en ressente. Ils sont le premier principe d'activité dans ce Corps, ainsi ils n'en peuvent quit-

conquis & l'Etat héréditaire feront bientôt un même Corps. Mais lors qu'on aquert des Etats, qui ont la Langue, les mœurs, & les coutumes diférentes, c'est là qu'il y a bien des difficultés, & qu'il faut beaucoup de bonheur & d'industrie pour les conserver. 7 *Et l'un des meilleurs expédiens seroit, que celui, qui les aquert, y alât demeurer. Ce qui rendroit la possession plus assurée & plus durable. Témoin le Turc, qui quoi qu'il eût pu faire, n'eût jamais conservé la Gréce, s'il n'y fût alé demeurer. Car quand on est sur les Lieux, on voit naitre les desordres, & l'on y peut remédier sur le Champ* 8 *: Au lieu qu'étant absent,* quitter le centre, sans que les extrémités languissent.

La troisiéme maxime de politique, est qu'il faut envoier des Colonies pour les établir dans les nouvelles conquêtes, qui serviront à en assûrer la fidélité.

L'Auteur s'appuie sur la pratique des Romains: mais il ne songe pas que si les Romains, en établissant des Colonies, n'avoient pas aussi envoié des Légions, ils auroient bientôt perdu leurs conquêtes; il ne songe pas qu'outre ces Colonies & ces Légions, les Romains savoient encore se faire des Alliés. Les Romains dans l'heureux tems de la République étoient les plus sages Brigands qui aient jamais désolé la terre. Ils conservoient avec prudence ce qu'ils acquirent avec injustice: mais enfin, il arriva à ce peuple ce qui arrive

7 ***Ex diversitate morum crebra bella***, dit Tacite (Hist. 5.)

8. (Ann. 14) Il dit, que de legers remédes ont calmé de grands mouvemens, ***Modicis remediis primos motus consedisse.*** Et c'est en ce sens qu'on disoit à Tibére, qu'il

sent, on ne les sait, que lors qu'ils sont grands, & qu'il n'y a plus de remède. De plus, la Province n'est pas pillée par tes Officiers, & les sujets aiant la commodité de recourir prontement au Prince, ils en ont plus de raison de l'aimer, s'ils sont bons; & de le craindre, s'ils sont méchans. D'entre les Etrangers, ceux, qui voudroient assaillir cet Etat, en sont retenus par la dificulté qu'il y a de l'ôter à un Prince, qui y fait sa demeure. L'autre remède est d'envoier des Colonies dans un ou deux Lieux, qui soient comme les Clefs de cet Etat; ou bien il faut y tenir beaucoup de Milice. Or les Colonies coûtent peu au Prince, qui d'ailleurs n'offense que ceux, à qui il

qu'il n'avoit qu'à se montrer aux mutins, & qu'ils rentreroient dans leur devoir dés qu'ils le verroient. *Ire ipsum, & opponere Majestatem Imperatoriam debuisse, cessuris ubi Principem vidissent.* (Ann. I.)

ve à tout Usurpateur; il fut opprimé à son tour.

Examinons à présent si ces Colonies, pour l'établissement desquelles Machiavel fait commettre tant d'injustices à son Prince, si ces Colonies sont aussi utiles que l'Auteur le dit. Ou vous envoiez dans le Païs, nouvellement conquis, de puissantes Colonies, ou vous y en envoiez de faibles. Si ces Colonies sont fortes, vous dépeuplez votre Etat considérablement, * ce qui affaiblit vos forces; si vous envoiez des Colonies faibles dans ce Païs conquis, elles vous en garantiront mal la possession: ainsi, vous aurez rendu malheureux ceux que vous chassez, sans y profiter beaucoup.

On

* Et vous chassez un grand nombre de vos nouveaux sujets. E. de L.

il ôte les Terres & les Maisons, pour les donner aux nouveaux habitans. Outre que ceux, qu'il ofense, ne faisant qu'une très-petite partie de l'Etat, & restant pauvres & dispersés, ils ne lui peuvent jamais nuire: & que tous les autres, qui ne sont point ofensés, se tiennent en repos d'autant plus volontiers, qu'ils craignent qu'il ne leur en arive autant qu'à ceux, qui ont été dépoüillés, s'ils font quelque faute. D'où je conclus, que les Colonies, outre qu'elles ne coûtent rien, sont plus fidéles, & ofensent moins: & que les Ofensés étant pauvres & dispersés, ils ne sauroient nuire. Où il est à remarquer, qu'il faut amadoüer les hommes, ou s'en défaire, parce qu'ils se vangent des ofenses legéres; & qu'ils ne se sauroient vanger des grandes. De sorte que l'ofense, qui se fait à l'homme, lui doit être faite d'une maniére qu'il n'en puisse tirer van-

On fait donc bien mieux d'envoier des troupes dans les Païs que l'on vient de se soumettre, lesquelles, moïennant la discipline & le bon ordre, ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux villes où on les met en garnison. Cette politique est meilleure; mais elle ne pouvoit être connue du tems de Machiavel. Les Souverains n'entretenoient point de grandes armées, * *les* troupes n'étoient pour la plûpart qu'un amas de Bandits, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violences & de rapines. On ne connaissoit point alors ce que c'étoit que des troupes continuellement sous le Drapeau en tems de paix, des étapes, des casernes, & mille autres réglemens qui assûrent

* Ces. E. de L.

vangeance. Mais si au lieu de Colonies, on emploie de la milice, la dépense est bien plus grande, & consume tous les revenus de cet Etat en garnisons. Si bien que l'aquisition tourne à dommage au Prince, qui, outre cela, ofense beaucoup plus de gens, d'autant qu'il nuit à tout cet Etat, où il faut qu'il change de tems en tems les logemens de son armée. Incommodité, qu'un chacun ressent, & qui fait, qu'un chacun lui devient ennemi. Et ce sont là ceux, qui lui peuvent nuire davantage, comme étant ennemis domestiques. Cete garde est donc aussi inutile, qu'est utile celle des Colonies. Le Prince, qui aquert une Province, qui a des coûtumes diférentes de celles de son Etat, doit encore se faire Chef & Protecteur des Voisins moins puissans, & s'étudier à afoiblir les plus puissans: & sur tout empêcher absolument, qu'il n'en-

sûrent un Etat pendant la paix, & contre ses Voisins, & même contre les soldats païés pour le défendre.

Un Prince doit attirer à lui, & protéger les petits Princes ses Voisins, semant la dissention parmi eux, afin d'élever, ou d'abaisser ceux qu'il veut. C'est la quatriéme maxime de Machiavel, & c'est ainsi qu'en usa Clovis *, il a été imité par quelques Princes non moins cruels. Mais quelle différence entre ces Tyrans & un honnête homme, qui feroit le Médiateur de ces petits Princes, qui termineroit leurs différends à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par sa probité & par les marques d'une impartialité entière dans leurs démêlés, & d'un desinté-

* Le premier Roy Barbare qui se fit Crétien. E. de L.

n'entre dans cête Province quelque Etranger aussi puissant que lui. Car il arive toujours, qu'il y en est mis quelqu'un par les Mécontens de la Province, soit par ambition, ou par peur; Témoin les Romains, qui furent introduits dans la Gréce par les Etoliens, & qui, par tout où ils mirent le pié, par les Provinciaux. Et ce qui arive d'ordinaire, c'est qu'aussi-tôt qu'un Etranger puissant entre dans une Province, tous ceux de la Province, qui sont moins puissans s'unissent volontiers avec lui, par un motif de haine contre celui, qui étoit plus puissant qu'eux. Tout ce dont il a à se garder, est, qu'ils ne deviennent trop forts, & qu'ils ne prennent trop d'autorité. Et, pour cet éfet, il doit emploier ses propres forces, & les leurs, à abaisser ceux qui sont puissans, pour demeurer, lui seul, arbitre de toute la Province. Et quiconque ne saura pas mêtre cela en œuvre,

intéressement parfait pour sa personne! Sa prudence le rendroit le Pere de ses Voisins, au lieu de leur Oppresseur, & sa grandeur les protégeroit, au lieu de les abymer.

Il est vrai d'ailleurs que des Princes qui ont voulu élever d'autres Princes avec violence, se sont abymés eux-mêmes; notre siécle en a fourni des exemples *.

Je conclus donc que l'Usurpateur ne méritera jamais de gloire; que les assassinats seront toujours abhorrés du genre humain; que les Princes qui commettent des injustices & des violences envers leurs nouveaux Sujets, s'aliéneront tous les esprits, au lieu de les gagner; qu'il n'est pas possi-

* L'un est celui de Charles douze qui éleva Stanislas sur le Trône de Pologne, & l'autre est plus reçent. E. de L.

œuvre, perdra bien-tôt ce qu'il aura aquis, & n'aura point de repos tant qu'il le gardera. Les Romains pratiquoient admirablement ces Maximes dans les Provinces conquises. Ils y envoioient des colonies, ils entretenoient les moins puissans, sans laisser croitre leur puissance. Ils abaissoient ceux, qui en avoient trop, & ne soufroient point, que les Etrangers puissans se missent en crédit. La Gréce nous en fournit un bel éxemple. Ils maintinrent ceux d'Acaïe & d'Etolie, ils chassérent Antiochus de la Macédoine, puis avilirent les Macédoniens. Et quelques services que rendissent ceux d'Acaïe & d'Etolie, ils ne leur permirent jamais d'acroitre leur Etat; quelque remontrance que fît Filippes, ils ne le voulurent point recevoir pour ami, sans l'abaisser, & Antiochus, avec toute sa puissance, ne put jamais les faire consentir à lui laisser aucune part dans céte Province. En quoi les Romains firent ce que doivent faire tous les Princes sages, qui ont à pourvoir, non seulement aux maux présens, mais encore aux maux à venir. Car en les prévoiant de loin, il est aisé d'y remédier; au lieu que si l'on atend, qu'ils soient proches, le reméde n'est plus à tems, d'autant que la maladie est devenüe incurable. Les Médecins disent, que la fiévre étique est facile à guérir, dificile à connoitre: au lieu que dans la suite du tems elle devient facile à connoitre, & dificile à guérir, quand elle n'a pas été connüe, ni traitée dans son commencement. Il en est de même des afaires-d'Etat. Si l'on

possible de justifier le crime, & que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raisonneront aussi mal que Machiavel. Tourner l'art du raisonnement contre le bien de l'humanité, c'est se blesser d'une épée qui ne nous est donnée que pour nous défendre.

l'on connoit de loin les maux qui se forment (ce qui n'apartient qu'à l'homme prudent) on les guérit bien-tôt. Mais, si faute de les avoir connus, ils viennent à croitre à un point qu'un chacun les connoisse, il n'y a plus de remède. Comme les Romains prévoioient de loin les inconvéniens, ils y remédiérent toujours si à propos, qu'ils n'eurent jamais besoin d'esquiver la guerre, sachant, que de la diférer, ce n'est point l'éviter, mais plutôt procurer l'avantage d'autrui. Ils la firent donc à Filippes & à Antiocus en Grece, pour n'avoir pas à la faire avec eux en Italie [9]. *Et quoiqu'ils pussent alors éviter l'une & l'autre guerre, ils ne le voulurent pas* [*]. *Contraires en cela aux Sages modernes, qui disent à tous propos, qu'il faut jouir du bienfait du tems: au lieu qu'eux aimoient mieux exercer leur valeur & leur prudence. Car le tems aporte du changement à toutes choses, & peut amener le bien comme le mal, & le mal comme le bien. Mais retournons à la France, & examinons, si elle a rien fait de tout ce que j'ai dit. Je ne parlerai point de Charles VIII. Mais seulement de Louis XII. comme de celui, de qui l'on a mieux vu les demarches, pour avoir*

9 *Fuit proprium Populi Rom. longe à domo bellare*, dit Cicéron. Tibére garda toujours céte maxime, *destinata retinens, consiliis & astu res externas moliri, arma procul habere.* (Tac. Ann. 6.) Les Romains en usoient ainsi pour conserver la liberté & les richesses de l'Italie : au lieu que si les Etrangers y eussent mis le pié, ils eussent pû se servir des Armes & des richesses du Païs. Ce qui eût afoibli les Romains. Et c'est pour cela qu'Annibal disoit à Antiochus, que les Romains ne pouvoient être vaincus qu'en Italie.

[*] Ou aimant mieux éxercer leur valeur & leur prudence, que de jouïr du bienfait du tems, comme les Sages de ce tems-ci le conseillent.

avoir dominé plus longtèms en Italie. Et vous verrés, comme il a fait tout le contraire de ce qui se doit faire pour conserver un Etat diférent de mœurs & de coûtumes. Loüis fut introduit en Italie par l'ambition des Vénitiens, qui vouloient, par ce moien, gagner la moitié de la Lombardie. Je ne veux point blâmer la résolution que ce Roi prit. Car voulant commencer de m'être le pié en Italie, & d'ailleurs n'y aiant point d'amis, ce lui étoit une nécessité d'y aquerir ceux qu'il pouvoit, d'autant plus que toutes les portes lui en étoient fermées, à cause des deportemens de son Prédécesseur. Et cête entreprise lui auroit réussi, s'il n'eût point fait de fautes. Aprés qu'il eut aquis la Lombardie, il regagna d'abord la réputation, que Charles avoit perdüe. Gennes fit joug, Florence, le Marquis de Mantoüe, le Duc de Ferrare, les Bentivoles, la Comtesse de Forli, les Seigneurs de Faience, de Pesaro, de Rimini, de Camérin & de Piombin, les Luquois, les Pisans, les Siennois, & tous les autres, recherchérent son amitié. Et ce fut alors que les Vénitiens purent s'apercevoir de la folie, qu'ils avoient faite de rendre Loüis le Maitre des deux tiers de l'Italie, pour aquerir seulement deux Villes en Lombardie. Voions maintenant, combien il étoit aisé à ce Roi de conserver sa reputation, s'il eût observé les régles que j'ai dites, & maintenu la sûreté de tous ses Confédérés, qui, pour être en grand nombre, & tous foibles, & aiant à craindre, les uns le Pape, & les autres, Venise, étoient contraints de se tenir unis avec lui, & par leur moien, [*] il pouvoit facilement s'assurer de ceux, qui étoient plus forts. Mais à peine fut-il à Milan, qu'il fit le contraire, en donnant du

[*] Ou, par où il pouvoit facilement, &c.

du secours au Pape Aléxandre, pour envahir la Romagne: sans s'apercevoir, qu'il s'afoiblissoit lui même en perdant ses amis, & ceux, qui s'étoient jetés entre ses bras: & qu'il agrandissoit le Pape, en lui laissant aquérir tant de Temporel, avec le Spirituel, qui rend déja son autorité si grande. Et aprés céte premiére faute, il fut obligé de continuer jusqu'à ce que, pour métre fin à l'ambition d'Aléxandre, & l'empêcher de devenir Maître de la Toscane, il falut, qu'il passât en Italie. Or il ne se contenta pas d'avoir agrandi le Pape, & de s'être aliéné ses amis, il fit encore la folie de partager le Roiaume de Naples avec le Roi d'Espagne. De sorte qu'au lieu qu'il étoit auparavant l'Arbitre de l'Italie, il y prit un Compagnon, afin que les Ambitieux de céte Province, & ceux qui seroient mécontens de lui eussent à qui recourir: & pendant qu'il pouvoit laisser à Naples un Roi Tributaire, il l'en chassa pour y en métre un, qui le pût chasser lui même: Veritablement le desir d'aquérir est naturel & trés-ordinaire [10], *& toutes les fois que les hommes peuvent s'agrandir, ils en sont loüés* [11], *ou du moins ils n'en sont pas blamés. Mais quand ils ont le desir d'aquerir, sans en avoir les forces, c'est là qu'est l'erreur, & qu'ils sont dignes de blâme. Si donc la Fran-*

10. *Vetus ac jam pridem insita Mortalibus potentiæ cupido.* (Hist. 2.)

11. C'est comme l'entendoit Mucien, quand il disoit à Vespasien, je t'apelle à l'Empire, tu en es le Maître, si tu veux, & ce seroit lâcheté de le laisser à un autre, sous qui d'ailleurs ta vie ne seroit pas en sûreté. *Ego te ad imperium voco. In tua manu positum est ..... Torpere ultra, & perdendam remp. relinquere, sopor & ignavia videretur, etiamsi tibi, quàm inbonesta, tam tuta servitus esset.* (Hist. 2.)

France pouvoit attaquer Naples avec ses forces, elle le devoit faire: & si elle ne le pouvoit pas, elle ne devoit point partager ce Roiaume. Le partage qu'elle fit de la Lombardie avec les Vénitiens étoit excusable, parce qu'il lui servit à mettre le pié en Italie. Mais celui de Naples est à blamer, dautant que rien ne la contraignoit à le faire. Loüis fit donc cinq fautes; Il ruina les foibles; il augmenta la puissance d'un puissant en Italie; il y introduisit un Etranger très-puissant; il n'y vint point demeurer; il n'y envoia point de Colonies. Si est-ce qu'il eût encore pû réparer ces fautes, s'il n'en eût pas fait une sixiéme, qui fut de dépoüiller les Vénitiens. Il est bien vrai, que s'il n'eût pas agrandi le Pape, ni mis le Roi d'Espagne en Italie, il eût été à propos, & même nécessaire de les abaisser. Mais aiant fait les demarches que j'ai dites, il ne devoit jamais consentir à leur ruine. Car puissans comme ils étoient, ils eussent toujours empêché les autres d'aprocher de la Lombardie, à moins que ce n'eût [*] été pour leur aider à en devenir les Maitres. Or les autres se fussent bien gardés d'ôter céte Province à la France, pour la leur donner, ni de les ataquer tous deux. Quelqu'un me dira, que Loüis ceda la Romagne au Pape Aléxandre, & Naples à l'Espagne, pour éviter la guerre. Mais je repons, que l'on ne doit jamais laisser ariver un désordre, pour fuir une guerre, parce qu'en éfet on ne la fait point, mais on la difére à son dommage. Et si d'autres m'aléguent, que Loüis avoit donné sa parole au Pape de faire céte entreprise en sa faveur, pour obtenir une dispense de mariage pour lui, & un Chapeau pour l'Ar-

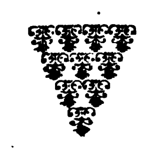
[*] Si ce n'eût.

*l'Archevêque de Roüen, je leur répondrai dans le Chapitre de la foi de Princes *. Au reste, Loüis a perdu la Lombardie pour n'avoir rien observé de tout ce qu'ont fait les autres, qui ont pris des Provinces, & voulu les garder, ainsi que je le sus bien dire du Cardinal de Roüen à Nantes, lors que le Duc de Valentinois (c'est comme l'on apelloit Cesar Borgia fils du Pape Alexandre) s'emparoit de la Romagne. Car ce Cardinal me disant, que les Italiens n'entendoient rien au Métier de la guerre, je lui répondis qu'il paroissoit bien, que les François n'entendoient rien aux Afaires d'Etat, [*] eux, qui laissoient prendre un si grand acroissement au Pape. Et l'expérience a montré que c'est la France, qui a fait le Pape & le Roi d'Espagne si puissans [†] en Italie, & que ce sont eux, qui l'y ont ruinée. D'où je tire une conclusion générale, presque infaillible, que le Prince, qui en rend un autre puissant, se perd lui même. Car celui, qui est devenu puissant, se défie toujours de l'industrie, ou de la force de celui qui l'a rendu tel.*

* *Chap.* 18.

[*] Ou que si les François entendoient la Raison d'Etat, ils ne soufriroient que le Pape devint si puissant.

[†] Grans.



CHA-

CHAPITRE IV.

* Comment on conserve le Trône.

VU les difficultés qu'il y a de conserver un Etat nouvellement aquis, quelqu'un pouroit s'étonner, comment Aléxandre-le-Grand étant devenu Maitre de l'Asie en peu d'années, & puis étant mort aussi-tôt qu'il s'en fut mis en possession, ses successeurs s'y maintinrent, sans avoir à surmonter d'autres dificultés, que celle, que leur propre ambition fit naitre parmi eux, au lieu que selon toutes les aparences ces peuples devoient secoüer leur joug. Je dis à cela, que tous les Etats, dont il nous reste quelque mémoire se trouvent gouvernés en deux maniéres diférentes, ou par un Prince absolu, qui, par grace, emploie les Ministres qu'il veut, pour lui aider à gouverner son Etat:

POur bien juger du génie des Nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait en ce Chapitre un parallèle des Turcs & des Français, très différens de coutumes, de mœurs & d'opinions. Il examine les raisons qui rendent la conquête de ce premier Empire difficile à faire, mais aisée à conserver; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire subjuguer la France sans peine, & ce qui, la remplissant de troubles continuels, menace sans cesse

* Pourquoi le Roiaume de Darius ne se souleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis. E. de L.

tat: ou par un Prince, & par les Grans du Païs, qui ont part au Gouvernement, non par la grace & la permission du Prince, mais à raison de leur ancienne origine. Ces Grans ont des Etats & des sujets particuliers, qui les reconnoissent pour leurs vrais Seigneurs, & ont une afection naturelle pour eux. Dans les Etats qui sont gouvernés par le Prince seul, le Prince a plus d'autorité, parce qu'il n'y a que lui dans toute l'étenduë de son païs, qui soit reconnu pour Maitre, & si l'on obéit à quelque autre, ce n'est point par aucune afection particuliére que l'on ait pour lui, mais parce que c'est le Ministre & l'Oficier du Prince. Céte diférence de Gouvernement se voit aujourd'hui entre la Turquie & la France. La Turquie est gouvernée par un seul Seigneur, tous les autres sont des Esclaves, & ce Seigneur, qui divise sa Monarchie en Provinces, y envoie des Gouverneurs, qu'il

cesse le repos du Possesseur.

L'Auteur n'envisage les choses que d'un point de vûë, il ne s'arrête qu'à la constitutions des Gouvernemens. Il parait croire que la puissance de l'Empire Turc & Persan * *n'est* fondée que sur l'Esclavage général de ces Nations, & sur l'élevation unique d'un seul homme qui en est le Chef. Il est dans l'idée qu'un Despotisme sans restriction, bien établi, est le moïen le plus sûr qu'ait un Prince pour regner sans trouble, & pour résister † à ses Ennemis.

Du tems de Machiavel on regardoit encore en France les Grands & les Nobles comme de petits Souverains qui partageoient en quelque manière la puissance du Prince; ce qui donnoit lieu

* N'étoit. E. de L.

† Vigoureusement. E. de L.

qu'il change quand & comme il lui plait. Au contraire la France a une multitude d'anciens Seigneurs, qui ont leurs propres ſujets, & en ſont aimés. Et le Roi ne leur ſauroit ôter leurs prééminences ſans riſquer beaucoup. A bien conſidérer ces deux Etats, on verra, qu'il eſt très-dificile d'aquerir celui du Turc, mais auſſi, qu'il ſeroit très-facile de le conſerver quand on l'auroit conquis. Les dificultés de le conquerir conſiſtent en ce que le Conquerant ne ſauroit être apellé par les Grans de l'Etat, ni eſpérer, que la révolte de ceux, qui ſont dans le Miniſtére, lui facilite jamais la Conquête. Car étant tous eſclaves, & Créatures du Prince, ils en ſont plus dificiles à corrompre: Et quand même ils ſe laiſſeroient corrompre, cela ſerviroit peu, dautant que, pour les raiſons que j'ai dites, ils ne pourroient atirer les peuples à eux. Ainſi, quiconque veut ataquer les Turcs,

lieu aux diviſions, * fortifioit les Partis, & † fomentoit de fréquentes révoltes. Je ne ſais cependant ſi le Grand-Seigneur n'eſt pas expoſé plûtôt à être détrôné qu'un Roi de France. La différence qu'il y a entre eux, c'eſt qu'un Empereur Turc eſt ordinairement étranglé par les Janiſſaires, & que les Rois de France qui ont péri, ont été aſſaſſinés par des ‡ *Fanatiques*. Mais Machiavel parle plûtôt en ce Chapitre de révolutions générales, que de cas particuliers: il a déviné à la vérité quelques reſſorts d'une machine très compoſée; mais il me ſemble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des Climats,

* Ce-qui. E. de L.
† Ce-qui. E. de L.
‡ Moines, ou par des monſtres que des moines avoient formez. E. de L.

Turcs, doit s'atendre à les trouver unis, & plus espérer de ses propres forces, que de leurs désordres. Mais si une fois ils étoient si bien défaits dans une Bataille, qu'ils ne pussent remétre une armée sur pié, il n'y auroit plus rien à craindre que du côté de la famille du Prince, qu'il faudroit exterminer. Après quoi il ne resteroit personne, de qui l'on dût avoir peur, les autres n'aiant point de crédit parmi le peuple. Et comme, avant la victoire, le Vainqueur ne pouvoit rien espérer d'eux, aussi n'en a-t-il rien à craindre après. Il en est tout autrement des Etats gouvernés comme la France. Il est aisé d'y entrer, en gagnant quelque Grand du Roïaume, parce qu'il se trouve toujours des Mécontens, & des Broüillons. Ceux-là, dis-je, pour les raisons aléguées, te peuvent bien fraier le chemin à cet Etat, & t'en faciliter la Conquête, mais tu trouves mille dificultés à le conserver,

mats, des alimens & de l'éducation des hommes établit une différence totale entre leur façon de vivre & de penser; de là vient * *qu'un Moine Italien paraît d'une autre espéce qu'un Chinois Lettré*. Le tempérament d'un Anglais, profond, mais hypochondre, est tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Espagnol, & un Français se trouve avoir aussi peu de ressemblance avec un Hollandais, que la vivacité d'un singe † avec le flegme d'une tortuë.

On a remarqué de tout tems que le génie des peuples Orientaux est un esprit de constance. ‡ Leurs anciennes coutumes, § leur Reli-

* La difference d'un moine Italien, & du Chinois Lettré. E. de L.

† En a. E. de L.

‡ Pour leurs pratiques, &. E. de L.

§ Dont ils ne se departent presque jamais. E. de L.

oir, soit de la part de ceux, qui t'ont aidé; ou de ceux, que tu as oprimés. Et il ne te sufit pas d'exterminer la race du Prince [*] *parce que les Grans, qui restent, se font Chefs de parti: & faute de les pouvoir contenter ou exterminer tous, tu perds cet Etat à la premiére occasion. Or si l'on considére, quel étoit l'Etat de Darius, on le trouvera tout semblable à celui du Turc. C'est pourquoi Aléxandre eut besoin de l'assaillir tout entier, & d'ôter la Campagne à Darius, après la défaite & la mort de qui il demeura paisible possesseur, de cet Etat, par les raisons marquées ci-dessus. Et si ses Successeurs eussent été bien unis, ils l'eussent pu garder sans peine, dautant qu'il n'y arriva point d'autres tumultes, que ceux, qu'ils suscitérent eux mêmes. Mais pour les Etats gouvernés*

[*] Et ce n'est pas assés, que tu extermines, &c.

Religion, différente de celle des Européans, les oblige encore en quelque façon à ne point favoriser l'entreprise de ceux qu'ils appellent *les Infidèles*, au préjudice de leurs Maîtres, & d'éviter avec soin tout ce qui pourroit porter atteinte à leur Religion & bouleverser leur Gouvernement. Voilà ce qui chez eux fait la sûreté du Trône, plûtôt que celle du Monarque; car ce Monarque est souvent détrôné, mais l'Empire n'est jamais détruit.

Le génie de la Nation Française, tout différent des Musulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cause des fréquentes révolutions de ce Roïaume. La legéreté & l'inconstance a fait le caractére de cette aimable Nation. Les Français sont inquiets, libertins, & très enclins à s'ennuier de tout; leur amour pour

vernés comme la France, il est impossible de les posseder si paisiblement. Têmoin les fréquentes révoltes des Espagnes, des Gaules & de la Gréce contre les Romains, qui venoient toutes de ce qu'il y avoit quantité de Principautés dans ces Etats. Car tant que cête multitude de Seigneurs subsista, la domination des Romains fut toûjours chancelante: Au lieu qu'ils devinrent paisibles possesseurs, après que, par une puissance de longue durée, ils eurent détruit ces Seigneurs. Et depuis venant à se battre entre eux, chacun trouva moien de s'aproprier quelque partie de ces Provinces, selon l'autorité qu'il y avoit acquise, & ce d'autant plus que ne restant plus personne du sang de l'ancien Seigneur, on ne reconnoissoit plus que les Romains. Tout cela bien considéré, l'on ne s'étonnera point de la facilité qu'eut Aléxandre à conserver l'Asie, ni des dificultés, que Pirrhus & di-

pour le changement s'est manifesté jusque dans les choses les plus graves. Il paraît que ces Cardinaux, haïs & estimés des Français, qui successivement ont gouverné cet Empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaisser les Grands, & de la connaissance du génie de la Nation, pour détourner ces orages fréquens, dont la legéreté des Sujets menaçoit sans cesse les Souverains.

La politique du Cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaisser les Grands pour élever la puissance du Roi, & pour la faire servir de base à toutes les parties de l'Etat. Il y réussit si bien, qu'aujourd'hui il ne reste plus de vestiges en France de la puissance des Seigneurs & des Nobles, & de ce pouvoir dont * les

* Les Rois prétendoient que. E. de L.

divers autres eurent à garder leurs Conquêtes. Ce qui ne vint ni du peu, ni du beaucoup de valeur du Vainqueur, mais [*] *de la diversité de l'Etat conquis.* [1]

[*] Ou, ce qu'il ne faut atribuer ni à la bonne, ni à la mauvaise conduite du Vainqueur, mais à &c.

1. Machiavel en donne un bel éxemple dans le Chapitre 12. du Livre 3. de ses Discours. *Si*, dit-il, *on considére quels étoient les Voisins de la Ville de Florence, & ceux de la Ville de Venise, l'on ne s'étonnera pas de voir, que Florence, bien qu'elle ait plus dépensé dans ses guerres, que Venise, a toutefois moins aquis. Car cela ne vient que de la diversité de leurs Voisins. Florence n'étoit environnée que de Villes libres, & par conséquent ostinées à défendre leur liberté: Au lieu que celles, qui confinoient avec Venise avoient coûtume de vivre sous un Prince, & consequemment sans liberté. Or les peuples, acoûtumés à la servitude, n'ont pas grande répugnance à changer de Maître, au contraire l'envie leur en prend souvent: Ainsi, il a été plus aisé à la République de Venise de vaincre ses Voisins, quoiqu'ils fussent plus puissans, que ceux de Florence.*

les Grands abusoient *quelquefois*.

Le Cardinal Mazarin marcha sur les traces de Richelieu: il essuia beaucoup d'oppositions; mais il y réussit. Il dépouilla de plus le Parlement de ses prérogatives; de sorte que cette Compagnie n'est aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un Corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même politique qui porta les Ministres à l'établissement d'un Despotisme absolu en France, leur enseigna l'adresse d'amuser la legéreté & l'inconstance de la Nation pour la rendre moins dangereuse. * La bagatelle & le plaisir donnerent le change au

* Mille occupations frivoles. E. de L.

au génie des Français; de forte que ces mêmes hommes qui avoient si long-tems combattu le grand César, qui secoüerent si souvent le joug sous les Empereurs, qui appellerent les Etrangers à leur secours du tems des Valois, qui se liguerent * *sous* Henri IV. qui cabalerent sous les Minorités; ces Français, dis-je, ne sont occupés de nos jours qu'à suivre le torrent de la mode, à changer très soigneusement de goût, à mépriser aujourd'hui ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconstance & la legéreté en tout ce qui dépend d'eux, à changer de maitresses, de lieux & d'amusemens †. Ceci n'est pas tout; car de puissantes armées & un très grand nombre de forteresses assûrent à jamais la possession de ce Roïaume à ses Souverains, & ils n'ont à présent rien à redouter des guerres intestines, non plus que des entreprises de leurs Voisins.

* Contre. E. de L.
† Et de folie. E. de L.

CHAPITRE V.

* Des Etats conquis.

SI l'Etat conquis est acoutumé à la Liberté, & à ses Loix, il y a trois moiens de le conserver. Le pre-

IL n'est point, selon Machiavel, de moïen bien

* Comment il faut Gouver-

premier est de le ruiner *. *Le second, d'y aler demeurer. Le troisiéme, de lui laisser ses propres Loix, à condition de paier un Tribut, & d'obéir à un petit nombre de personnes, que tu y établiras pour te le conserver* [1]. *A quoi ces gens-là métront toute leur industrie, comme ne pouvant se maintenir que par ta puissance & ta protection. Et sans doute un Prince gardera mieux une ville accoutumée à vivre en liberté, en la gouvernant par ses propres citoiens, qu'en faisant autrement. Témoin les Lacédémoniens & les Romains. Les premiers* bien assûré pour conserver un Etat libre qu'on aura conquis, que de le détruire; c'est le moïen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. Un Anglais eut la démence de se tuer, il y a quelques années, à Londres; on trouva un billet sur sa table, où il justifioit son action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un Prince qui ruine un Etat pour ne le point perdre. Je ne parle point d'humanité; avec Machiavel ce seroit profaner la vertu. On peut confondre Machiavel par lui-même, par cet intérêt, l'ame de son Livre, ce Dieu de la politique & du crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un Prince doit dé-

* *C'est la Maxime des Turcs.*

1. C'est ce qu'Artabanus, Roi des Parthes, fit à Seleucie, dont il changea le Gouvernement populaire en Oligarchie, comme aprochant davantage de la Roïauté. *Qui plebem Primoribus tradidit, ex suo usu.* (Comme il étoit de son intérêt, dit Tacite) *Nam populi Imperium juxta Libertatem, paucorum dominatio Regiæ libidini propior est.* (Ann. 6.)

verner les Villes, ou les Principautez qui se gouvernoient par leurs propres loix, avant que d'être conquises. E. de L.

miers établirent un Consul Oligarchique à Atenes & à Thebes, & néanmoins ils perdirent ces deux Villes. Les autres conservérent Capoüe, Cartage, & Numance, parce qu'ils ruinérent ces villes. Au contraire aiant voulu tenir la Gréce, comme Sparte l'avoit tenüe, c'est-à-dire, en lui laissant ses Loix & sa liberté, cela ne leur réüssit pas. De sorte qu'ils furent contraints de détruire plusieurs Villes de céte Province pour la garder. D'où je conclus, que le meilleur moien de conserver celles qu'on a conquises est de les ruiner: & que celui, qui devient Maître d'une ville, auparavant libre, & ne la détruit pas, ne doit s'atendre qu'à en être ruiné lui-même, dautant qu'elle a toujours pour prétexte de se révolter le nom de sa liberté, & ses anciennes Coutumes, que ni le tems, ni les bien-faits ne lui font jamais oublier. Et si l'on ne désunit, ou extermine

détruire un Païs libre, nouvellement conquis, pour le posséder plus sûrement. Mais repondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'est pour augmenter sa puissance & pour se rendre plus formidable. C'est ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en suivant vos maximes, il fait tout le contraire; càr il lui en coute beaucoup pour cette conquête, & il ruine ensuite l'unique Païs qui pouvoit le dédommager de ses pertes... Vous m'avoüerez qu'un Païs saccagé, dépourvû d'habitans, ne saurait rendre un Prince puissant par sa possession. Je crois qu'un Monarque, qui posséderoit les vastes Déserts de la Lybie & du Barca, ne seroit guères redoutable, & qu'un million de panthères, de lions & de crocodiles ne

mine les habitans [2], *elle réclame sa liberté dans toutes les ocasiôns, comme a fait Pise, qui étoit depuis tant d'années sous le joug des Florentins. Mais quand ce sont des Villes, ou des Provinces acoutumées à vivre sous un Prince, & qu'il ne reste plus personne de son sang: comme d'un côté elles sont faites à obéir, & que de l'autre la Maison de leur ancien Prince est éteinte, elles ne s'acordent pas entre elles à en faire un autre. D'ailleurs, faute de savoir se rendre*

2. *Quoties concordes agunt*, dit Tacite, (Ibidem) *spernitur Parthus: ubi dissensere, dum sibi quisque contra æmulos subsidium vocant, accitus in partem, adversum omnes valescit.* Et dans l'onziéme de ses Annales, *deditur Seleucia, septimo post defectionem anno, non sine dedecore Parthorum, quos una Civitas tamdiu eluserat.* Une ville avoit tenu sept ans contre toute la puissance des Parthes, seulement parceque ses habitans étoient bien unis, cela montre la nécessité de les désunir.

ne vaut pas un million de Sujets, des villès riches, des ports navigables remplis de vaisseaux, des citoiens industrieux, des troupes, & tout ce que * *fournit* un Païs bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un Etat ne consiste point dans l'étendue de ses bornes, mais dans le nombre de ses habitans. Comparez la Hollande avec la Russie, vous ne voiez qu'Isles marécageuses & stériles qui s'élevent du sein de l'Océan, une petite République qui n'a que 48 lieuës de long sur 40. de large; mais ce petit Corps est tout nerf. Un peuple immense l'habite, & ce peuple industrieux est très puissant & très riche; il a secoüé le joug de la domination Espagnole, qui étoit alors la Monarchie la plus for-

* Produit. E. de L.

rendre libres, elles sont plus lentes à prendre les armes: & par conséquent il est plus aisé à un Prince de s'en emparer. Mais les Républiques ont plus de vie, plus de haine, plus de ressentiment, & de vangeance, & le souvenir de l'ancienne Liberté n'y sauroit mourir. Ainsi, le meilleur est de les détruire, ou d'y demeurer.

formidable de l'Europe. Le Commerce de cette République s'étend jusqu'aux extrémités du Monde, elle figure immédiatement après les Rois, elle peut entretenir en tems de guerre une armée de cinquante mille combattans, sans compter une flotte nombreuse & bien entretenue.

Jettez d'un autre côté les yeux sur la Russie. C'est un Païs immense qui se présente à votre vûe; c'est un monde, semblable à l'Univers lorsqu'il fut tiré du Chaos. Ce Païs est limitrophe d'un côté de la grande Tartarie & des Indes, d'un autre de la Mer noire & de la Hongrie: ses frontiéres s'étendent jusqu'à la Pologne, la Lithuanie & la Courlande; la Suéde le borne du côté du Nord-Oüest. La Russie peut avoir trois cens milles d'Allemagne de large, sur plus de * *six cens* milles de longueur. Le Païs est fertile en bleds, & fournit toutes les denrées nécessaires à la vie, principalement aux environs de Moscou, & vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette Nation, qui commence à présent à figurer en Europe, n'est guères plus puissante que la

* Cinq cent. E. de L.

la Hollande en troupes de mer & de terre, & lui eſt beaucoup inférieure en richeſſes & en reſſources.

La force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendue d'un Païs, ni dans la poſſeſſion d'une vaſte ſolitude, ou d'un immenſe déſert; mais dans la richeſſe des habitans, & dans leur nombre. L'intérêt d'un Prince eſt donc de peupler un Païs, de le rendre floriſſant, & non de le dévaſter & de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, ſon raiſonnement fait pitié; & il auroit mieux fait d'apprendre à bien raiſonner, que d'enſeigner ſa politique monſtrueuſe.

Un Prince doit établir ſa réſidence dans une République nouvellement conquiſe; c'eſt la troiſiéme maxime de l'Auteur. Elle eſt plus modérée que les autres; mais j'ai fait voir dans le troiſiéme Chapitre les difficultés qui peuvent s'y oppoſer.

Il me ſemble qu'un Prince, qui auroit conquis une République après avoir eu des raiſons juſtes de lui faire la guerre, pourroit ſe contenter de l'avoir punie, & lui rendre enſuite la liberté. Peu de perſonnes penſeroient ainſi: pour ceux qui auroient d'autres ſentimens, ils pourroient s'en conſerver la poſſeſſion, en établiſſant de fortes garniſons dans les principales places de leur nouvelle conquête, & en laiſſant d'ailleurs joüir le peuple de toute ſa liberté.

Inſenſés que nous ſommes! Nous voulons tout conquerir, comme ſi nous avions le tems de tout poſſeder, & comme ſi le terme de notre durée n'avoit aucune fin. Notre tems paſſe trop vîte, & ſouvent lorſqu'on ne croit travailler que pour

soi-même, on ne travaille que pour des successeurs indignes, ou ingrats.

CHAPITRE VI.

*Des Nouveaux Etats, que le Prince aquert par sa valeur & * ses propres armes.*

QUe personne ne trouve étrange, si dans ce que je vais dire & du nouveau Prince, & de la Principauté nouvelle, j'aléguerai de très-grans éxemples. Car étant l'ordinaire des hommes de suivre le chemin batu, & d'imiter les actions d'autrui: comme l'on ne peut pas tenir entiérement la même route, ni même ariver toujours à la perfection de ceux, que l'on imite: l'homme prudent doit toujours suivre les traces des plus excellens personages, afin que s'il ne les égale pas, ses actions aient du moins quelque ressemblance aux leurs: faisant comme les bons tireurs, qui trouvant, que le but est trop éloigné, & connoissant la vraie portée

SI les hommes étoient sans passion, Machiavel seroit pardonnable de leur en vouloir donner; ce seroit un nouveau Promethée qui raviroit le feu céleste pour animer des automates. Les choses n'en sont point là, † aucun homme n'est sans passions. Lorsqu'elles sont moderées, elles sont l'ame de la Société; mais lorsqu'on leur lâche le frein, elles en sont la destruction.

De tous les sentimens qui tyrannisent notre ame, il n'en n'est aucun de plus funeste pour ceux

* Par. E. de L.

† Effectivement, car. E. de L.

portée de leur Arc, visent beaucoup plus haut, que n'est le but, non pas pour envoier leur fléche si haut, mais pour pouvoir fraper au but en le mirant ainsi. Je dis donc, que les Principautés nouvelles, & qui ont un nouveau Prince, sont plus ou moins dificiles à conserver, selon que ce Prince est plus ou moins habile. Or comme de Particulier d'être devenu Prince, c'est une marque de valeur, ou de bonheur, il semble, que l'un ou l'autre aide à surmonter beaucoup de dificultés. Néanmoins, celui, qui s'est le moins fié à la fortune, s'est toujours maintenu plus longtems, & cela est encore plus facile à celui, qui, faute d'avoir d'autres Etats, est contraint d'aler demeurer dans sa nouvelle Principauté. Quant à ceux, qui sont devenus Princes par propre valeur, les plus excellens sont Moïse, Cirus, Romulus, Tésée, &c. Et bien qu'il ne faille rien dire de Moïse, qui n'a fait qu'exé-

ceux qui en sentent l'impulsion, de plus contraire à l'humanité, & de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un desir excessif de fausse gloire.

Un Particulier, qui a le malheur d'être né avec des dispositions semblables, est plus miserable encore que fou. Il est insensible pour le présent, il n'existe que dans les tems futurs, rien dans le Monde ne peut le satisfaire; l'absinthe de l'ambition mêle toujours son amertume à la douceur de ses plaisirs.



Un Prince ambitieux est plus malheureux qu'un Particulier; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile, plus insatiable. Si les honneurs, si la grandeur servent d'aliment à la passion des Particuliers, des Provinces & des Roïau-

qu'éxécuter les choses, que Dieu lui avoit ordonnées, si est-ce qu'il mérite d'être admiré, pour céte seule grace, qui le rendoit digne de parler avec Dieu. Mais pour Cirus, & les autres, qui ont aquis ou fondé des Roïaumes, tout en est admirable. Et si l'on considére leurs actions, & leurs institutions particuliéres, elles se trouveront peu différentes de celles de Moïse, qui avoit eu un si grand Précepteur. Et à bien éxaminer leur vie, il se verra, que la fortune ne leur avoit fourni, que l'ocasion qui leur donna lieu d'établir la forme de Gouvernement qu'ils jugérent à propos. Et faute d'ocasion leur valeur eût été sans fruit, & faute de valeur l'occasion se fût perdüe. Il faloit donc, que Moïse trouvât les Israëlites esclaves en Egipte, afin qu'ils fussent d'humeur à le suivre, pour sortir de servitude. Il falloit, que Romulus fût enlevé d'Albe, & exposé dès sa naissance, pour

Roïaumes nourrissent l'ambition des Monarques; & comme il est plus facile d'obtenir des charges & des emplois que de conquerir des Roïaumes, les Particuliers peuvent encore plûtôt se satisfaire que les Princes.

Machiavel leur propose les exemples de Moïse, de Cyrus, de Romulus, de Théfée, & d'Hiéron. On pourroit grossir facilement ce catalogue par ceux de quelques Auteurs de Secte, comme de Mahomet en Asie, de Mango Kapac en Amerique, d'Odin dans le Nord, de tant de Sectaires dans tout l'Univers. *

La mauvaise foi avec laquelle l'Auteur use de ces

* Et que les Jesuites du Paragai, me permettent de leur offrir ici une petite place qui ne peut que leur être glorieuse, les mettant au nombre des Legislateurs. E. de L.

pour qu'il devint Fondateur & Roi de Rome. Il faloit, que Cirus trouvât les Perses mécontens de la Domination des Médes, & les Médes abatardis par une longue paix. Tésée ne pouvoit pas montrer son industrie, si les Aténiens n'eussent été dispersés *. *Ces ocasions rendirent donc ces hommes hureux, & leur sagesse a fait qu'ils ont connu l'ocasion, par où leur Patrie est devenue si hureuse, & si considérable. Ceux qui deviennent Princes par la même voie, que ces Anciens, rencontrent de la dificulté à le devenir, mais aussi se maintiennent facilement. Les dificultés, qu'ils ont à essuier, viennent en partie, des nouveaux Usages, qu'ils sont contraints d'établir, pour fonder leur Etat, & métre leur personne en sûreté. Car il n'y a point d'entreprise plus difi-*

ces exemples, mérite d'être relevée. * Machiavel ne fait voir l'ambition que dans son beau jour, si elle en a un: il ne parle que des Ambitieux qui ont été secondés de la fortune, mais il garde un profond silence sur ceux qui ont été les victimes de leurs passions; cela s'appelle en imposer au monde, & l'on ne sauroit disconvenir que Machiavel ne joüe en ce Chapitre le rolle de Charlatan du crime.

Pourquoi, en parlant du Législateur des Juifs, du premier Monarque d'Athenes, du Conquerant des Mèdes, du Fondateur de Rome, de qui les succès repondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques Chefs du parti malheureux,

* *C'est qu'il les assembla dans l'enceinte d'une Ville.*

* Il est bon de decouvrir toutes les finesses & toutes les ruses de ce seducteur. E. de L.

dificile, *plus douteuse*, *que celle de vouloir introduire de nouvelles Loix. Parce que l'Auteur a pour ennemis tous ceux, qui se trouvent bien des anciennes, & pour tiédes défenseurs ceux même, à qui les nouvelles tourneroient à profit. Et céte tiédeur vient en partie de la peur qu'ils ont de leurs adversaires, c'est-à-dire, de ceux, qui sont contens des anciennes: en partie de l'incredulité des hommes, qui n'ont jamais bonne opinion des nouveaux établissemens, qu'aprés en avoir fait une longue expérience. D'où il arive, que toutes les fois que ceux qui sont ennemis, ont ocasion de rémuer, ils le font chaudement: & que [*] les autres ne résistent qu'avec tiédeur. De sorte que le Prince est de part & d'autre en danger. C'est pourquoi il est besoin, pour bien entendre [†] ce point, de*

[*] Au lieu que.
[†] Discuter.

reux, pour montrer que si l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde, Chef des Anabaptistes, tenaillé, brulé, & pendu dans une cage de fer à Munster? Si Cromwel a été heureux, son fils n'a-t-il pas été détrôné? N'a-t-il pas vû porter au gibet le corps exhumé de son pere? Trois ou quatre Juifs, qui se sont dits Messies *depuis la destruction de Jerusalem*, n'ont-ils pas peri * *dans les supplices*? & le dernier n'a-t-il pas fini par être valet de cuisine chez le Grand-Seigneur, après s'être fait Musulman? Si Pepin détrôna son Roi avec l'approbation du Pape, Guise *le Balafré*, qui vouloit détrôner le sien avec la même approbation,

* Par le dernier supplice. E. de L.

de voir, si ces Législateurs se soutiennent d'eux mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui, c'est-à-dire, si pour conduire leur entreprise, il faut qu'ils prient, & en ce cas ils échoüent toujours: ou s'ils peuvent se faire obéir par force, & pour lors ils ne manquent presque jamais de réüssir. De là vient, que tous les Princes, que j'ai nommés, ont vaincu aiant les armes à la main, & ont péri étant désarmés. Car, outre les raisons déduites, l'esprit des peuples est changeant. Il est aisé de leur persuader une chose, mais il est dificile de les entretenir dans céte persuasion. Il faut donc mètre si bon ordre, que lors qu'ils ne croient plus, on leur puisse faire croire par force. Moïse [1], *Ci*tion, n'a-t-il pas été assassiné? Ne compte-t-on pas plus de trente Chefs de Secte, & plus de mille autres Ambitieux qui ont fini par des morts violentes?

Il me semble d'ailleurs que Machiavel place assez inconsidérément Moïse avec Romulus, Cyrus & Thesée* *Moïse étoit inspiré; s'il ne l'avoit pas été*, on ne pourroit le regarder alors que comme un Imposteur qui se servoit de Dieu, à peu près comme les Poëtes emploient leurs Dieux pour servir de machines quand il leur manque un dénoüement. † *Moïse, regardé com-*

1. Quiconque lira la Bible de sens rassis, dit Machiavel, (au 30. Chapitre du Livre 3. de ses Discours) verra, que Moïse, pour rendre ses loix inviolables, fut forcé de faire mourir une infinité

* Ou Moïse étoit inspiré, où il ne l'étoit point. S'il ne l'étoit point, (ce qu'on n'a garde de supposer.) E. de L.

† Moïse étoit d'ailleurs si peu habile, (à raisonner humainement.) qu'il conduisit le peuple Juif pendant 40. années par un chemin qu'ils auroient très commodement fait en six semaines; il avoit très

Cirus, Tésée & Romulus, n'eussent jamais pû faire observer longtems leurs Loix, s'ils eussent été déssarmés, ainsi qu'il est arivé de notre tems au Jacobin Jérome Savonarole, qui se perdit, faute d'avoir la force de faire persévérer dans leur Créance ceux qui avoient cru ses paroles, & de les faire croire aux Incrédules [2].

Ces

comme un instrument unique de la Providence, ainsi qu'il l'étoit, n'a rien de commun avec les Législateurs qui n'ont eu que la sagesse humaine en partagé; mais Moïse, envisagé seulement comme homme, n'est pas comparable aux Cyrus, aux Thésées, aux Hercules. Il ne conduisit son Peuple que dans un Désert, il ne bâtit point de ville, il ne fonda point de grand

finité d'hommes, qui par envie s'oposoient à ses desseins. Moïse aïant assemblé les Israëlites, il leur dit ces paroles. *Hæc dicit Dominus, Deus Israël. Ponat vir gladium super femur suum: Ite, & redite de porta usque ad portam per medium Castrorum, & occidat unusquisque fratrem & Amicum, & proximum suum. Feceruntque filii Levi juxta sermonem Moysi, cecideruntque in die illa quasi viginti tria millia hominum.* (Exodi 32.)

2. Machiavel dit, qu'il avoit persuadé au peuple de Florence, qu'il parloit avec Dieu. (Disc. lib. 1. cap. XI.) *Nardi* dit, que ceux du parti de Savonarole étoient apellés à Florence, *Piagnoni*, c'est-à-dire, les Pleureux, ou

très peu profité des lumières des Egiptiens, & il étoit en ce sens là beaucoup inférieur à Romulus, & à Thesée, & à ces Heros. Si Moïse étoit inspiré de Dieu, comme il se voit sans doute, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute puissance divine; & le conducteur des Juifs étoit en ce sens bien inférieur comme homme, au fondateur de l'Empire Romain, au Monarque Persan, & aux Heros qui faisoient par leur propre valeur & par leurs propres forces de plus grandes actions, que l'autre n'en faisoit avec l'assistance immédiate de Dieu. E. de L.

Ces sortes de gens rencontrent d'abord de grans obstacles, & même de grans dangers sur leur route, & il leur faut un grand courage pour les surmonter. Mais aussi quand ils l'ont fait, & qu'ils commencent d'être en vénération par la mort de leurs envieux, ils deviennent puissans, heureux & respectés.

A ces grans exemples, j'en veux ajouter un moindre, mais qui aura quelque raport aux précédens, & tiendra lieu de divers autres. C'est celui d'Hiéron, qui de Particulier devint Prince de Siracuse, sans en devoir autre chose à la Fortune que l'ocasion, en ce que ceux de Siracuse étant oprimés, ils le firent leur Capitaine. Par où il se rendit depuis digne de devenir leur Prince. Et

ou les Hipocrites: Et ses ennemis, *Arrabiati*, c'est-à-dire, les Enragés, ou les Indisciplinables. (Histor. Flor. lib. 2.)

grand Empire, il n'institua point de commerce, il ne fit point naître les Arts, il ne rendit point sa Nation florissante: il faut adorer en lui la Providence, & examiner la prudence des autres.*

J'avoüe en général & sans prévention, qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adresse † pour égaler ‡ *les Thésées, les Cyrus, les Romulus, les Mahomets*; mais je ne sais § si l'épithete de vertueux leur convient. La valeur & l'adresse se trouvent également chez les Voleurs de grand-chemin & chez les Héros: la différence qui est entre eux, c'est que le Conque-

* *Et loin de songer à multiplier son peuple, il en fit perir vingt-trois mille, par les mains d'une de ces tributs.* (Ceci a été retranché dans les deux Editions.)

† Et de conduite. E. de L.

‡ Les hommes dont nous venons de parler. E. de L.

§ Point. E. de L.

Et les Ecrivains, qui ont parlé de lui, disent, que, dans sa fortune privée, il ne lui manquoit rien pour regner qu'un Roiaume. Il cassa l'ancienne Milice, il en crea une nouvelle. Il quitta ses anciens amis, en fit de nouveaux, & après qu'il se fut fait des amis & des soldats entiérement dévoués à lui, il lui fut aisé de bâtir sur ces fondemens. Si bien qu'il eut beaucoup de peine à aquérir, mais peu à conserver.

querant est un Voleur illustre, & que * *l'autre est obscur*; l'un reçoit des lauriers *& de l'encens* pour prix de ses violences, & l'autre la corde.

† *Quiconque veut assujettir ses égaux, est toujours sanguinaire & fourbe. Les Chefs des Fanatiques des Cévennes se disoient inspirés de l'Esprit Saint, & faisoient massacrer sur l'heure ceux que* l'Esprit *avoit condamnés. Ces Scélerats, qui dans leurs montagnes se joüoient ainsi de Dieu & des hommes, étoient très valeureux; ils eussent*

* Le voleur ordinaire est un faquin obscur. E. de L.

† Il est vray que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouveautez dans le monde, il se présentera mille obstacles pour les empêcher, & qu'un prophête à la tête d'une armée, fera plus de Proselites, que s'il ne combatoit qu'avec des arguments.

Il est vrai que la religion Crétienne ne se soutenant que par les disputes, fut faible & oprimée, & qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir repandu beaucoup de sang; il n'en est pas moins vrai que l'on a pu donner cours à des opinions & à des nouveautez avec peu de peine. Que de religions, que de sectes, ont été introduites avec une facilité infinie! il n'y a rien de plus propre que le fanatisme pour accrediter des nouveautez, & il me semble que Machiavel a parlé d'un ton trop décisif sur cette matiere. E. de L.

eussent été regardés comme des Dieux du tems de Fobé & de Zoroastre.

Lorsque les hommes étoient sauvages, un Roland, *un* Cavalier, *un* Jean de Leyde *auroient été des* Alcides, *& des* Oziris; *aujourd'hui un* Oziris, *un* Alcide *ne trouveroient pas à se signaler dans le Monde.*

Il me reste à faire quelques réflexions sur l'exemple d'Hiéron de Siracuse, que Machiavel propose à ceux qui s'éleveront par le secours de leurs amis & de leurs troupes.

Hiéron se défit de ses amis & de ses soldats qui l'avoient aidé à l'exécution de ses desseins; il lia de nouvelles amitiés, & il leva d'autres troupes. Je soutiens en dépit de Machiavel & des Ingrats, que la politique d'Hiéron étoit très mauvaise, & qu'il y a beaucoup plus de prudence à se fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, & à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus, desquels l'on n'est point assûré. *

Je dois cependant avertir † de faire attention aux sens différens que Machiavel assigne aux mots. Qu'on ne s'y trompe pas, lorsqu'il dit, *sans l'occasion, la vertu s'anéantit.* Cela signifie chez lui que sans des circonstances favorables, les Fourbes & les Téméraires ne sauroient faire usage de leurs talens; c'est le chiffre du crime qui peut uni-

* Je laisse au Lecteur à pousser ce raisonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, & qui sont assez heureux pour connaitre l'amitié, ne resteront point à sec sur cette matiere. E. de L.

† Le Lecteur. E. de L.

uniquement expliquer les obſcurités de cet Auteur. *Les Italiens appellent la Muſique, la Peinture, la Géometrie, la* virtu; *mais la* virtu *chez Machiavel, c'eſt la perfidie.*

Il me ſemble en général, pour conclure ce Chapitre, que la ſeule occaſion où un Particulier peut ſans crime s'élever à la Roïauté, * *c'eſt* lorſqu'il eſt né dans un Roïaume électif, ou lorſqu'il délivre ſa patrie.

Sobieski en Pologne, Guſtave Vaza en Suéde, les Antonins à Rome, voilà les Héros de ces deux eſpèces. Que Céſar Borgia ſoit le modèle des Machiaveliſtes, le mien eſt Marc-Aurele.

* Eſt. E. de L.

CHAPITRE VII.

** Du Gouvernement d'un Etat nouvellement acquis.*

COmme ceux, qui de Particuliers deviennent Princes ſeulement par bonheur, ont peu de peine à le devenir, ils en ont beaucoup à ſe maintenir. Ils ne trouvent point d'achopement en chemin, parce qu'ils volent au Trône plûtôt qu'ils n'y vont: Mais

COmparez le *Prince* † de Fenelon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un

* Des Principautez nouvelles, que l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur. E. de L.

† De Mr. E. de L.

Mais quand ils y sont assis, c'est alors qu'ils voient éclorre toutes les dificultés. Or ces Princes sont ceux, à qui un Etat est donné, ou pour de l'argent, ou en pure grace, tels qu'étoient ceux, que fit Darius pour sa sûreté, & pour sa gloire, en divers endroits de la Gréce, & de l'Hellespont; & ces Empereurs, qui de Particuliers parvenoient à l'Empire par la faveur des soldats corrompus. Ceux-ci ne se maintiennent que par la volonté & la fortune de ceux, qui les ont agrandis. Or ce sont deux choses trés-sujétes à changement. Et d'ailleurs, ils ne savent, ni ne peuvent conserver ce rang. Car si ce n'est pas un homme de grand esprit, comment saura-t-il commander, aiant toujours vécu dans une fortune privée? Et quand il sauroit commander, comment le pourroit-il, n'aiant point de Milice, qui lui doive être amie, ni fidéle? De plus, il en est des Etats, qui

l'un * *de la bonté, de l'équité, toutes les vertus.* Il semble que ce soit *une* de ces Intelligences pures, dont on dit que la sagesse est préposée pour veiller au Gouvernement du Monde; vous verrez dans l'autre la scéleratesse, † la perfidie, ‡ & tous les crimes. §

Il semble que notre nature se rapproche de celle des Anges, en lisant le *Télemaque de Fenelon*; il paroît qu'elle s'approche des Démons de l'Enfer lorsqu'on lit le *Prince* de Machiavel.

César Borgia, *ou le* Duc de Valentinois, est le

* Le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la justice, de l'equité, toutes les vertus en un mot poussées à un degré éminent. E. de L.

† La fourberie. E. de L.

‡ La trahison. E. de L.

§ C'est un monstre en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais s'. E. de L.

qui naissent tout à coup, comme de toutes les autres choses, qui naissent, & qui croissent subitement. Ils ne peuvent avoir de si fortes racines, ni de si bonnes correspondances, que la première adversité ne les ruine, si ceux, qui sont devenus subitement Princes, de la manière que j'ai dit, ne sont assés habiles, pour trouver d'abord les moiens de conserver ce que la fortune leur a mis entre les mains, & faire dès qu'ils sont devenus Princes les fondemens, que les autres ont faits avant que de l'être. Je veux raporter deux exemples de mon tems sur les deux manières de devenir Prince, par mérite, ou par bonheur. L'un de François Sforce, qui d'homme privé devint Duc de Milan par sa grande habileté, & conserva sans peine, ce qui lui en avoit tant couté à aquerir. L'autre est de Cesar Borgia, apellé communement le Duc de Valentinois, qui aquit un Etat par la fortune le modèle sur lequel l'Auteur forme son *Prince*, & qu'il a l'impudence de proposer pour exemple à ceux qui s'élevent dans le Monde par le secours de leurs amis, ou de leurs armes.

Il est donc très nécessaire de connoître quel étoit César Borgia, afin de se former une idée du Héros, & de l'Auteur qui le célèbre. * *Borgia* fit assassiner son frere, son Rival de gloire & d'amour, † *chez* sa propre sœur; il fit massacrer les Suisses du Pape, par vengeance contre quelques Suisses qui avoient offensé sa mere; il dépouilla ‡ *plusieurs* Cardinaux § pour

* Il n'y a aucun crime que Cesar Borgia n'ait commis, il. E. de L.

† Presqu'aux yeux de. E. de L.

‡ Des. E. de L.

§ Et des hommes riches. E. de L.

tune de son Pére, & le perdit aussi tôt que son Pére fut mort, quoiqu'il eût fait tout ce qu'un homme habile & prudent devoit faire, pour s'enraciner dans un Etat, qu'il tenoit de la fortune d'autrui. Car celui, qui n'a pas jeté les fondemens, avant que d'être Prince, y peut supléer par une grande adresse, après l'être devenu, comme je l'ai dit: Mais l'Architecte & l'Edifice courent toujours grand risque. Si l'on considére tous les progrés du Valentinois, on verra, qu'il avoit préparé de grans fondemens à sa future puissance. Et je crois, qu'il n'est pas superflu d'en parler, ne trouvant point de meilleur exemple à proposer à un Prince nouveau, que le sien. Car si les mesures, qu'il avoit prises, ne lui réüssirent pas, ce ne fut point par sa faute, mais par une extraordinaire Malignité de la Fortune. Son Pére rencontra force difficultés à le faire grand. 1. Il voioit, qu'il

pour assouvir sa cupidité; il enleva la Romagne au Duc d'Urbin son possesseur; * *il fit* mettre à mort le cruel d'Orco, son sous-Tyran † *il fit perir, par la plus exécrable* trahison, à Sinigaglia quelques Princes dont il croioit la vie contraire à ses intérêts; il fit noïer une Dame Vénitienne dont il avoit abusé. Mais que de cruautés ne se commirent point par ses ordres, & qui pourroit compter tous ‡ ses crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel préfere à tous les grands Génies de son tems, & aux Héros de l'Antiquité, & dont il trouve la Vie, § digne de servir d'exemple à ceux qu'éleve la fortune. Mais je dois combattre Machia-

* Et fit. E. de L.

† Il fit assassiner, par une affreuse. E. de L.

‡ Le nombre de. E. de L.

§ Et les actions. E. de L.

qu'il ne lui pouvoit donner aucun Etat, qui ne fût à l'Eglise, & que s'il en démembroit quelques Villes, le Duc de Milan, & les Vénitiens, qui tenoient déja Faïence & Rimini sous leur protection, ne le soufriroient pas. 2. *Que les Armes d'Italie, dont il eût pû se servir étoient entre les mains de ceux, qui devoient craindre l'agrandissement du Pape, savoir, les Ursins & les Colonnes, avec leurs Adherans, & qu'ainsi il ne s'y pouvoit pas fier. Il faloit donc rompre ces obstacles, & déconcerter les Etats d'Italie, pour en pouvoir sûrement usurper une partie. Et cela lui fut aisé à cause des Vénitiens, qui, pour d'autres raisons, invitoient les François à repasser en Italie. Ce qu'il facilita lui même, en cassant le premier Mariage du Roi Louis. Ce Roi étant donc venu en Italie à la priére des Vénitiens, & du consentement d'Alexandre VI. il*

fut

chiavel, dans un plus grand détail, afin que ceux qui pensent comme lui, ne trouvent plus de subterfuges. * César Borgia fonda le dessein de sa grandeur sur la destruction des Princes d'Italie. Pour usurper † les biens de mes Voisins, il faut les affoiblir, & pour les affoiblir, il faut les brouiller; telle est la Logique des Scélerats.

Borgia vouloit s'assûrer d'un appui, il fallut donc qu'Alexandre VI. accordât dispense de mariage à Louïs XII. ‡ *pour en recevoir du secours. C'est ainsi que ceux qui doivent édifier le monde,* n'ont

* Et qu'il ne reste aucun retranchement à leur méchanceté. Et. de L.

† Tous. E. de L.

‡ Pour qu'il lui pretat son secours. C'est ainsi que tant de politiques se sont jouez du monde, & qu'ils ne pensoient qu'à leurs interêts, lorsqu'ils paraissoient le plus attachés à celui du Ciel. E. de L.

fût à peine à Milan, que, pour sa réputation, il entra dans les desseins du Pape, & lui donna du Monde, pour envahir la Romagne, dont le Valentinois s'empara en éfet, malgré les Colonnes. Mais à la conserver, & à passer plus avant, il trouvoit deux obstacles, l'un de la part des Ursins, de qui il s'étoit servi, craignant, qu'ils ne lui manquassent au besoin, & non seulement qu'ils ne l'empêchassent d'aquerir, mais encore qu'ils ne lui ôtassent ce qu'il avoit aquis. L'autre de la part de la France, de qui il aprèhendoit aussi d'être abandonné. Car quant aux Ursins, il avoit reconnu, qu'après la prise de Faience, ils s'étoient comportés mollement au Siége de Bologne. Et comme après s'être emparé du Duché d'Urbin, le Roi le fit désister de l'invasion de la Toscane, il jugea si bien des intentions de la France, qu'il résolut de ne plus dépendre de la Fortune, ni des

n'ont fait servir souvent l'intérêt du Ciel que de voile à leur propre intérêt. Si le mariage de Louïs XII., étoit de nature à être rompu, le Pape l'auroit dû rompre, supposé qu'il en eût le pouvoir; si ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le Chef de l'Eglise Romaine.

Il falloit que Borgia se fît des Créatures, aussi corrompit-il * *les Factions* des Urbins par des présens; mais ne cherchons point des crimes à Borgia, & passons-lui ses corruptions, ne fût-ce, que parce qu'elles ont du moins quelque fausse ressemblance avec les bienfaits. Borgia vouloit se défaire de quelques Princes de la Maison d'Urbin de † *Vitetotzo*, *d'Oliviero* di Fermo, &c. & Machiavel dit

* La faction. E. de L.
† Vitelotzo, d'Oliveto. E. de L.

des armes d'autrui. Et la première chose qu'il fit, fut d'afoiblir les Ursins & les Colonnes, en atirant à son service ceux de leurs Adhérans, qui étoient Gentils-hommes, auxquels il donna de gros apointemens, des emplois, & des Gouvernemens selon leur qualité. De sorte qu'en peu de mois ils tournérent vers lui toute l'afection qu'ils portoient au parti contraire. Après cela, aiant dispersé les Colonnes, il atendit l'ocasion de perdre les Ursins, laquelle lui vint bien à point, & fut par lui hureusement ménagée. C'est que les Ursins s'étant aperçus trop tard, que la grandeur du Duc & du Pontificat, faisoit leur ruine, ils tinrent une Diéte à La Magione *dans le Territoire de Pérouse. Céte Diéte produisit la révolte d'Urbin, & les troubles de la Romagne, & exposa le Duc à mille dangers, d'où il sortit hureusement avec l'aide des François. Mais après qu'il eut rétabli ses Afai-*

dit qu'il eut la prudence de les faire venir à * *Sinigaglia*, où il les fit périr par trahison. Abuser de la † foi des hommes, user de ruses infames, ‡ se parjurer, assassiner, voilà ce que le Docteur de la scélératesse appelle prudence; mais je demande s'il y a de la prudence § à montrer comme on peut se parjurer? Si vous renversez la bonne foi & le serment, quels seront les garants que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahison, craignez d'être trahi; en donnez-vous d'assassinat, craignez la main de vos disciples. Borgia établit le cruel d'Orco Gouverneur de la Romagne, pour répri-

* Sinigalia. E. de L.
† Bonne. E. de L.
‡ Trahir. E. de L.
§ Aux hommes, de montrer comme on peut manquer de foi, &. E. de L.

Affaires, bien loin de se fier, ni à eux, ni aux autres étrangers, à la discrétion de qui il ne vouloit plus être, il mit tout son esprit à les tromper. Ce qui lui réüssit si bien auprès des Ursins, qu'ils se réconciliérent avec lui, par l'entremise du Seigneur Paul, qu'il gagna à force de presens, & furent assés fous que de se mètre entre ses mains à Sinigaille. Aiant donc exterminé ces Chefs, & fait leurs Adhérans ses Amis [*], *sa puissance avoit des fondemens d'autant meilleurs, qu'il tenoit toute la Romagne & le Duché d'Urbin, & que ces peuples se trouvoient bien de lui. Or comme il mérite d'être imité en ce point, j'en veux dire quelque chose. Quand il eut pris la Romagne, considérant qu'elle avoit eu des Seigneurs avares, qui avoient*

[*] Ou, ces Chefs étant donc morts, & leurs Partisans devenus amis du Duc, &c.

primer quelques desordres. Borgia punit avec barbarie * *dans* d'autres de moindres vices que les siens! le plus violent des Usurpateurs, le plus faux des Parjures, le plus cruel des Assassins, † *le plus lâche* des Empoisonneurs, condamner aux plus affreux supplices quelques Filous, quelques Esprits remuans, qui copioient le caractère de leur nouveau Maître en mignature & selon leur petite capacité! Ce Roi de Pologne, dont la mort vient de causer tant de troubles en Europe, agissoit bien plus conséquemment & plus noblement envers ses Sujets Saxons.

Les Loix de Saxe condamnoient tout Adultère à avoir la tête tranchée. Je n'approfondis point l'origine de cette Loi barbare, qui paraît plus

* En. E. de L.
† Et. E. de L.

voient plûtôt dépoüillé que policé leurs Sujets, & que le Vol, les factions, les meurtres régnoient dans la Province, il jugea, que, pour la pacifier, & la rendre obéissante au Bras-Roial, il y faloit établir un bon Gouvernement. Il choisit pour cela un Remiro d'Orco, *homme cruel, & actif, à qui il donna tout pouvoir. En peu de tems, ce Gouverneur remit tout en bon état, & s'aquit une très-grande réputation. Mais depuis, le Duc craignant, qu'une autorité si excessive ne devint odieuse* [1]*, il érigea, au milieu de la Province, une Chambre Civile, où chaque Ville avoit son Avocat. Et comme il voioit, que les rigueurs du passé lui avoient atiré de la haine, il s'avisa, un Matin, de faire pourfendre* Remiro, *& de faire exposer sur la Place de Cesene les*

[1] *Nec unquam satis fida potentia, ubi nimia est*; dit Tacite, (Hist. 2.)

plus convenable à la jalousie Italienne qu'à la patience Allemande. Un malheureux Transgresseur de cette Loi est condamné, Auguste devoit signer l'arrêt de mort; mais Auguste étoit sensible à l'amour & à l'humanité, il donna sa grace au Criminel, & il abrogea une Loi qui le condamnoit tacitement lui-même. La conduite de ce Roi étoit d'un homme sensible & humain; César Borgia ne punissoit qu'en Tyran féroce. Borgia fait mettre ensuite en piéces le cruel d'Orco qui avoit si parfaitement rempli ses intentions, afin de se rendre agréable * *en punissant l'Instrument* de sa barbarie. Le poids de la tyrannie ne s'appesantit jamais davantage que lorsque le Tyran veut revêtir les dehors de l'in-

* Au peuple en punissant l'organe. E. de L.

les pièces de son Corps, plantées sur un pieu, avec un couteau ensanglanté à côté, pour montrer au peuple, que les Cruautés commises ne venoient point de lui, mais du naturel violent de son Ministre [2]. *Ce qui en éfet surprit, & contenta tout ensemble les Esprits. Mais retournons à notre sujet. Le Duc se voiant très-puissant, & presque à couvert de tous les dangers présens, pour s'être armé à sa mode, & s'être défait de la plus part de ceux, qui lui pouvoient nuire de prés, n'avoit plus à craindre que du côté de la France, sachant bien que ce Roi, qui s'étoit aperçu trop tard de sa faute, ne* l'innocence, & que l'oppression se fait à l'ombre des Loix. Borgia, poussant la prévoiance * *jusqu'après* la mort du Pape son pere, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit dépouillés de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne s'en pût servir contre lui. Voiez la cascade du crime: pour fournir aux dépenses, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépouiller les possesseurs; & pour en joüir avec sûreté, il faut les exterminer. Raisonnement des Voleurs de grand-chemin.

Borgia, pour empoisonner quelques Cardinaux, les † *fait prier à souper avec* son pere. Le Pape & lui prennent par mégarde du breuvage empoisonné; Alexandre VI.

2 C'est l'ordinaire des Princes de sacrifier, tôt ou tard, les instrumens de leur cruauté. *Scelerum Ministros*, dit Tacite de Tibére, *ut perverti ab aliis nolebat: ita plerumque satiatus, veteres & pragraves adflixit.* (Ann. 4.) *Levi post admissum scelus gratia, dein graviore odio.* (Ann. 13.)

* Jusqu'au de là de. E. de L.

† Prie à souper chez. E. de L.

ne soufriroit pas, qu'il s'agrandît davantage. C'est pourquoi, il commença de chercher de nouveaux Amis, & de biaiser avec les François, lors qu'ils entrérent dans le Roiaume de Naples, pour chasser les Espagnols, qui assiégeoient Caiéte. Et la résolution, qu'il avoit prise de s'assurer d'eux, lui eût bien tôt réüssi, si son Pére eût vécu encore quelque tems. Et telle fut sa conduite à l'égard des Afaires présentes. Mais quant à celles de l'avenir, comme il avoit à craindre, qu'un nouveau Pape ne voulût lui ôter ce qu'Aléxandre lui avoit donné, il tâcha d'y obvier par quatre moiens ; 1. en exterminant toute la race des Seigneurs, qu'il avoit dépoüillés [3]*, pour ôter au Pa-*

3. Mucien, Premier-Ministre de Vespasien, fit mourir le fils de Vitellius, pour étoufer, disoit-il, toutes les semences de guerre. *Mucianus Vitellii filium interfici jubet, mansuram discordiam ob-*

VI. en meurt, Borgia en rechappe pour trainer une vie malheureuse, digne salaire d'Empoisonneurs & d'Assassins.

Voilà la prudence, l'habileté & les vertus que Machiavel ne sauroit se lasser de loüer. * *Bossuet, Flechier, Pline n'auroient pas mieux dit* pour leurs Héros, que Machiavel pour César Borgia. Si l'éloge qu'il en fait, n'étoit qu'une Ode, ou une figure de Réthorique, on pourroit loüer sa subtilité en détestant son choix: mais c'est tout le contraire, c'est un Traité de politique qui doit passer à la Postérité; c'est un Ouvrage très sérieux, dans lequel Machiavel est si impudent que d'accorder des loüanges au Monstre le plus abominable

* Le fameux Evêque de Meaux, le celebre Evêque de Nimes, l'éloquent Panegyriste de Trajan n'en eussent dit pas plus. E. de L.

Pape toute occasion de les rétablir; 2. en se conciliant tous les Gentils-hommes Romains, pour pouvoir tenir le Pape en bride par leur moien; 3. en se faisant le plus de Créatures, qu'il pouvoit dans le Sacré-Colége; 4. en se rendant si grand Seigneur, avant que le Pape mourût, qu'il pût de lui même résister à un premier assaut. De ces quatre choses, il en avoit éxécuté trois, avant la mort d'Aléxandre, & la quatriéme étoit presque faite. Car des Seigneurs dépoüillés, il lui en échapa très-peu, toute la Noblesse Romaine étoit dans ses intérêts, & la plusspart des Cardinaux dans sa dépendance. Quant à l'acroissement de son Etat, il pensoit à se rendre Maître de la Toscane, où il possédoit déja Pérouse & Piombin, outre Pise, qui s'étoit mise sous sa protection, & qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'envahir, comme n'aiant plus à ménager les François, chassés du Roiaume de Naples par les Espagnols, & d'ailleurs les uns & les autres aiant besoin de son amitié. Aprés quoi Luques & Sienne faisoient joug, soit en haine des Florentins, ou par crainte. Et les Florentins n'y pouvoient remédier. Et si cela eût rëüssi, comme il fût arivé sans doute l'Année même qu'Aléxandre mourut, il devenoit si puissant & si acrédité, qu'il eût pû se soutenir lui même,

nable que l'Enfer ait vomi sur la terre. C'est s'exposer de sang froid à la haine du genre humain.

obtendens, ni semina belli restinxisset. (Hist. 4.) Il y a du danger à laisser la vie à ceux, que l'on a dépouillés. *Periculum ex misericordia.... Ubi Vespasianus Imperium invaserit, non ipsi, non amicis ejus, non exercitibus securitatem, nisi extincto æmulatu redituram.* (Hist. 3.)

me, sans dépendre nullement d'autrui. Mais cinq ans après, qu'il avoit commencé de tirer l'épée, Aléxandre le laissa malade à mourir, environné de deux grans Rois ennemis; & n'aiant point d'autre Etat éfectif que la Romagne, & tout le reste en l'air. Or il étoit si brave, & si habile à connoitre, quand il faloit gagner, ou ruiner les hommes: & les fondemens, qu'il avoit jetés en si peu de tems, étoient si bons, que, s'il eut été en santé, ou qu'il n'eût pas eu deux puissantes Armées à dos, il eût surmonté toutes les dificultés. Et ce qui montre, que ses fondemens étoient bons, c'est que la Romagne l'atendit plus d'un mois, & que bien que les Baglioni, les Vitelli & les Ursins fussent venus à Rome, ils n'y purent rien faire contre lui, tout moribond qu'il étoit. Et s'il ne put pas faire élire Pape celui qu'il vouloit, du moins il fit exclure ceux qu'il ne vouloit pas. Mais tout lui étoit aisé, s'il n'eût pas été malade, quand Aléxandre mourut. Et dans le tems que Jules II. fut élu, il me dit, qu'il avoit pensé à tout ce qui pouvoit ariver après la mort d'Aléxandre, & mis reméde à tout, mais qu'il n'avoit pas deviné, qu'il dût être en danger de mort au tems même que mourroit son Pére. Tout cela bien considéré, je ne sai que reprendre dans la conduite du Duc. Au contraire, il me semble le devoir proposer à imiter à tous ceux, qui sont montés au Trône par la fortune, & par les Armes d'autrui, dautant qu'aiant un grand courage, & de grans desseins, il ne se pouvoit pas gouverner autrement. Car ses projets n'ont échoüé, que par sa Maladie, & par la briéveté du Pontificat d'Aléxandre. C'est pourquoi, le Nouveau Prince, qui veut s'assurer de ses ennemis, se faire des Amis, vaincre par la force, ou par la ruse, être aimé & craint des peuples, respecté & obéi des soldats, se dé-

défaire de ceux, qui peuvent, ou qui doivent lui nuire, introduire de nouveaux Usages, être grave & sevére, Magnanime & libéral, détruire une Milice infidèle, & en faire une à sa mode, entretenir l'amitié & l'estime des Princes, afin qu'ils lui fassent du bien, ou du moins qu'ils craignent de lui faire du mal. Celui-là, dis-je, ne sauroit trouver des exémples plus recens, que les Actions du Valentinois. Tout ce qu'on lui peut reprocher est le mauvais choix qu'il fit [*] en la personne de Jules II. Car s'il ne pouvoit pas faire un Pape à sa mode, il étoit maitre de l'exclusion de tous ceux, qu'il ne vouloit point. Or il ne devoit jamais consentir à l'éxaltation des Cardinaux, qu'il avoit ofensés, ou qui, devenant Papes, avoient lieu de le craindre. Car les hommes nous ofensent, ou par crainte [4]; ou par haine. Il avoit ofensé les Cardinaux Saint-Pierre-aux-Liens [5], Colonne [†], Saint-George [‡], & Ascagne [§] Tous les autres, excepté le Cardinal de Roüen, & les sujets Espagnols, qui étoient liés d'intérêt, ou de parenté avec lui, venant à être Papes, le de-

[*] Est d'avoir fait un mauvais choix en la.

4. Néron déposa 4. Tribuns, seulement parce qu'il les craignoit. *Exuti Tribunatu, quasi Principem non quidem odissent, sed tamen extimerentur.* (Ann. 15) Il fit mourir Ostorius, parce qu'il avoit peur de sa force de corps, & de sa réputation. *Caussa festinandi (cædem) ex eo oriebatur, quod Ostorius ingenti corporis robore, armorumque scientia, metum Neroni fecerat, ne invaderet pavidum semper.* (Ann. 16.) Car *satis clarus est apud timentem, quisquis timetur,* (Hist. 2.)

5. *Alexandro Pontifice, qui cum veteres & privatas simultates habebat, perpetuis decem annis urbe abfuit.* (Onuphr. in Vita Julii 2.)

[†] *Jean Colonne.*

[‡] *Rafaël Riari, Camerlingue.*

[§] *Ascagne Sforce, fils de Galéas, Duc de Milan.*

devoient aprêhender. Ainsi, la prudence vouloit, qu'il essaiât premiérement de faire élire un Espagnol, &, ne le pouvant pas, qu'il acceptât le Cardinal de Roüen, & non Saint-Pierre-aux-Liens, qui fut cause de sa ruine. Tant se trompent ceux, qui croient, que les bienfaits nouveaux font oublier aux Grans les anciennes ofenses [6].

6. *Quarum apud præpotentes in longum memoria est.* (Tac. Ann. 5.) Joint que les bienfaits ne pénétrent jamais si avant que les injures, parce que la reconnoissance se fait à nos dépens, & la vangeance aux dépens de ceux que nous haïssons. *Tanto proclivius est injuriæ, quam beneficio vicem exsolvere, quia gratia oneri, ultio in quæstitu habetur.* (Hist. 4.)

CHAPITRE VIII.

De ceux qui sont devenus Princes par des crimes.

COmme un Particulier peut encore devenir Prince en deux maniéres, sans que cela se puisse atribuer entiérement à la Fortune, ni à la Valeur, il me semble à propos d'en trai-

JE ne me sers que des propres paroles de Machiavel pour le confondre. Que pourrois-je dire de lui de plus atroce, sinon qu'il donne ici des règles pour ceux

traiter. L'une est, quand on monte au Trône par quelque scélératesse. L'autre, quand un Citoien particulier devient Prince de sa Patrie par la faveur de ses Concitoiens. Quant à la première, sans entrer autrement dans le mérite de la Cause, j'aléguerai deux exemples, l'un Ancien, & l'autre Moderne, qui, à mon avis, sufiront à ceux, qui auroient besoin de les imiter. Agatoclés, Sicilien, de fils d'un misérable Potier de terre, devint Roi de Siracuse. Il fut scélérat dans tous les divers Etats de sa fortune, mais toujours homme de cœur & d'esprit. Etant parvenu par les degrés de la Milice à la dignité de Préteur de Siracuse, il forma le dessein de s'en rendre Prince, & de tenir indépendamment d'autrui ce qu'on lui avoit acordé de plein gré. Aprés en avoir conféré avec Hamilcar, qui commandoit l'Armée des Cartaginois en Sicile, un Matin, il assembla

ceux que leurs crimes élevent à la grandeur suprême? C'est le titre de ce Chapitre. Si Machiavel enseignoit le crime *dans un Séminaire de Scélerats*, s'il dogmatisoit la perfidie dans une Université de Traitres, il ne seroit pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature; mais il parle à tous les hommes, * & s'adresse principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puisqu'ils sont destinés à gouverner les autres. Qu'y a-t-il de plus infame, de plus insolent que de leur enseigner † la perfidie & le meurtre? Il seroit plûtôt à souhaiter pour le bien ‡ *de l'Univers*, que des exemples, pareils à ceux

* Car un auteur qui se fait imprimer se communique à l'univers: il. E. de L.

† La trahison. E. de L.

‡ Des Hommes. E. de L.

bla le peuple & le Sénat de Siracuse, comme pour délibérer des afaires publiques, & donnant un signal à ses soldats, il fit tuer tous les Senateurs, & les plus riches Citoiens, puis s'empara, sans peine, de la Principauté de la Ville. Et quoique les Cartaginois l'eussent défait deux fois, & puis l'eussent assiégé, non seulement, il put défendre sa Ville, mais y aiant laissé une partie de ses gens, pour la garder, il assaillit l'Afrique avec l'autre, & en peu de tems fit lever le siège de Siracuse, & mit les Cartaginois si bas, qu'ils furent contraints de s'acorder avec lui, en lui laissant la Sicile. Quiconque considérera tout cela, n'y verra rien, ou du moins peu de chose, qui se puisse atribuer à la Fortune, atendu qu'il parvint à la Principauté, non par la faveur d'autrui, mais par sa Valeur Militaire, & qu'il se maintint depuis par des conseils également géné-

ceux d'Agatoclès & * *d'Oliviero* di Fermo que Machiavel se fait un plaisir de citer, fussent à jamais ignorés. La vie d'un Agatoclès, ou d'un † *Oliviero* di Fermo sont capables de développer ‡ *dans* un homme que son instinct porte à la scéleratesse, ce germe dangereux qu'il renferme en soi, sans le bien connoître. Combien de jeunes gens § se sont gâté l'esprit par la lecture des Romans, qui ne voioient & ne pensoient plus que comme Gandalin, ou Medor? Il y a quelque chose d'épidemique dans la façon de penser, ** qui se communique d'un esprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce

* D'Oliveto. E. de L.

† Oliveto. E. de L.

‡ En. E. de L.

§ qui. E. de L.

** S'il m'est permis de m'exprimer ainsi. E. de L.

généreux & périlleux. Véritablement, on ne peut pas dire, que ce soit vertu de tuer ses Citoiens, de trahir ses Amis, d'être sans foi, sans Religion, sans humanité; moiens, qui peuvent bien faire aquérir un Empire, mais non une vraie gloire. Mais si je considére l'intrépidité d'Agatoclés dans les dangers, & sa constance invincible dans les adversités, je ne vois pas, qu'il doive être estimé inférieur à pas-un des plus grans Capitaines, quoique d'ailleurs il ne mérite pas de tenir rang parmi les grans hommes, vû ses cruautés horribles, & mille autres crimes. On ne peut pas donc atribuer à la Fortune, ni à la Vertu des choses, qu'il a faites sans l'une & sans l'autre.

De nôtre tems, Oliverotto da Fermo *étant demeuré Orfelin dés son enfance, Jean* Fogliani, * *son*

* *Guichardin l'appelle Frangiani.*

ce Roi * dont toutes les vertus † *outrées dégéneroient* en vices, Charles XII. en un mot, portoit *avec lui* ‡ dès sa plus tendre enfance la Vie d'Alexandre le Grand §, & bien des personnes, qui ont connu particuliérement cet Alexandre du Nord, assûrent que c'étoit Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint Roi d'après Abdolomine, & que la bataille d'Arbelle occasionna la défaite de Pultawa. ** *Mais plût au Ciel que*

* Avanturier digne de l'ancienne Chevalerie, ce heros vagabond. E. de L.

† Poussées à un certain excès, degenerent. E. de L.

‡ Depuis. E. de L.

§ Sur soi. E. de L.

** Me feroit il permis de descendre d'un aussi grand exemple à de moindres? Il me semble que lorsqu'il s'agit de l'histoire de l'esprit humain, que la difference des Conditions & des Etats disparaissant, les Rois ne sont que des hommes, & tous

son Oncle Maternel, l'éleva, puis le donna tout jeune à Paul Vitelli, pour aprendre le Métier de la Guerre. Paul étant mort depuis, il servit sous Vitellozzo, *son frére, & comme il étoit spirituel, adroit, & alerte* [*], *il ne mit guére à devenir un des premiers hommes de guerre. Mais d'autant qu'il lui sembloit lâche de rester comme les autres, il résolut, avec l'apui des* Vitelli, *de se saisir de* Fermo, *par le moien de quelques Citoiens, qui aimoient mieux voir leur Patrie en servitude, qu'en liberté. Il écrivit donc à son Oncle, qu'aprés avoir été plusieurs Années hors de la Maison, il desiroit de revoir sa Patrie, & de reconnoitre un peu son Patrimoine, ne s'étant encore mêlé d'autre chose, que d'aquérir de la réputation: & que, pour montrer à ses Compatriotes, qu'il n'avoit pas perdu son tems,*

[*] Ou, vigoureux de corps & d'esprit.

que Machiavel n'eût cité que des Alexandres! Il donne

tous les hommes sont égaux, il ne s'agit que des impressions ou des modifications en general qu'ont produit de certaines causes exterieures sur l'esprit humain.

Toute l'Angleterre sait ce qui arriva à Londres il y a quelques années; on y représenta une assez mediocre Comedie sous le titre des voleurs & des tours de gueux; le sujet de cette piéce étoit l'imitation de quelques tours de souplesse & de filouteries de voleurs. Il se trouva que beaucoup de personnes s'apperçurent au sortir de ces représentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatieres & de leurs montres, & l'Auteur se fit si promptement des disciples, qu'ils pratiquoient ses leçons dans le Parterre même. Ceci prouve assez, ce me semble, combien il est pernicieux de citer de mauvais exemples.

Le premiere réflexion de Machiavel sur Agatocles & sur Fermo, roule sur les raisons qui les soutinrent dans leurs petits Etats malgré leurs cruautez. L'Auteur l'attribue, à ce qu'ils avoient commis ces cruautez à propos: or. E. de L.

tems, il vouloit entrer avec pompe, acompagné de cent de ses Amis, ou serviteurs, à cheval. Qu'à cet éfet, il le prioit de disposer les habitans à le recevoir honorablement; honneur, qui rejaliroit sur lui même, qui avoit pris soin de son éducation. L'Oncle fit tout ce que l'autre desiroit. Oliverotto *fut reçu en cérémonie dans la Ville, où il fut quelques jours à concerter ce qui étoit nécessaire pour la réüssite de son méchant dessein. Il fit un festin solennel, où il invita* Fogliani, *& tous les premiers de la Ville, puis à la fin du repas, & des réjoüissances ordinaires en ces rencontres, il ouvrit à dessein un entretien sérieux de la grandeur du Pape Aléxandre, & des exploits de son fils: Et quand il vit son Oncle, & les autres conviés, entrer en raisonnement, il se leva en sursaut, disant, qu'il faloit un lieu plus secret, pour parler de telles afaires:* *donne Agatoclès & Fermo pour des modèles de prudence & de bonheur. Ils se sont soutenus dans leurs petits Etats, si on l'en croit, parce qu'ils ont commis des cruautés à propos.* Etre prudemment barbare, & exercer la tyrannie conséquemment, signifie, selon ce Politique, exécuter tout d'un coup * toutes les violences & tous les crimes que l'on juge utiles à ses intérêts. Faites assassiner ceux qui vous sont suspects †, & ceux qui se déclarent vos ennemis; mais ne faites point trainer votre vengeance. Machiavel approuve des actions, semblables aux Vépres Siciliennes, à l'affreux massacre de la St. Barthélemi, ‡ *où se comminent des cruautés* qui font fré-

* Et à la fois. E. de L.

† Et dont vous vous méfiez. E. de L.

‡ Où des cruautez se commirent. E. de L.

res : & entra, avec eux, dans une Chambre, où étoient cachés des soldats, qui les égorgérent tous, dès qu'ils furent assis. Après quoi Oliverotto *monta à cheval, & ala assiéger le Palais du Magistrat, qui fut enfin contraint de le reconnoitre pour Prince. Dignité, où il sut si bien se maintenir, soit en ôtant la vie à tous ceux, qui, étant mécontens, lui pouvoient nuire, soit en faisant de nouvelles Loix Civiles & Militaires, qu'il étoit non seulement en sûreté dans sa Ville, mais même redoutable à tous ses Voisins : & qu'il eût été aussi dificile de le détrôner, qu'Agatoclés, si au bout d'un an il ne se fût pas laissé tromper par le Valentinois, qui le prit avec les Ursins à Sinigaille, où il fut étranglé avec* Vitellozzo, *son Maître de guerre & de scélératesse. On pourroit s'étonner, comment Agatoclés, & d'au-*

frémir l'humanité. * Il ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvû qu'on les commette d'une manière † *qui effraïe au moment qu'ils sont récens*, & il donne pour raison que les idées s'en évanoüissent plus facilement dans le Public, que celles des cruautés successives & ‡ *continuées*, comme s'il n'étoit pas également mauvais de faire périr mille personnes en un jour, ou de les faire assassiner par intervalles. Ce n'est pas tout que de confondre l'affreuse Morale de Machiavel, il faut ** le convaincre de fausseté & de mauvaise foi.

Il

* Ce monstre. E. de L.
† Qui en impose aux peuples, qui effraïe au moment où ils sont récens, & il en. E. de L.
‡ Continuës des Princes. E. de L.
** Encore. E. de L.

d'autres de même trempe, aprés mille trahisons & cruautés, ont vécu si longtems dans leur Patrie, sans voir jamais aucune conspiration contre eux: & ont pû se défendre des ennemis du dehors: atendu que plusieurs autres, à cause de leur cruauté, n'ont pas pû conserver leur Etat, même en tems de paix, bien loin de tenir bon en tems de guerre. Je crois, que cela vient du bon, ou mauvais usage, que l'on fait de la cruauté. On la peut apeller bien emploiée, s'il est jamais permis de dire, qu'un mal est un bien, quand elle ne se fait qu'une fois, & encore par nécessité de se mètre en sûreté; & qu'elle tourne enfin au bien des sujets. Elle est mal exercée, quand on l'augmente dans la suite du tems, au lieu de la faire entiérement cesser. Ceux, qui feront le premier usage, peuvent avec l'Aide de Dieu, & des hommes, trouver quelque reméde à leurs

Il est premiérement * faux qu'Agatoclès ait joüi en paix du fruit de ses crimes: il a été presque toujours en guerre contre les Carthaginois; il fut même obligé d'abandonner † *en Afrique son armée*, qui massacra ses enfans après son départ, & il mourut lui-même d'un breuvage empoisonné que son petit-fils lui fit prendre. ‡ *Oliviero* di Fermo périt par la perfidie de Borgia §, *une année aprés son éleva-*

* Comme le rapporte Machiavel. E. de L.

† Son armée en Afrique. E. de L.

‡ Oliveto. E. de L.

§ Digne salaire de ses crimes; & comme ce fut une année après son usurpation, sa chûte paraît si accelerée, qu'elle semble avoir prévenu par sa punition, ce que lui preparoit la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puisqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fut heureux, & il se flatte

leurs afaires, comme fit Agatoclès. Pour les autres, il est impossible, qu'ils se maintiennent. D'où je conclus, que l'Usurpateur d'un Etat doit faire toutes ses cruautés à la fois, pour n'avoir pas à les recommencer tous les jours, & pouvoir r'assurer & gagner les Esprits par des bienfaits [1]. *Le Prince, qui fait autrement, par timidité, ou par mauvais conseil, est forcé de tenir toujours le couteau en main, & ne sauroit jamais se fier à ses sujets, dautant que les ofenses continuelles, qu'il leur fait, les empêchent de se fier à lui. Ainsi, le mal se doit faire tout à la fois, afin que ceux, à qui on le fait, n'aient pas le tems de le savourer. Au*

élevation; ainsi un Scélérat en punit un autre, & prevint par sa haine particulière ce que preparoit à Oliviero la haine publique. Quand même le crime pourroit se commettre avec sécurité, quand même le Tyran ne craindroit point une mort tragique, il sera également malheureux de se voir l'opprobre du genre humain. Il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de sa conscience qui depose contre lui; * *supplice réel, supplice*

1. Comme fit Auguste, qui *posito Triumviri nomine, militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* (Ann. 1.) &, *quæ Triumviratu gesserat, abolevit.* (Ann. 3.)

te par-là d'avoir quelque bonne raison de l'accrediter, ou du moins un argument passable à produire.

Mais supposons que le crime puisse se commettre avec securité & qu'un tiran puisse exercer impunément la scéleratesse; quand même il. E. de L.

* Il ne pourra point imposer silence à cette voix puissante qui se fait entendre sur les trônes des Rois, il ne pourra point éviter cette funeste mélancolie qui frapera son imagination, qui

Au contraire, les bienfaits se doivent faire peu à peu, afin qu'on les savoure mieux. Enfin, le Prince doit vivre de telle sorte avec ses Sujets, que nul Accident, bon ou mauvais, ne le puisse faire varier. Car quand la nécessité te presse, tu n'es plus à tems de te vanger, & le bien, que tu fais, ne te sert de rien, parceque l'on ne t'en sait point de gré, persuadé que l'on est, que tu y es forcé [z].

z. C'est pour cela qu'Oton disoit à son Neveu, que Vitellius ne seroit pas assés méchant, pour ôter la vie, ni les biens, au Neveu d'un Empereur, qui lui avoit conservé toute sa famille, & qui lui quitoit l'Empire, quoiqu'il le pût garder longtems, & que toute son Armée brulât d'envie de donner bataille à celle de Vitellius. *An Vitellium tam immitis animi fore, ut pro incolumi tota domo, ne hanc quidem sibi gratiam redderet? Non enim ultima desperatione, sed poscente prælium exercitu remisisse Reip. novissimum casum.* Aprés avoir dit aux soldats, *quanto plus spei osten-*

plice insupportable, qu'il porte toujours dans le fonds de son cœur. Non, il n'est point dans la nature de notre être qu'un Scélerat soit heureux. Qu'on lise la Vie d'un Denys, d'un Tibére, d'un Néron, d'un Louis XI. d'un * *Jean Basilowitz, & l'on verra que ces hommes méchans* finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misantrope & atrabilaire: si dès son jeune âge il ne combat pas cette malheureuse disposition de son corps, il ne sauroit manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y auroit point de Justice sur la Terre, & point de Divinité au Ciel,

qui sera son bourreau en ce monde. E. de L.

* Tiran Basilewits &c. l'on verra que ces monstres, également insensez & furieux. E. de L.

Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu *seule* les unit, & leur est absolument nécessaire pour leur conservation, & que le crime ne peut que les rendre infortunés & les détruire.

ostenditis, si vivere placeret, tanto pulchrior mors erit. Plus vous montrés de zele à me servir, & à mourir tous pour moi, & plus il m'est glorieux de mourir, pour ne pas exposer tant de braves gens à de nouveaux dangers. (Hist. 1.)

CHAPITRE IX.

De la Principauté civile.

Mais lors qu'un Citoien devient Prince de sa Patrie, non par un crime, ni par aucune violence, mais par la faveur de ses Concitoiens, (ce qui se peut apeller Principauté Civile) pour y parvenir, il ne lui faut, ni un mérite, ni un bonheur extraordinaire, mais seulement une finesse heureuse. Or il y parvient ou par la bienveillance du peuple, ou par la faveur des Grans. Car toutes les Villes sont partagées en ces

Il n'y a point de sentiment plus inséparable de notre être, que celui de la liberté. Depuis l'homme le plus policé, jusqu'au plus barbare, tous en sont pénétrés également; car comme nous naissons sans chaînes, nous prétendons vivre sans contrainte. C'est cet esprit d'indépendance & de fierté qui a produit tant de grands hommes dans le Monde, & qui a donné lieu aux Gouvernemens

ces deux factions, qui naissent de ce que le peuple craint d'être oprimé par les Grans, & que ceux-ci le veulent oprimer [1]. *Contrariété, qui fait toujours éclorre, ou la Principauté, ou la Liberté, ou la Licence.* [2] *La Principauté est introduite par le peuple, ou par les Grans, selon que l'un ou l'au-*

1. Car, au dire de Tacite, l'Avarice & l'Insolence, sont les vices ordinaires des Grans. *Avaritiam & Arrogantiam præcipua Validiorum vitia.* (Hist. 1.)

2. *Postquam exui æqualitas, & pro modestia ac pudore ambitio & vis incedebat, provenere dominationes.* Voilà la Principauté. *Postquam Regum pertæsum, Leges maluerunt.* Voilà la liberté. *Tribunis reddita licentia, quoquò vellent populum agitandi.... Exin continua per viginti annos discordia, non mos, non jus, deterrima quæque impune.* Voilà la licence, qui entraîne toujours après soi la confusion. *Inter Patres plebemque certamina exarsere. Modò turbulenti Tribuni, modò Consules prævalidi.* (Hist. 2.)

mens Républicains, lesquels établissent une espèce d'égalité entre les hommes, & les rapprochent de l'état naturel.

Machiavel donne en ce Chapitre de bonnes maximes de politique à ceux qui s'élevent à la puissance suprême, par le consentement *libre* des Chefs d'une République. Voilà presque le seul cas, où il permette d'être honnête homme; mais malheureusement ce cas n'arrive * jamais. L'esprit Républicain, jaloux à l'excès de sa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, & se révolte contre la seule idée d'un Maître. On connoît dans l'Europe des peuples qui ont secoüé le joug de leurs Tyrans pour joüir de l'indépendance; mais on n'en connoît point qui de libres

* Presque. E. de L.

l'autre parti en trouve l'ocasion. Car lors que les Grans se voient hors d'état de résister au peuple, ils commencent de jeter les yeux sur un d'entre eux, & le font Prince, pour pouvoir mieux éxercer leurs animosités sous son nom [3]. *De même, quand le peuple voit, qu'il ne sauroit résister aux Grans, il céde son autorité à un seul, & le fait Prince, pour en être défendu. Celui, qui monte à la Principauté par la faveur des Grans, a plus de peine à se maintenir, que celui, qui est fait Prince par le peuple, dautant qu'il a à ses côtés beaucoup de gens, qui croient être autant que lui, & à qui par conséquent il ne sauroit comman-*

3. Comme firent ceux d'Héraclée, qui pour se vanger du peuple, qui étoit le plus fort, rapellerent Cléarque de son exil, & le firent leur Prince, malgré le peuple (Machiavel au Chap. 16. du livre I. de ses Discours.)

bres qu'ils étoient, se soient assujettis à un esclavage volontaire.

Plusieurs Républiques sont retombées par la suite des tems sous le Despotisme, il paraît même que ce soit un malheur inévitable qui les attend toutes; car comment une République résisteroit-elle éternellement à toutes les causes qui minent sa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des Grands qu'elle nourrit dans son sein? Comment * à la longue veiller sur les séductions, les sourdes pratiques de ses Voisins, & sur la corruption de ses Membres, tant que l'intérêt sera tout puissant chez les hommes? Comment peut-elle esperer de sortir toujours heureusement des guerres qu'elle aura à soutenir? Com-

* Pourroit-elle. E. de L.

mander à sa mode [4]: *Au lieu que celui, que le peuple éleve à la Principauté, commande seul, & ne trouve personne, qui ne soit prêt de lui obéir,* [5] *ou du moins très-peu de gens.*
De

4. Ce qui força Clearque de les exterminer tous, pour se délivrer de leur insolence, & contenter en partie le peuple d'Héraclée, en le vangeant de ceux, qui lui avoient ôté sa liberté. Machiavel au même endroit, où il conclut, que de quelque manière qu'on soit devenu Prince, tôt ou tard il faut toujours gagner l'afection du peuple, sans laquelle on ne sauroit être en sureté: Joint que plus le Prince est cruel envers la Multitude, & plus il devient foible.

5. Cosme de Medicis l'emportoit sur le parti des Nobles de Florence, parceque, dit le Nardi (au livre 1. de son Histoire) ces Nobles étant tous égaux, ils ne s'acordoient pas si bien ensemble, que les Partisans de Cosme, qui, éblouïs de la splendeur & de la reputation de sa Maison, ne tenoient point à deshonneur de dépendre de lui, ni de lui obéir.

Comment* prévenir ces conjonctures fâcheuses pour la liberté, ces momens critiques †, ces hazards qui favorisent les Corrompus & les Audacieux? Si ‡ *ses* troupes sont commandées par des Chefs lâches & timides, elle deviendra la proie de ses ennemis; & si elles ont à leur tête des hommes vaillans & hardis, ils seront dangereux dans la paix, après avoir servi dans la guerre. Les Républiques se sont presque toutes élevées de l'abyme de la § *servitude* au comble de la liberté, & elles sont presque toutes retombées de cette liberté dans l'esclavage. Ces mêmes Athéniens, qui du tems de Démosthene outragoient Philip-
pe

* Pourra-t'elle. E. de L.
† Et décisifs, &. E. de L.
‡ Les. E. de L.
§ Tirannie. E. de L.

De plus, on ne peut pas honnêtement, ni sans faire tort à autrui, contenter les Grans, mais bien le peuple, qui est plus raisonnable que les Grans; Ceux-ci le voulant oprimer, & lui ne le voulant pas soufrir. Ajoutés encore à cela, que le Prince ne se sauroit jamais assurer d'un peuple ennemi, aiant afaire à trop de têtes, au-lieu qu'y aiant peu de Grans il est facile d'en venir à bout. Tout le pis qu'un Prince puisse atendre d'un peuple ennemi, est d'en être abandonné. Mais il n'a pas seulement cela à craindre des Grans, les aiant pour ennemis, mais encore qu'ils ne viennent fondre sur lui, dautant qu'aiant plus de pénétration d'esprit, ils anticipent toujours, pour se mètre en sûreté, & cherchent à gagner l'afection de celui, qu'ils espérent qui vaincra. Enfin, c'est une nécessité, que le Prince vive toujours avec e même peuple, mais non pas

pe de Macedoine, ramperent devant Alexandre; ces mêmes Romains qui abhorroient la Roïauté, après l'expulsion des Rois, souffrirent patiemment, après la révolution de quelques siécles, toutes les cruautés de leurs Empereurs; & ces mêmes Anglais, qui mirent à mort Charles I. parce qu'il * *avoit usurpé quelques faibles* droits, plierent la roideur de leur courage sous † *la tyrannie fière & adroite* de leur Protecteur. Ce ne sont donc point ces Républiques qui se sont données des Maîtres par leur choix ‡ *ce sont* des hommes entreprenans, qui, aidés de quelques conjonctures favorables, les ont soumises contre leur volonté. De même

* Empiétoit sur leurs. E. de L.

† La puissance altière. E. de L.

‡ Mais. E. de L.

pas avec les mêmes Grans, lesquels il peut acréditer, ou décréditer, conserver ou détruire, quand il lui plaît. Pour mieux débroüiller cête Matière, il faut considérer la conduite, que tiennent les Grans. Ceux, qui s'atachent entiérement à la Fortune du Prince, doivent être honorés & aimés, pourvu qu'ils ne soient point gens de rapine. Ceux, qui ne s'obligent pas au Prince, le font manque de courage, ou par finesse. Si c'est par crainte, c'est alors que tu te dois servir d'eux, & sur tout de ceux, qui sont de bon conseil, parceque tu t'en fais honneur dans la prospérité, & que tu n'as rien à craindre d'eux dans l'adversité. Mais si c'est par ménagement, & par ambition, c'est signe, qu'ils pensent plus à eux, qu'à toi, & par conséquent tu t'en dois autant garder, que s'ils étoient tes ennemis

même que les hommes naissent, vivent un tems, & meurent par maladies, ou par l'âge; de même les Républiques se forment, fleurissent quelques siécles, & périssent enfin par l'audace d'un Citoien, ou par les armes de leurs ennemis. Tout à son période, * les plus grandes Monarchies même n'ont qu'un tems. Les Républiques sentent toutes que ce tems arrivera, & elles regardent toute famille trop puissante, comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort. On ne persuadera jamais à des Républicains, vraiment libres, de se donner un Maître; je dis le meilleur Maître: car ils vous diront toujours, „ *Il*

* Tous les Empires, &. E. de L.

ennemis déclarés [6], *atendu que si tu tombes dans l'adversité, ils aideront toujours à te ruiner. Celui donc, qui devient Prince par la faveur du peuple, se le doit conserver Ami, & cela est facile, le peuple ne demandant rien, si non de n'être pas oprimé. Mais celui, qui, malgré le peuple, est fait Prince par les Grans, doit, avant toutes choses, essaier de le gagner, ce qui lui sera aisé, s'il le prend en sa protection. Et comme les hommes, quand ils reçoivent du bien de celui, de qui ils n'atendoient que du mal, en deviennent plus obligés à leur Bienfaiteur, le Prince devient plus agréable au peuple, que*

„ *Il vaut mieux dépendre des Loix que du caprice d'un seul homme. Les Loix sont justes de leur nature, & l'homme est né injuste; elles sont le remède à nos maux, & ce remède peut trop aisément se tourner en poison mortel entre les mains de celui qui n'a qu'à vouloir. Enfin la liberté est un bien qu'on apporte en naissant, par quelles raisons, diront les Républicains, nous dépouillerons-nous de notre bien? Autant donc qu'il est criminel de se révolter contre un Souverain établi par les Loix, autant l'est-il de vouloir asservir une République.* „

s'il tenoit de lui sa Principauté. Or, la bienveillance du

6. Un Valerius Flaccus Festus, qui parloit en faveur de Vitelius dans ses létres, & donnoit à Vespasien des Avis secrets de ce qui se passoit, pour se faire un mérite auprès de l'un & de l'autre, & avoir toujours pour Ami celui qui resteroit Empereur, devint justement suspect à tous les deux (Tacite Hist. 2.)

du peuple se peut gagner par divers moiens, dont je ne parlerai point, comme n'en pouvant pas donner de régle certaine, à cause de la nécessité d'en changer selon les tems. Je dirai seulement, qu'un Prince a besoin de l'Amitié [*] *du peuple, faute de quoi il n'a point de ressource dans l'Adversité. Quand Nabis, Prince de Sparte, fut ataqué de toute la Gréce & de l'Armée Victorieuse des Romains, il lui sufit de s'assurer de quelques Nobles, pour se tirer de danger. Ce qui ne lui eût pas sufi, s'il eût été haï du peuple. Et que l'on ne m'objecte point le commun Proverbe, qui dit, que* de faire fond sur le peuple, c'est batir sur la boüe. *Car cela n'est vrai, qu'à l'égard du Citoien particulier, qui s'atend, que le peuple le tirera des mains* [†] *de ses ennemis, ou des Magistrats. En quoi il pouroit souvent se trouver deçu, comme il ariva aux Gracques* 7 *à Rome, & à George* Scali 8 *à Florence. Mais lors que c'est un Prince, qui sait commander, & qui ne manque point de cœur dans l'Adversité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'esprit du peuple, il ne se trouvera jamais mal d'avoir fait fond sur son afection. D'ordinaire, les Principautés Civiles périclitent, quand il s'agit d'établir une Domination*

[*] Afection.

[†] Ou, le protégera contre l'oppression de ses &c.

7. Tiberius Gracchus fut assailli & tué par le peuple, sur ce seul mot de Scipio Nasica, *Qui salvam vellent Remp. se sequerentur.* (Paterc. Hist. 2.) Et Caius, son frere, fut tué ensuite.

8. Décapité, dit Machiavel (au 3. liv. de son Hist.) devant un peuple, qui peu auparavant l'adoroit. L'afection du peuple, ajoute-t-il, se perd aussi aisément qu'elle se gagne.

tion absolüe. Car ces Princes commandent par eux-mêmes, ou par des Magistrats. Si c'est par autrui, le danger est plus grand, d'autant qu'ils dépendent de la volonté des Citoiens qui sont en charge, lesquels, au premier remüement qui arive, leur peuvent trés facilement ôter leur Etat, soit en ne voulant pas leur obéir, ou en se soulevant contre eux. Et alors le Prince n'est plus à tems de se rendre Maitre absolu, parcequ'il ne sait à qui se fier, & que les Sujets, qui ont accoutumé d'obéir aux Magistrats, ne lui veulent point obéir. Joint qu'il ne sauroit se régler sur ce qu'il voit, lors-qu'il est en paix, & que les Citoiens ont besoin de l'Etat. Car alors un chacun court, un chacun promet, un chacun veut mourir pour lui, parce que la Mort est éloignée. Mais lors que l'Etat a besoin des Citoiens, il s'en trouve peu, qui servent 9. *Et l'expérience est d'autant-plus dangereuse, qu'on ne la peut faire, qu'une fois. Ainsi, un Prince sage doit faire en sorte, que ses sujets aient besoin de lui en tous tems, moiennant quoi ils lui seront toujours fidèles.*

9. *Prosperis Vitellii rebus certaturi ad obsequium, adversam ejus fortunam ex æquo detrectabant*, dit Tacite (Hist. 2.) *Languentibus omnium studiis, qui primò alacres fidem atque animum ostentaverant.* (Hist. 1.)

Fin de la premiére Partie.

CHAP. X.

CHAPITRE X.

* Des forces des Etats.

Maintenant il est bon d'éxaminer la qualité du Prince, c'est-à-dire, s'il a un si grand état, qu'il puisse de lui-même se soutenir dans le besoin, ou bien, s'il ne sauroit se passer de l'assistence d'autrui. Pour débrouiller ce Point, je dis, que comme, à mon avis, ceux-là peuvent se soutenir d'eux mêmes, qui ont assés d'hommes, ou d'argent, pour métre une bonne Armée sus pié, & donner bataille à qui que ce soit qui les vienne assaillir: Au contraire, ceux-là ont toujours besoin d'autrui, qui sont contraints de se tenir enfermés dans leurs Villes, faute de pouvoir paroître en Campagne. Nous avons discouru du premier cas, & nous en dirons encore dans la suite ce qui viendra à point. Quant au second, il

Depuis que Machiavel écrivit son *Prince politique*, le monde est si † changé, qu'il n'est presque plus reconnoissable. Si quelque habile Capitaine de Louïs XII. reparoissoit de nos jours, il seroit entiérement desorienté. Il verroit qu'on fait la guerre avec des troupes innombrables, § entretenues *en* ‖ paix comme *en* ‡ guerre, au lieu que de son tems, pour frapper les grands coups, & pour exécuter les grandes entreprises, une poignée

* Comment il faut mesurer les forces de toutes les Principautez. E. de L.

† Fort. E. de L.

§ Que l'on peut à peine faire subsister en Campagne. E. de L.

‖ Pendant la. E. de L.

‡ Dans la. E. de L.

il suffit d'avertir les Princes, de munir & fortifier la Ville de leur résidence, sans se mètre nullement en peine du reste. Car quand le Prince aura bien fortifié sa Ville, & qu'il se sera menagé envers ses autres sujets, comme je l'ai dit ci-dessus, & le dirai ci-dessous, il ne sera jamais ataqué de gayeté de cœur[1], *les hommes craignant toujours de s'embarquer dans les entreprises dificiles*[2]. *Or il ne fait jamais bon à ata-*

poignée de monde suffisoit, & les troupes étoient congédiées après la guerre finie. Au lieu de ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à roüet, il trouveroit des habits d'ordonnance, des fusils *avec des* * bayonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bataille, & *sur-tout* l'art de faire subsister des troupes †, aussi nécessaire § que celui de battre l'ennemi. Mais que ne diroit pas Machiavel lui-même, s'il pouvoit voir la nouvelle forme du Corps politique de l'Europe, tant de grands Princes qui figurent à présent dans le monde, qui n'y étoient pour rien alors, la puissance des Rois solidement établie, la manière de négocier des Sou-

1. C'est pour cela que Tacite reprend Bardanés de s'être embarassé au Siége d'une Ville forte, & pourvüe de toutes sortes de munitions. Où il entra, dit-il, plus de passion de se vanger, que de prudence. *Solis Seleucensibus Dominationem ejus abnuentibus, in quos, ut Paris sui quoque defectores, ira magis quàm ex usu præsenti accensus, implicatur obsidione Urbis validæ, Muroque & commeatibus firmatæ.* (Ann. XI.)

2. *Omnes, qui magnarum rerum consilia suscipiunt, æstimare debent, an quod inchoatur promptum effectu, aut certè*

* Et des. E. de L.

† Tout. E. de L.

§ A present que le pouvoit être autrefois. E. de L.

ttaquer un Prince, qui tient sa place en état de se bien défendre, & qui n'est point haï du peuple. Les Villes d'Alemagne sont très-libres, ont peu de Territoire, & n'obéissent qu'à leur mode à l'Empereur, qu'elles ne craignent point, ni pas un autre voisin puissant. Car comme elles ont toutes de fortes murailles, de grans fossés, & autant d'artillerie qu'il leur en faut: & qu'il y a toujours dans leurs Magazins des provisions de vivres & de bois pour un An, un chacun voit, que les siéges de ces Villes seroient longs & pénibles. Joint que pour nourrir le menu-peuple, sans qu'il soit à charge au Public, elles ont toujours de quoi lui donner à travailler pour un an à ces sortes d'ouvrages, qui sont les Nerfs & le soutien de la Ville.

certè non arduam sit. (Hist. 2.) Ceux, qui font une grande entreprise, dit Tacite, doivent sérieusement éxaminer, si l'éxécution en sera aisée, ou difficile.

Souverains, & cette balance qu'établit en Europe l'alliance de quelques Princes considérables pour s'opposer aux Ambitieux, & qui n'a pour but que le repos du monde?

Toutes ces choses ont produit un changement si général & si universel, qu'elles rendent la plûpart des maximes de Machiavel inappliquables à notre politique moderne; c'est ce que fait voir principalement ce Chapitre, je dois en rapporter quelques exemples. Machiavel suppose qu'un Prince, dont le Païs est étendu, qui avec cela a beaucoup d'argent & des troupes, peut se soutenir par ses propres forces, sans l'assistance d'aucun Allié, contre les attaques de ses ennemis.

C'est ce que j'ôse contredire. Je dis même plus, & j'avance qu'un Prince, quelque redouté qu'il soit, ne sauroit lui

Ville. Outre cela, elles tiennent la Discipline & les éxercices Militaires en vigueur. Ainsi donc, un Prince, qui a une Ville forte, & qui n'y est pas haï, ne peut pas être assailli, & ceux qui l'ataqueroient, en sortiroient à leur deshonnèur, parceque les Choses du Monde sont si sujêtes au changement, qu'il est presque impossible de tenir, un an durant, le siége devant une Place. Mais, me dira quelqu'un, si le peuple a ses biens au dehors, & voit sacager ses Terres, il perdra patience, & l'amour propre, outre les incommodités d'un long siége, lui fera abandonner le Prince. Je répons, qu'un Prince puissant & courageux surmontera toujours ces dificultés, soit en faisant esperer au peuple, que le mal ne durera pas; soit en lui faisant peur de la cruauté de l'ennemi, ou en s'assurant finement de ceux, qui lui paroitront trop remuans. Ajoutés à cela, que comme d'ordinaire l'ennemi fait

seul résister à des ennemis puissans, & qu'il lui faut nécessairement le secours de quelques Alliés. Si le plus formidable, le plus puissant Prince de l'Europe, si Louïs XIV. fut sur le point de succomber dans la guerre de la succession d'Espagne, & que faute d'Alliances il ne put presque plus résister à la Ligue de tant de Rois & de Princes, * *prête à* l'accabler; à plus forte raison tout Souverain qui lui est inférieur, ne peut-il, sans hazarder beaucoup, demeurer isolé & privé de fortes Alliances.

On dit, & cela se repete sans beaucoup de réflexions, que les Traités sont inutiles, puisqu'on n'en remplit presque jamais tous les points, & qu'on n'est pas plus scrupuleux † dans

* Qui pensa. E. de L.
† Là-dessus. E. de L.

fait le dégât, d'abord qu'il entre parceque c'est le tems, que les esprits sont boüillans, & mieux résolus à la défense: le Prince en doit tenir plus ferme: Vu qu'après que la premiere chaleur est passée, ses sujets considerant, que tout le mal est déja fait, & qu'il n'y a plus de remède, ils s'unissent d'autant plus étroitement avec lui, qu'ils se le croient plus obligé, étant pour l'amour de lui, que leurs Terres ont été saccagées. Car c'est la coutume des hommes d'aimer autant pour le bien qu'ils font, que pour celui, qu'ils reçoivent. Tout cela bien consideré, il ne sera pas difficile à un Prince prudent de résoudre la Bourgeoisie à soutenir un long siége, pourvu que la Ville ait de quoi vivre, & de quoi se defendre. [3]

3. Conforme à ce que Tacite dit, qu'Agricola renouvelloit tous les ans les garnisons & les Munitions des Places, afin qu'elles pussent soutenir un long Siége. (In Agricola.)

dans notre siécle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui pensent ainsi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, & même très récens, de Princes qui n'ont pas rempli exactement leurs engagemens; mais cependant* il est toujours très avantageux de faire des Traités. Les Alliés que vous vous faites, seront autant d'ennemis que vous aurez de moins, & s'ils ne vous sont d'aucun secours, vous les réduirez † à observer au moins quelque tems la neutralité.

Machiavel parle ensuite de *Princhipini*, de ces Souverains en mignature, qui, naiant que de petits Etats, ne peuvent § mettre d'armée en campagne. L'Auteur appuie

* Qu'il. E. de L.
† Toujours certainement. E. de L.
§ Point. E. de L.

puie beaucoup sur ce qu'ils doivent fortifier leur Capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en tems de guerre. Les Princes * dont parle Machiavel, ne sont proprement que des Hermaphrodites de Souverain & de Particulier ; ils ne jouent le rôle de † *Souverain que sur un trop petit théa-*

* Italiens. E. de L.

† Grands Seigneurs qu'avec leurs domestiques : ce qu'on pourroit leur conseiller de meilleur, seroit, ce me semble, de diminuer en quelque chose l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont pour leur ancienne & illustre Race, & du zéle inviolable qu'ils ont pour leurs Armoiries. Les personnes sensées disent, qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des Seigneurs qui sont bien à leur aise, de quitter une bonne fois les échasses sur lesquelles leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde suffisante pour chasser les voleurs de leur Château, en cas qu'il y en eût d'assez affamez pour y chercher subsistance, & de raser les remparts, les murailles, & tout ce qui peut donner l'air d'une Place forte à leur résidence.

En voici les raisons : la plûpart des petits Princes, & nommément ceux d'Allemagne, se ruinent par la dépense excessive, à proportion de leurs revenus que leur fait faire l'yvresse de leur vaine grandeur ; ils s'abîment pour soutenir l'honneur de leur Maison, & ils prennent par vanité le chemin de la misère & de l'hôpital ; il n'y a pas jusqu'au Cadet du Cadet d'une Ligne appanagée, qui ne s'imagine d'être quelque chose de semblable à Louis XIV, il bâtit son Versailles, il a ses maîtresses, il entretient ses armées.

Il y a actuellement un certain Prince, appanagé d'une grande Maison, qui, par un rafinement de Grandeur, entretient exactement à son service tous les Corps de troupes qui composent la Maison d'un grand Roi, & cela si fort en diminutif, qu'il faut un microscope pour appercevoir chacun de ces corps en particulier ; son armée seroit peut-être assez forte pour représenter une bataille sur le Théatre de Verone.

J'ai dit en second lieu que les petits Princes faisoient mal de fortifier leur résidence, & la raison en est toute simple, E. de L.

*théâtre. S'ils ne ſont entourés que de Princes auſſi foi-
bles qu'eux, ils ont raiſon de fortifier leurs petites pla-
ces; deux baſtions, & deux cens ſoldats ſont pour eux
pour leurs Voiſins, ce que ſont de vraies fortereſſes
gardent mille hommes pour des grands Rois.*

*Mais ſi ces Seigneurs ſont dans la ſituation où étoient
les Barons de France ou d'Angleterre, ſi ce ſont des
Seigneurs de l'Empire, je crois que des troupes & des
fortereſſes peuvent les ruiner, & ne peuvent les agran-
dir. Le faſte de la Souveraineté eſt dangereux quand
le pouvoir de la Souveraineté manque: on ruine ſou-
vent ſa Maiſon pour en ſoutenir trop la grandeur;
plus d'un Prince apanagé en a fait la triſte expérience.
Avoir une eſpéce d'armée quand on ne doit avoir qu'une
foible garde, entretenir une garde, quand on doit s'en
tenir à des domeſtiques, ce n'eſt point là de l'ambition,
ce n'eſt que de la vanité, & cette vanité conduit bien-
tôt à l'indigence.*

Pourquoi auroient-ils des places? Ils ne ſont pas
dans le cas de pouvoir être aſſiégés par leurs ſem-
blables, puiſque des Voiſins, plus puiſſans qu'eux,
ſe mêlent d'abord de leurs démêlés & leur offrent
une Médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refu-
ſer; ainſi, au lieu de ſang répandu, deux coups
de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur ſerviroient * leurs fortereſſes? Quand
même elles ſeroient en état de ſoutenir un ſiége
de la longueur de celui de Troïe, contre leurs
petits ennemis, elles n'en ſoutiendroient pas un,
comme celui de Jerico, devant les armées d'un
Monarque puiſſant. Si d'ailleurs de grandes guer-
res ſe font dans le voiſinage, il ne dépend point
d'eux

* Donc. E. de L.

d'eux de rester neutres ; ou ils sont totalement ruinés. Et s'ils embrassent le parti d'une des Puissances * *belligérantes*, leur Capitale devient la place de guerre de ce Prince.

L'idée que Machiavel nous donne des Villes Impériales d'Allemagne, est toute différente de ce qu'elles sont à présent. Un petard suffiroit, † *&* *au défaut de cela*, un Mandement de l'Empereur, pour le rendre maître de ces Villes. Elles sont toutes mal fortifiées, la plûpart avec ‡ d'*anciennes* murailles, flanquées en quelques endroits par de grosses tours, & entourées § *de* fossés, que des terres écroulées ont presque entiérement ** *refermés*. Elles ont peu de troupes, & celles qu'elles entretiennent, sont mal disciplinées ; leurs Officiers sont ⸸ pour la plûpart ¶ *des Vieillards hors d'état de servir*. Quelques-unes des Villes Impériales ont une assez bonne artillerie ; mais cela ne suffiroit point pour s'opposer à l'Empereur, qui a coutume de leur faire sentir assez souvent leur foiblesse. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresses, est uniquement l'affaire des grands *** *Princes*, & ceux qui veulent les imiter sans en avoir la puissance, ressemblent à celui qui contrefaisoit le bruit du tonnerre, & se croioit Jupiter.

* Belliqueuses. E. de L.
† & même. E. de L.
‡ Des anciennes. E. de L.
§ Par des. E. de L.
** Comblez. E. de L.
⸸ Ou le rebut de l'Allemagne E. de L.
¶ Ou de vieilles gens qui ne sont plus en état de servir. E. de L.
*** Souverains. E. de L.

CHA-

CHAPITRE XI.

Des * Etats *Ecclésiastiques.*

Il ne me reste plus à parler, que des Principautés Ecléstastiques, qui sont dificiles à aquerir, mais faciles à conserver, parcequ'elles sont apuiées sur de vieilles Coutumes de Religion, qui sont toutes si puissantes, que de quelque manière qu'on se gouverne, l'on s'y maintient toujours. Il n'y a que ces Princes, qui ont un Etat, & qui ne le défendent point; qui ont des Sujets, & qui ne les gouvernent point. Il n'y a qu'eux, qui ne sont point dépoüillés de leurs Etats, quoiqu'ils les laissent sans défense, & qui ont des sujets, qui n'ont ni la pensée, ni le pouvoir de s'aliéner d'eux. Ce sont donc là les seules Principautés assurées & heureuses. Mais comme elles sont régies & soutenües par des Causes supérieures, où l'esprit humain

Je ne vois guères dans l'Antiquité de Prêtres devenus Souverains. Il me semble que de tous les peuples dont il nous est resté quelque faible connoissance, il n'y a que les Juifs qui aient eu une suite de Pontifes despotiques; † mais par-tout ailleurs il ‡ *paroît que les Chefs de la Religion* ne se méloient que de leurs fonctions. Ils sacrifioient, ils recevoient un salaire, ils avoient § *des* prérogatives;

* Principautez. E. de L.

† Il n'est pas étonnant que dans la plus superstitieuse & la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la Réligion ayent enfin usurpé le maniment des affaires. E. de L.

‡ Me semble que les Prêtres, E. de L.

§ Quelques, E. de L.

main ne sauroit ateindre, ce seroit présomption & témérité à moi d'en discourir. Néanmoins, si quelqu'un me demande, d'où vient que l'Eglise est devenüe si puissante dans le Temporel, qu'un Roi de France en tremble aujourd'hui, & qu'elle l'a pu chasser de l'Italie, & ruiner les Vénitiens : au lieu qu'avant le Pontificat d'Aléxandre, non seulement les Potentats d'Italie, mais même les moindres Barons & Seigneurs Italiens la craignoient peu à l'égard du Temporel ; il ne me paroit pas inutile de le remémorer en partie, bien que cela soit assés connu. Avant que Charles, Roi de France, passât en Italie, cete Province étoit sous l'Empire du Pape, des Vénitiens, du Roi de Naples, du Duc de Milan, & des Florentins. Ces Potentats avoient deux principaux soucis, l'un d'empêcher, que les Armes Etrangéres n'entrassent en Italie ; l'autre, que pas un d'eux ne s'agrandît davantage.

* ves ; mais ils * *instruisoient rarement, & ne gouvernoient jamais* : & c'est, je crois, parce qu'ils n'avoient ni dogmes † *qui peuvent* diviser les peuples, ‡ *ni autorité dont on peut* abuser, qu'il n'y eut jamais chez § *les Anciens de* guerre de Religion.

Lorsque l'Europe dans la décadence de l'Empire Romain fut une Anarchie de Barbares, tout fut divisé en mille petites Souverainetés ; beaucoup d'Evêques se firent Princes, & ce fut l'Evêque de Rome qui donna l'exemple. Il semble que sous ces Gouvernemens Ecclésiastiques les peuples dussent vivre assez heureux ; car des Princes électifs ‖, dont

* N'instruisoient, ni ne gouvernoient. E. de L.

† Pour. E. de L.

‡ Ni puissance pour en. E. de L.

§ Eux aucune. E. de L.

‖ Des Princes élevez à la Souveraineté dans un âge avancé, des Princes enfin. E. de L.

tage. Ceux, de qui l'on prenoit le plus d'ombrage, étoient le Pape & les Vénitiens. Pour contenir ceux-ci, il faloit une ligue de tous les autres, comme l'on avoit fait pour la défense de Ferrare. Pour humilier le Pape, l'on se servoit des Barons Romains, qui étant partagés en deux factions, les Ursins & les Colonnes, avoient toujours les Armes à la main, pour vanger leurs quéreles, jusque sous les yeux du Pape. Ce qui énervoit le Pontificat. Et bien qu'il vinst quelquefois un Pape courageux, tel que fut Sixte IV. si est-ce qu'il ne pouvoit jamais se tirer d'embaras, à cause de la courte durée du Pontificat. Car une dixaine

dont les Etats sont très bornés, tels que ceux des Ecclésiastiques, doivent ménager leurs Sujets, si non par Religion, au moins par politique.

Il est certain cependant qu'aucun Païs ne fourmille plus de Mandians que ceux des * *Ecclésiastiques.* C'est-là qu'on peut voir un tableau † de toutes les miséres humaines, non pas de ces Pauvres que la liberalité & les aumônes des Souverains y attirent, de ces Insectes qui s'attachent aux Riches & qui rampent à la suite de l'opulence; mais de ces ‡ Faméliques, § *privés du nécessaire*

* Prêtres. E. de L.
† Touchant. E. de L.
‡ Gueux. E. de L.
§ Que la charité de leur Souverain prive du nécessaire, pour prévenir la corruption, & les abus, que le peuple a coutume de faire de la superfluité.

Ce sont sans doute les Loix de Sparte, où l'argent étoit défendu, sur lesquelles se fondent les principes de la plûpart de ces gouvernemens Ecclésiastiques; à la différence près, que les Prélats se réservent l'usage des biens dont les sujets sont privés. Heureux! disent-ils sont, les pauvres, car

xaine d'années, que vivoit un Pape, sufisoit à peine, pour abaisser l'une des factions. Et si, [*] *par exemple,* *saire & des moïens de se le procurer. On diroit que les peuples de ces Païs vivent sous les Loix de Sparte*

car ils hériteront le Royaume des cieux ; & comme ils veulent que tout le monde se sauve, ils ont soin de rendre tout le monde indigent.

Rien ne devroit être plus édifiant que l'histoire des Chefs de l'Eglise & des Vicaires de Jesus-Christ, on se persuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables & saintes; cependant c'est tout le contraire, ce ne sont que des obscénitez, des abominations, & des sources de scandale, & l'on ne sauroit lire la vie des Papes sans détester plus d'une fois leurs cruautez & leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puissance temporelle & spirituelle, leur avarice occupée à faire passer la substance des peuples dans leurs familles pour enrichir leurs neveux, leurs maîtresses ou leurs bâtards.

Ceux qui réfléchissent peu, trouvent singulier que les peuples souffrent avec tant de docilité & de patience l'oppression de cette espéce de Souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux sur les vices & sur les excès des Ecclésiastiques, & qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne souffriroient point d'un front couronné de Lauriers. Ce Phénomene parait moins étrange à ceux qui connoissent le pouvoir de la superstition sur les idiots, & du phanatisme sur l'esprit humain ; ils savent que la Religion est une ancienne machine, qui ne s'usera jamais, dont on s'est servi de tout tems pour s'assurer de la fidélité des peuples, & pour mettre un frein à l'indocilité de la raison humaine; ils savent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrans, & qu'il n'y a rien de plus triomphant que la politique de ceux qui mettent le Ciel & l'Enfer, Dieu & les Damnés en œuvre pour parvenir à leurs desseins. Tant il est vrai que la Religion même, cette source la plus pure de tous nos biens, devient souvent, par un trop déplorable abus, l'origine & le principe de nos maux. E. de L.

[*] Ou, & s'il arivoit, qu'un Pape eût presque éteint les Colonnes, un autre les resuscitoit en persécutant les Ursins.

ple, celle des Colonnes étoit presque éteinte sous un Pape, elle resuscitoit sous un autre, qui en vouloit aux Ursins. Et cela faisoit, que les forces temporelles du Pape étoient méprisées en Italie. Il vint enfin un Aléxandre VI. qui montra mieux, que tous ses Prédécesseurs ce qu'un Pape est capable de faire avec de l'argent & des Armes. Témoin tout ce que j'ai dit, qu'il fit par le moien du Duc de Valentinois, & des François. Et quoique son intention ne fût pas d'agrandir l'Eglise, mais son fils, néanmoins, après sa mort, & celle de ce Duc, Elle profita de toutes leurs aquisitions. Jules, Successeur d'Aléxandre, trouvant l'Etat Ecclésiastique acru de toute la Romagne, les factions des Barons Romains éteintes par les rigueurs de son Prédécesseur, &, avec cela, un chemin ouvert aux moiens de tésauriser (de quoi nul Pape ne s'étoit encore avisé avant Aléxandre)

te qui défendoient l'or & l'argent; il n'y a guères que leurs Souverains exceptés de la Loi.

La raison générale en est, que parvenus tard au Gouvernement, aiant peu d'années à joüir, & des héritiers à enrichir, ils ont rarement la volonté, & jamais le tems d'exécuter des entreprises longues & utiles. Les grands établissemens, le Commerce, tout ce qui exige des commencemens lents & pénibles, ne sont point faits pour eux; ils se regardent comme des Passagers reçus dans une maison d'emprunt. Leur Trône leur est étranger, ils ne l'ont point reçu de leurs Peres, ils ne le laissent point à leur Postérité. Ils ne peuvent avoir ni les sentimens d'un Roi, Pere de famille, qui travaille pour les siens, ni d'un Républicain qui immole tout à sa Patrie; ou si quelqu'un d'eux pense en Pere du peuple, il meurt avant de fertiliser le champ que ses prédécesseurs

dre) non seulement il suivit ces traces, mais enchérissant même par dessus, il se mit en tête d'aquérir Bologne, de ruiner les Vénitiens, & de chasser les François de l'Italie. Ce qui lui réüssit avec d'autant plus de gloire, qu'il fit tout cela, pour agrandir l'Eglise, & non pour avancer les siens. Il laissa les Ursins & les Colonnes au même état qu'il les trouva, & bien qu'il y eût quelque sujet d'altération entre eux, néanmoins deux choses les retinrent dans le devoir, l'une la grandeur de l'Eglise, qui les abaissoit, l'autre de n'avoir point de Cardinaux de leur Maison*. D'où sont venües toutes leurs dissensions & querelles, qui ne cesseront jamais, tant qu'elles auront seurs ont laissé couvrir de ronces & d'épines.

Voilà pourquoi on a murmuré long-tems contre quelques Souverains Ecclésiastiques, qui engraissoient de la substance des peuples leurs maitresses, leurs neveux, ou leurs bâtards.

L'histoire des Chefs de l'Eglise ne devroit fournir que des monumens de vertu. On sait ce qu'on y trouve, on sait combien ce qui devroit être si pur, a été quelquefois corrompu.

Ceux qui refléchissent peu, s'étonnent que les peuples aient souffert avec tant de patience l'oppression de cette espéce de Souverains; qu'ils aient enduré d'un front prosterné à l'Autel, ce qu'ils ne souffriroient point d'un front couronné de lauriers.

Machiavel attribuera cette docilité du peuple à la grande habileté de ses Maîtres qui étoient à la fois sages & méchans; pour moi, je pense que la Religion a beaucoup contribué à retenir les peuples sous

* Les Ursins & les Colonnes furent encore abaissés par la création, que Sixte V. fit de plusieurs Ducs & Princes, qui étant devenus leurs égaux, par ce nouveau titre, devinrent aussi leurs ennemis par la prétension de la presséance.

uront des Cardinaux, l'autant que ces sujets fomentent au-dedans & au-dehors des querelles, que les Seigneurs de l'une & de l'autre faction sont contraints d'épouser. De sorte que la discorde, qui est entre les Barons, vient de l'ambition des Prélats. Ainsi, Léon X. a trouvé le Pontificat à un très-haut degré de puissance: Et il y a lieu d'espérer, que comme Aléxandre & Jules l'ont agrandi par les Armes, il le rendra encore plus grand, & plus vénérable par sa bonté, & par mille autres bonnes qualités, dont il est doüé.

sous le joug. Un mauvais Pape étoit haï, mais son caractère étoit réveré; le respect, attaché à sa place, alloit jusques à sa personne? Il est venu cent fois dans l'esprit des nouveaux Romains de changer de Maître; mais il portoit entre ses mains une arme sacrée qui les arrêtoit.' On s'est revolté quelquefois contre les Papes; mais il n'y a jamais eu dans Rome, soumise à la Tiare, la centiéme partie des révolutions de Rome Païenne; tant les mœurs des hommes peuvent changer!

L'Auteur remarque * ce qui contribua le plus à l'élevation du St. Siége. Il en attribue la raison principale à l'habile conduite d'Alexandre VI. de ce Pontife qui poussoit † *la cruauté & l'ambition* à un excès énorme, & qui ne connoissoit de justice que son intérêt.

Or, s'il est vrai qu'un des plus méchans hommes qui ait jamais porté la Tiare, soit celui qui ait le plus affermi la puissance Papale, que doit-on ‡ *naturellement en conclure?*

L'é-

* Très judicieusement. E. de L.
† Sa cruauté & son ambition. E. de L.
‡ Penser des Héros de Machiavel? E. de L.

* L'éloge de Léon X. fait la conclusion de ce Chapitre *. *Il avoit des talens, mais je ne sais s'il avoit des vertus : ses débauches, son irréligion, sa mauvaise foi, ses caprices sont assez connus.* Machiavel ne le loüe pas précisément par ces qualités-là; mais il lui fait sa cour, & de tels Princes méritoient de tels Courtisans †. *Machiavel loüe Léon* X. *& refuse des éloges à Louïs* XII. *le Pere de son peuple.*

* Dont l'ambition, les débauches & l'irréligion sont assez connues. E. de L.

† S'il ne loüoit Leon dix que comme un Prince magnifique & restaurateur des Arts, il auroit raison; mais il le loüe comme Politique. E. de L.

CHAPITRE XII.

* Des Milices.

Aiant traité en détail de toutes les sortes de Principautés, & montré les moiens, par où plusieurs les ont acquises & conservées; &, à peu près, les difficultés qu'il y a à les aquérir, ou à s'y maintenir. Il ne me reste plus, qu'à discourir en général de ce qui concerne l'offensive, où la défensive. Nous avons dit, que le Prince a besoin de jetter de

Tout est varié dans l'Univers; les tempéramens des hommes sont différens, & la Nature établit la même variété, si j'ôse m'exprimer ainsi, dans les tempéramens des Etats. J'entends en général par le tempérament d'un Etat,

* Combien il y a de sortes de Milice, & ce que vaut la soldatesque mercenaire. E. de L.

de bons fondemens, autrement, qu'il faut, qu'il périsse. Les principaux fondemens, qu'aient les Etats nouveaux, anciens, ou mixtes, sont les bonnes Loix & les bonnes Armes [1]. *Or comme les bonnes Loix ne peuvent rien, où il n'y a pas de bonnes Armes: & qu'où il y a de bonnes Armes, il faut qu'il y ait de bonnes Loix, je ne parlerai que des Armes. Je dis donc, que les Armes, avec les quelles un Prince défend son Etat, sont Propres, ou Mercenaires: Auxiliaires, ou Mixtes. Les Mercenaires & les Auxiliaires sont inutiles & dangereuses: & le Prince, qui fera fond sur les Soldats Mercenaires, ne sera jamais en sûreté, d'autant qu'ils sont désunis, ambitieux,*

1. *Imperatoriam Majestatem*, dit Justinien dans la Préface de ses Instituts, *non solum armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis recte possit gubernari.*

Etat, sa situation, son étendue, le nombre, le génie de ses peuples, son commerce, ses coutumes, ses loix, son fort, son foible, ses richesses & ses ressources. Cette différence de Gouvernement est très sensible; elle est infinie, lorsqu'on veut descendre jusques dans les détails: & de même que les Médecins ne possedent aucun secret qui convienne à toutes les maladies & à toutes les complexions, de même les Politiques ne sauroient prescrire des régles générales dont l'application soit à l'usage de toutes les formes de Gouvernement. Cette réflexion me conduit à examiner le sentiment de Machiavel sur les troupes étrangères & mercénaires. L'Auteur en rejette entiérement l'usage, s'appuiant sur des exemples, par lesquels il prétend que ces troupes ont été plus

tieux, & sans Discipline, infidèles, braves parmi les amis, lâches parmi les ennemis, & qu'ils n'ont ni crainte de Dieu, ni bonne foi envers les hommes. Si bien que la ruine ne se diffère, qu'autant que se diffère l'assaut. Ils te dépoüillent durant la Paix; au lieu que les ennemis ne le font que durant la Guerre. Car ils n'ont point d'autre Amour, ni d'autre motif, qui les lie à ton service, que leur paie, qui d'ailleurs n'est pas suffisante, pour leur donner envie de mourir pour toi. Ils veulent bien être tes soldats, tant que tu ne fais point la Guerre: mais aussi-tôt qu'elle vient, ils s'enfuient, ou veulent s'en aller. Et je n'aurois pas de peine à prouver cela, puisque la ruine de l'Italie ne vient aujourd'hui, que de s'être reposée si long-tems sur les soldats Mercenaires, qui d'abord ont fait quelque progrès, [*] & sembloient * *dangereuses que secourables aux Etats qui s'en sont servis.*

[*] Ou, firent quelque progrès &c. mais qui montré-

Il est sûr, & l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un Etat sont les nationales: On pourroit appuier ce sentiment par les exemples de la valeureuse résistance de Léonidas aux Termopilles, & sur-tout par † *ces* progrès étonnans de l'Empire Romain & des Arabes.

Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les Païs, assez riches d'habitans pour qu'ils puissent fournir un nombre suffisant de soldats ‡. Je suis persuadé, comme l'Auteur, § *qu'un Etat*

* Préjudiciables aux Etats qui s'en sont servis, qu'elles ne leur ont été de quelque secours. E. de L.

† Les. E. de L.

‡ Pour leur défense. E. de L.

§ Que l'Etat est mal servi par des Mercenaires, & que la fidelité & le courage de Soldats possessionnez dans le Païs, les surpasse de beaucoup. E. de L.

bloient entre eux être de braves gens; mais qui ont montré ce qu'ils sont, quand les Etrangers ont paru. En sorte que Charles, Roi de France prit l'Italie avec de la Craie. [*] *Et ceux, qui disoient que nos péchés en étoient la cause, disoient vrai, bien que ce ce ne fussent pas les péchés qu'ils croioient, mais ceux que j'ai racontés* [†], *c'est-à-dire, l'ambition & la cupidité des Princes, qui aussi en ont porté la peine.* [2] *Mais, Etat est mal servi par des Mercénaires, & que les Compatriotes sentent redoubler leur courage par les liens qui les attachent.*

Il est principalement dangereux de laisser languir dans l'inaction * *ses Sujets*; dans les tems que les fatigues de la guerre & les combats aguérissent ses Voisins.

On a remarqué plus d'une fois que les Etats qui sortoient des guerres civiles, ont été † *très* supérieurs à leurs ennemis ‡, *car* tout est soldat dans une guerre civile ⸸. *Le génie s'y distingue*

trérent ce qu'ils étoient, quand les Etrangers parurent.

[*] *Mot d'Aléxandre* VI. *qui comparoit Charles à un Maréchal des Logis, qui passe par tout, & ne reste nulle-part.*

[†] *Au Chapitre* 3.

2. Guichardin (au Livre 1. de son Histoire d'Italie) dit, que Pierre de Medicis disant à Louis Sforce, Duc de Milan, qu'il avoit été au devant de lui, mais en vain, parceque Louis avoit manqué le droit chemin; Le Duc lui repondit en ces termes, *il est vrai qu'un de nous deux a manqué le chemin, mais c'est peut-être vous.* Pour lui réprocher obliquement de s'être

* Et de laisser effeminer ses Sujets par la mollesse. E. de L.

† Infiniment. E. de L.

‡ Parce que. E. de L.

⸸ Que le mérite s'y distingue indépendamment de la faveur, que tous les talens s'y dévelopent, & que les hommes y prennent l'habitude de déployer ce qu'ils ont d'art & de courage.

Cependant il y a des cas qui semblent demander exemption de cette règle. Si des

Mais, pour rentrer dans mon sujet. Les Capitaines Mercenaires sont d'excellens hommes, ou non. Si ce sont de braves-gens, tu ne saurois t'y fier. Car ils ten-

tre engagé si mal à propos avec la France. Mais, la suite a bien montré, ajoute Guichardin, qu'ils avoient tous deux manqué leur chemin, & principalement le Duc, qui se piquoit d'être le Guide de tous les autres, par son habileté & par sa prudence. A raison de quoi ses flateurs n'avoient pas honte de dire, ni lui de leur entendre dire, qu'il n'y avoit que Jesus-Christ au Ciel, & Louis le More au Monde, qui sussent où se termineroit la Guerre de France. (Nardi au livre troisième de son Histoire de Florence.) Où il ajoute, que ce Duc raillant un jour avec un Gentilhomme Florentin, & lui montrant un grand Tableau de l'Italie, où étoit représenté un More, qui sembloit en chasser, avec un balai à la main, beaucoup de Coqs & de petits poussins de toutes les sortes, il lui demanda, *que dites vous de ce dessein ? Que vôtre More, voulant balaier & nétoier l'Italie, se remplit lui-même de poussière & d'ordure*, répondit le Florentin. Par où il lui prédisoit ce qui lui arriva bien-tôt après.

tingue indépendamment de la faveur, & quiconque mérite de joüer un rôle, & le veut, en vient à bout. Il se forme des hommes en tout genre, & ces hommes raniment la Nation; triste, mais sûre manière de s'aguerrir! Un Roi sage entretient autrement l'esprit guerrier de son peuple, tantôt en secourant ses Alliés, tantôt par des mar-

Royaumes ou des Empires ne produisent pas une aussi grande multitude d'hommes, qu'il en faut pour les Armées, & qu'en consume la guerre, la nécessité oblige de recourir aux Mercénaires, comme l'unique moien de suppléer aux défauts de l'Etat.

On trouve alors des expédiens qui levent la plûpart des difficultez; &, ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette espèce de Milice, on mêle soigneusement les Etrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, & pour les façonner à la même discipline & à la même fidelité; & l'on porte sa principale attention sur ce que le nombre d'Etrangers n'excéde point le nombre des nationaux. E. de L.

tendent toujours à leur propre grandeur, soit en t'oprimant, toi, qui es leur Maître; ou en oprimant les autres contre ton intention. S'ils ne le sont pas, d'ordinaire ils perdent tes afaires. Et si l'on me répond, que tout autre Capitaine, qui aura les armes à la main, fera de même, je répliquerai, que c'est un Prince, ou une République, qui a à prendre les Armes. Le Prince doit faire lui même la charge de Capitaine. La République la doit donner à quelqu'un de ses Citoiens. Et s'il arive, que celui-là n'y soit pas propre, elle le doit changer: & s'il est bon pour cet emploi, le tenir si dépendant, qu'il ne puisse contrevenir aux Loix. Et l'expérience montre, que les Princes tout seuls, & les Républiques armées font de grans progrés, & que la Milice Mercenaire ne fait jamais que du domage. Joint qu'une République, armée de ses propres Armes, se garantit mieux de l'opres-

marches & des revûes fréquentes.

Ce n'est que dans un Etat menacé & presque dépeuplé, qu'on doit absolument prendre à sa solde des troupes étrangères.

On trouve alors des expédiens qui corrigent ce qu'il y a de vicieux dans cette espéce de Milice; on mêle soigneusement les Etrangers avec les Nationaux pour les empêcher de faire bande à part; on les façonne à la même discipline; on leur inspire peu à peu la même fidélité; l'on porte sa principale attention sur ce que le nombre d'Etrangers n'approche pas du nombre des Nationaux. Il y a un Roi du Nord, dont l'armée est composée de cette sorte de mixtes, & qui n'en est pas moins puissant*, *ni moins* formidable.

La plûpart des troupes Européannes sont composées de Nationaux & de Mercénaires. Ceux qui

* Et. E. de L.

l'opression de son Citoien, que ne fait une, qui se sert d'Armes étrangéres. Rome & Sparte se sont maintenües libres plusieurs siécles avec leurs Armes : & les Suisses, avec les leurs, sont aujourd'hui très-libres. Pour exemples de l'Ancienne Milice Mercenaire nous avons les Cartaginois, qui, quoiqu'ils eussent leurs propres Citoiens pour Capitaines, faillirent d'être oprimés des Armes Mercenaires, au sortir de la premiére Guerre qu'ils eurent contre les Romains. Filippe de Macédoine, devenu Capitaine des Thébains, après la mort d'Epaminondas, leur ôta la liberté, après qu'il eut vaincu leurs ennemis. Sforce abandonna tout-à coup Jeanne II. Reine de Naples, qu'il servoit. Ce qui la contraignit de se jetter entre les bras du Roi d'Aragon, * *pour sauver son Etat, Fran-*

* *Alfonse qu'elle adopta, & puis rejeta pour adopter Louis d'Anjou,*

qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moïennant une certaine taxe qu'ils païent pour l'entretien des troupes qui doivent les défendre, ne vont plus à la guerre. Les soldats ne sont composés que de la plus vile partie * *du* peuple, de Fainéans qui aiment mieux l'oisiveté que le travail, de Débauchés qui cherchent la licence & l'impunité dans les troupes, de jeunes Ecervelés indociles à leurs Parens, qui s'enrôlent par légéreté. Tous ceux-là ont aussi peu d'inclination & d'attachement pour leur Maître, que les Etrangers.

Que ces troupes sont différentes † *des* Romains qui conquirent le Monde! Ces désertions, si fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étoient quelque chose d'in-

* Des. E. de L.

† De ces. E. de L.

*François Sforce, son fils, aiant batu les Vénitiens à Caravas, s'unit avec eux, pour opprimer les Milanois, qui l'avoient fait leur Capitaine, après la mort de leur Duc Filippe. Et si l'on me dit, que les Vénitiens & les Florentins n'ont acru leur Empire que par cette Milice, & que leurs Capitaines ne sont pourtant jamais devenus leurs Princes, mais au contraire les ont bien défendus: Je répons, que les Florentins ont eu beaucoup de bonheur, d'autant que de divers Capitaines, de qui ils avoient à craindre, les uns n'ont point vaincu, les autres ont rencontré des obstacles, ou ont porté leur Ambition ailleurs. Jean d'Acut * fut celui, qui ne vainquit point, & de qui par conséquent on ne pût pas reconnoître la fidélité. Mais un chacun m'avoüera, que, s'il*

* *Capitaine Anglois, qui commandoit quatre mille Anglois au secours des Gibelins de la Toscane.* Mach. liv. I. de son Histoire.

d'inconnu chez les Romains. Ces hommes, qui combattoient pour leurs familles, pour leurs Penates, pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne pensoient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche désertion. Ce qui fait la sûreté des grands Princes de l'Europe, c'est que leurs troupes sont à peu près *toutes* semblables, & qu'ils n'ont de ce côté aucun avantage les uns sur les autres. Il n'y a que les troupes Suédoises, qui sont bourgeois, païsans & soldats en même tems; mais * lorsqu'ils vont à la guerre, presque personne ne reste dans l'intérieur du Païs pour labourer la terre: ainsi † ils ne peuvent rien à la longue, sans se ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voilà

* Aussi. E. de L.

† Leur puissance n'est aucunement formidable, puisque. E. de L.

*s'il eût vaincu, les Florentins restoient à sa discretion. Sforce eut toujours les Braces à dos, & ils se servoient réciproquement de surveillans. Son fils tourna son ambition contre la Lombardie *, Brace contre l'Etat Ecclésiastique † & le Roiaume de Naples ‡. Mais venons à ce que nous avons vu de nos jours. Les Florentins ont pris pour Capitaine Paul Vitelli, personage très-prudent, & qui, d'une fortune privée, étoit venu à une très-haute réputation. S'il eût pris Pise, il faloit, que les Florentins lui obéïssent. Car ils étoient perdus, s'il fût passé au service de leurs ennemis. Si l'on considére les progrés des Vénitiens, on verra qu'ils ont fait des merveilles, lors qu'ils ont fait eux-mêmes la guerre, je veux dire, lors qu'ils se sont contentés de combatre*

* *Et devint Duc de Milan.*

† *Où il s'empara de Pérouse, & de Montone.*

‡ *Contre la Reine Jeanne II.*

Voilà pour les Mercénaires. Quant à la manière dont un grand Prince doit faire la guerre, je me range entiérement du sentiment de Machiavel.

Effectivement un grand Prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes *. *Son armée est sa résidence*; son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage. Comme il est † Chef de la Justice distributive, il est également ‡ *défenseur de ses peuples; c'est* un des objets les plus importans de son ministère, § *il* ne doit par cette raison le confier qu'à lui-même.

¶ Sa présence met fin d'ail-

* Rester dans son Armée comme dans sa résidence. E. de L.

† Le. E. de L.

‡ Le Protecteur & le défenseur de ses Peuples; il doit regarder la défense de ses Sujets comme. E. de L.

§ Qu'il. E. de L.

¶ Son intérêt semble réquerir

tre en Mer : & qu'ils n'ont perdu leur valeur, que depuis qu'ils ont commencé de combatre par Terre, & de prendre les Coutumes & les Mœurs Italiennes. Dans les commencemens de leur établissement en Terre-Ferme, ils n'avoient pas lieu de craindre beaucoup leurs Capitaines, parce qu'ils n'y possédoient pas un grand Etat, & que d'ailleurs ils étoient encore dans une haute réputation. Mais ils s'aperçurent de leur faute, quand ils se furent étendus, & qu'ils eurent batu le Duc de Milan, sous la conduite de Carmignole. Car voiant d'un côté, que c'étoit un très-brave homme, & de l'autre, qu'il commençoit d'aler lentement, pour faire durer la Guerre [*], ils jugérent bien, qu'ils ne devoient plus s'atendre à vaincre, puis que ce Général ne le vouloit pas : comme aussi, qu'ils ne le pouvoient

[*] Ou, qu'il vouloit faire durer &c.

d'ailleurs à la mesintelligence des Généraux, si funeste aux armées, & si préjudiciable aux intérêts du Maître; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magazins, les munitions & les provisions de guerre, sans lesquelles un César, à la tête de cent mille combattans, ne fera jamais rien. Comme c'est le Prince qui fait livrer les batailles, il semble que ce seroit aussi à lui d'en diriger l'exécution, & de communiquer par sa présence l'esprit de valeur & d'assûrance à ses troupes; il n'est à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais, dira-t-on, tout le monde n'est pas né soldat, & beaucoup de Prin-

querir nécessairement qu'il se trouve en personne à son Armée, puisque tous les ordres émanent de sa personne, & qu'alors le conseil & l'exécution se suivent avec une rapidité extrême. E. de L.

voient pas licentier sans perdre ce qu'il leur avoit aquis. Ainsi, pour s'en assurer ils furent contraints de lui ôter la vie. Ils eurent depuis pour Capitaine Bartelemi Coléoné, Robert de Saint-Severin, le Comte de Pétillane, & d'autres, de qui ils n'avoient pas à craindre les victoires, mais les pertes, ainsi qu'il leur ariva depuis à Vaïla, où ils perdirent, dans une Bataille, tout ce qu'ils avoient aquis avec tant de peines en 800 ans. Parceque ces sortes de gens ne font que de foibles & de lentes aquisitions, mais de prontes & prodigieuses pertes. Or puisque ces éxemples m'ont mis en train de parler de l'Italie, qui se sert depuis longtems d'Armes Mercenaires, il est bon de remonter jusqu'à l'origine de ces Armes, & d'en voir le progrés. Il est à savoir qu'aussi-tôt que l'Empire eut commencé de n'avoir plus de pouvoir en Italie, & le Pontificat d'y être*

* Bergamasque.

Princes n'ont ni * *l'esprit*, ni l'expérience, ni le courage nécessaire pour commander une armée. Cela est vrai, je l'avoüe, † *mais ne se trouve-t-il pas* toujours des Généraux entendus dans une armée? Le Prince n'a qu'à suivre leurs conseils, la guerre s'en fera toujours mieux que lorsque le Général est sous la tutelle du Ministère, qui, n'étant point à l'armée, est hors ‡ *de portée* de juger des choses, & qui met souvent le plus habile Général hors d'état de donner des marques de sa capacité. Je finirai ce Chapitre, après avoir relevé une phrase de Machiavel, qui m'a paru très singuliére. *Les Vénitiens*, dit-il, *se défiant du Duc de Carmagnole*

* Le talent. E. de L.

† Cependant cette Objection ne doit pas m'embarrasser beaucoup; car il se. E. de L.

‡ D'état. E. de L.

être en plus grande réputation, l'Italie se divisa en plusieurs Etats. La plûpart des grandes Villes prirent les Armes contre la Noblesse, qui, apuiée de la faveur de l'Empereur, les tenoit dans la servitude : & le Pape les seconda, pour devenir puissant dans le Temporel. Quelques autres tombérent sous la domination de leurs Citoiens [*]. *Par où l'Italie devint presque toute sujette de l'Eglise, & de quelques Républiques. Si bien que les uns étant des Ecclésiastiques, & les autres des Bourgeois, qui ne savoient pas manier les Armes, ils commencérent de se servir des Etrangers. Le premier, qui mit cette Milice en crédit, fut un Albéric da Conio, Gentil-homme de la Romagne* *, *de qui furent éleves Brace*

[*] Ou, furent oprimées par leurs, &c.

* *Un Autre* da Conio, *que Machiavel apelle Louis, remit la Milice Italienne en crédit, en instituant une Compagnie de sol-*

gnole qui commandoit leurs troupes, furent obligés de le faire sortir de ce Monde. Je n'entends point, je l'avoüe, ce que c'est que d'être *obligé de faire sortir quelqu'un de ce Monde*, à moins que ce ne soit * l'empoisonner, l'assassiner. C'est ainsi que le Docteur du crime croit rendre † *innocentes les actions les plus noires & les plus coupables*, en adoucissant les termes.

Les Grecs avoient coutume de se servir de périphrases lorsqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas soutenir, sans une secrete horreur, tout ce que le trépas a d'épouvantable, & Machiavel périphrase les crimes ; parce que son cœur, révolté contre son esprit, ne sauroit digérer tou-

* Le trahir. E. de L.

† Les actions les plus noires & les plus coupables innocentes. E. de L.

Brace & Sforce, qui, en leur tems, furent les Arbitres de l'Italie. A ceux-ci ont succédé tous les autres, qui ont commandé les Armes en Italie jusqu'à nos jours. Et tout ce qu'ils y ont fait s'est terminé à la voir envahir par Charles VIII. *ravager par Louïs* XII. *opprimer par Ferdinand, & insulter par les Suisses. L'ordre qu'ils tinrent, fut premiérement d'ôter la réputation à l'Infanterie, pour se mettre eux-mêmes en crédit. Car n'aiant point d'Etats, & ne subsistant, que de leur industrie, ils ne pouvoient pas aquérir de l'autorité avec un petit nombre de Fantassins, ni aussi en nourrir beaucoup. De sorte qu'ils trouvoient mieux leur compte à la Cavalerie, dont un nombre médiocre les faisoit vivre avec honneur. Et les choses étoient réduites à ce point, que, dans une Armée de 20000. hommes, il y avoit à peine 2000. Fantassins. Outre cela, ils avoient trouvé le secret de s'exempter de toute fatigue, eux & leurs soldats, & de les guérir de toute peur, en introduisant l'Usage de ne point tuer dans les escarmouches, mais seulement de faire des prisonniers, & de les renvoier sans rançon. Ils ne tiroient point la nuit sur les terres, ni pareillement les habitans de ces terres sur leurs tentes. Ils ne faisoient point de retranchemens dans leur Camp* [*]. *Ils ne campoient jamais l'hiver. Discipline inventée, pour éviter, comme j'ai dit, & le travail & les dangers, & qui rendit l'Italie esclave & méprisable.*

toute crue l'exécrable morale qu'il enseigne *.

* Quelle triste situation lorsqu'on rougit de se montrer à d'autres tel que l'on est, & lorsque l'on fuït le moment de s'examiner soi-même. E. de L.

soldats Italiens, apellée la Ligue de S. Georges. *Hist. liv.* I.

[*] Ou, ils ne savoient ce que c'étoit de Cloture de Camp, ni de fortification.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Des Troupes Auxiliaires *.

Les autres Armes inutiles sont les Auxiliaires, c'est-à-dire, celles que tu appelles, pour te secourir, & te défendre, comme fit, il y a quelques années, le Pape Jules II. qui aiant fait une malheureuse expérience des Armes Mercenaires dans l'Entreprise de Ferrare, en emploia d'Auxiliaires, que Ferdinand, Roi d'Espagne, lui envoia. Cette Milice peut être utile à celui qui l'envoie, mais elle est toujours pernicieuse à celui, qui s'en sert [1]. *Car si elle a du pire, tu restes défait, & si elle a l'avantage, tu deviens son prisonnier. Les Anciennes Histoires sont pleines de ces exemples. Mais*

1. *Ambiguus Auxiliorum animus*, dit Tacite (Hist. 4.)

Machiavel pousse l'hyperbole à un point extrême, en soutenant qu'un Prince prudent aimeroit mieux périr avec ses propres troupes, que de vaincre avec des secours étrangers.

Je pense qu'un homme en danger de se noier, ne prêteroit pas l'oreille aux discours de ceux qui lui diroient qu'il seroit indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, & † *qu'il devroit plû-*

* Mixtes, & propres. E. de L.

† Qu'ainsi il devroit plûtôt périr, que d'embrasser la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le sauver. L'expérience nous fait voir que le premier soin des hommes, est celui de leur conservation, & le second, celui de leur bien être, ce qui

Mais je veux m'arrêter à celui de Jules II. *qui voulant avoir Ferrare, ne pouvoit faire pis, que de se mettre entre les mains d'un Etranger. Mais sa bonne Fortune fit naitre un Accident, qui fut cause, qu'il ne porta pas la peine de son mauvais choix. C'est que ses Troupes Auxiliaires aiant été défaites à Ravenne, vinrent les Suisses, qui, par un bonheur, au quel ni lui, ni les siens ne s'attendoient pas), mirent en fuite les Vainqueurs. De sorte qu'il ne resta prisonnier, ni de ses ennemis, parce qu'ils s'étoient enfuis; ni de ses soldats Auxiliaires, d'autant qu'ils n'avoient vaincu, que par les Armes d'autrui. Les Florentins, étant entiérement sans Armes, appellérent dix mille François à leur service, pour réduire la Ville de Pise. Faute, qui leur attira plus de maux, qu'il ne leur étoit jamais arrivé. L'Empereur de Constantinople, pour s'opposer à ses Voi-*

plûtôt périr que d'embrasser la corde qu'on lui tend pour le sauver.

En approfondissant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'est qu'une jalousie * *travestie qu'il s'efforce d'inspirer aux Princes. Il veut qu'ils se défient de leurs Sujets, à plus forte raison de leurs Généraux, & des troupes auxiliaires. Cette défiance a été souvent bien funeste, & plus d'un Prince a perdu des batailles pour n'en avoir*

qui détruit entiérement le paralogisme emphatique de l'Auteur. E. de L.

* Extrême, qu'il suffira d'inspirer aux Prinçes: c'est cependant la Jalousie de ces mêmes Prinçes envers leurs Généraux, ou envers des auxiliaires, qu'ils ne vouloient pas attendre, crainte de partager leur gloire, qui de tout tems fut très-préjudiciable à leurs intérêts. Une infinité de batailles ont été perduës par cette raison, & des petites jalousies ont souvent plus fait de tort aux Prinçes, que le nombre supérieur, & les avantages de leurs ennemis. E. de L.

*Voisins, fit entrer en Gréce dix mille Turcs, qui n'en voulurent pas sortir la Guerre finie *. Par où commença la servitude de la Gréce sous les Infidéles. Celui donc, qui a résolu de ne jamais vaincre, n'a qu'à se servir de ses Armes, qui sont bien plus dangereuses que les Mercenaires, comme étant toutes unies, & toutes sous l'obéissance d'un autre que toi : au lieu qu'il faut plus de tems, & plus de précautions aux Troupes Mercenaires, pour t'offenser, après qu'elles ont vaincues, parce qu'elles ne font pas un Corps, & que c'est toi, qui les a levées, & qui les paies. De sorte qu'un troisiéme, que tu en fais Chef, ne peut se rendre tout-à-coup si puissant, qu'il lui soit aisé de t'offenser. Enfin tu as à craindre éga-*

* *Andronic Paléologue fut contraint de laisser Trebisonde aux Turcs, qu'il avoit appellés à la defense de Constantinople. Et*

avoir pas voulu partager la gloire avec des Alliés.

Un Prince ne doit pas sans doute faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires : mais il doit être auxiliaire lui-même, & se mettre en état de donner autant de secours qu'il en reçoit. Voilà ce que dicte la prudence, *Mets-toi en état de ne craindre* * ni *tes ennemis, ni tes amis*; mais quand † *on a* fait un Traité, il faut y être fidèle. Tant que l'Empire, l'Angleterre & la Hollande ont été de concert contre Louïs XIV. tant que le Prince Eugene & Marlbouroug ont été bien unis, ils ont été vainqueurs ‡. L'Angleterre a abandonné les Alliés, & Louïs XIV. s'est relevé dans l'instant. Les Puissances qui peuvent se passer de troupes mixtes, ou d'auxiliaires,

* Pas. E. de L.
† Tu as. E. de L.
‡ Mais dès que. E. de L.

également [*] *la lâcheté des Mercenaires, & la Valeur des Auxiliaires. C'est pourquoi, un Prince sage se passera toujours d s uns & des autres: Aimant mieux être vaincu en combattant avec ses propres Armes, que de vaincre par celles d'autrui, & d'autant plus que ce n'est pas une vraie victoire, que celle qu'on gagne par d'autres Armes que les siennes. Je ne me lasserai jamais de proposer l'exemple de César Borgia. Il prit Imola & Furli avec des Troupes Auxiliaires, toutes Françoises, mais depuis n'y trouvant pas de sureté, il emploia des Mercenaires, qu'il jugeoit être moins dangereuses, savoir, celles des Ursins & des Vitelli, puis y aiant reconnu*

Et Jean Paleologue I. perdit toute la Thrace, qu'Amurat I. voulut avoir pour récompense du secours qu'il lui avoit fourni contre les Serviens.

[*] Ou, tu as à te défier des Mercenaires, à cause de leur lâcheté, & des Auxiliaires, à cause de leur bravoure.

liaires, font bien de les exclure de leurs armées; mais comme peu de Princes de l'Europe sont dans une pareille situation, je crois qu'ils ne risquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des Nationaux leur est supérieur.

Machiavel n'écrivoit que pour de petits Princes; & j'avoüe que je ne vois guères que de petites idées dans lui; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'est pas honnête homme.

Qui ne fait la guerre que par autrui, n'est que faible; qui la fait conjointement avec autrui, est très fort.

* L'entreprise, par laquelle trois Rois du Nord dépouillerent Charles XII. d'une partie de ses Etats d'Allemagne, fut exécutée pareillement avec des trou-

* Sans parler de la Guerre de 1701. des Alliez contre la France. E. de L.

connu de l'infidélité, il s'en défit, & ne se servit plus que de ses propres soldats. Or pour connoître la différence, qu'il y a entre l'une & l'autre Milice, il n'y a qu'à voir, combien la réputation du Duc, pendant qu'il fut entre les mains des François, ou celles des Ursins, & des Vitelli, fut diférente de celle, qu'il aquit, quand il combatit indépendamment d'autrui. Car on ne connut jamais ce qu'il valoit, que lors qu'il fut le Maître absolu de ses Armes. Je voulois m'en tenir aux exemples modernes d'Italie, mais je ne dois pas omètre celui d'Hiéron de Siracuse de qui j'ai déja parlé. Aussi-tôt que sa Ville lui eut donné le commandement de son Armée, il reconnut l'inutilité de la Milice Mercenaire, dont les Chefs se gouvernoient dès lors, comme font aujourd'hui nos Italiens. Mais voiant, qu'il ne la pouvoit ni garder, ni laisser, il la fit toute tailler en piéces, puis il fit la

troupes de différens Maîtres, réunis par des Alliances; & la guerre de l'année 1734. que la France commença, * fut faite par les Français & les Espagnols, joints aux Savoyards. Que reste-t-il à Machiavel après tant d'exemples, & à quoi se réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refusa à cause de leur pesanteur, lorsqu'il devoit combattre Goliath?

† *Comparaison n'est pas preuve.* J'avoue que les Auxiliaires incommodent quelquefois les Princes; mais je demande si l'on ne s'incommode pas volontiers, lorsqu'on y gagne des villes & des Provinces?

‡ *A l'occasion de ces Auxi-*

* Sous prétexte de soutenir les Droits de ce Roi de Pologne toujours élu & toujours détrôné. E. de L.

† Ce n'est que de la crême fouettée. E. de L.

‡ Au sujet de ces auxiliaires, il cherche à jetter son venin

la Guerre avec ses propres Armes, toutes seules.

*Je veux encore rappeller en mémoire une figure du Vieux Testament qui fait à mon sujet. David, ofrant à Saül d'aler combatre Goliat, ce redoutable Filistin, Saul, pour l'encourager, l'arma de sa Cuirasse, de son Casque, & de son Epée. Mais David lui dit, qu'il ne se pouvoit manier avec ces Armes, & qu'il ne vouloit combatre son Ennemi, qu'avec sa fronde & son 2 bâton *. Enfin, il arive toujours, que*

2. *Induit Saül David vestimentis suis, & imposuit galeam æream super caput ejus, & vestivit eum lorica. Ac cinctus ergo David gladio ejus super vestem suam, cœpit tentare, si armatus posset incedere, dixitque ad Saül, Non possum sic incedere, quia non usum habeo. Et deposuit ea. Et tulit baculum suum, & elegit sibi quinque limpidissimos lapides, & fundam manu tulit.* (1. Reg. 17)

* *Machiavel dit son Couteau. Mais l'Ecriture dit, qu'il n'en porta point, & qu'il prit celui de Goliat, pour lui couper la tête.*

Auxiliaires, Machiavel parle des Suisses qui sont au service de France. Il est indubitable que les Français ont gagné plus d'une bataille par leur secours, * & que si la France congédioit les Suisses & les Allemands qui servent dans son Infanterie, ses armées † *en seroient affaiblies.*

Voilà pour les erreurs de jugement, voions à présent celle de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propose aux Princes, sont ‡ *de ces méchancetés que la saine politique & la mora-*

venin sur les Suisses qui sont au service de France; je dois dire un petit mot sur le sujet de ces braves troupes, car. E. de L.

* Qu'ils ont rendus des services signalez à cet Empire. E. de L.

† Seroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le sont à présent. Voici. E. de L.

‡ Des méchancetez qu'on ne sauroit lui passer; il allégue en ce chapitre Hiéron de Siracuse, qui considerant que ses. E. de L.

que les Armes d'autrui, ou te pésent, ou te servent, ou te manquent au besoin. Charles VII. Roi de France, après avoir chassé les Anglois, connoissant la nécessité de s'armer de ses propres Armes, établit par tout le Roiaume des Compagnies d'Ordonnance de Cavalerie & d'Infanterie. Louis XI. son Fils cassa depuis les Compagnies d'Infanterie, en la place desquelles, il prit les Suisses. Et cète faute, que firent aussi ses Successeurs, est la source de tous les maux de ce Roiaume, ainsi qu'il se voit bien aujourd'hui. Car ces Rois, en acréditant les Suisses, ont avili leurs propres Sujets, qui acoutumés qu'ils sont d'avoir les Suisses pour Compagnons d'Armes, ne croient pas pouvoir vaincre sans eux. Ce qui fait, que les François ne sufisent pas, pour tenir tête aux Suisses,*

* *L'Auteur dit*, te tombent des épaules. *Ce qui n'a ni grace, ni sens, en notre Langue.*

morale reprouvent également. Il allegue Hiéron, qui, considérant que les troupes auxiliaires étoient également dangereuses à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en piéces. * *Je ne voudrois pas garantir l'Histoire de ces tems reculés; mais si ce qu'on raconte d'Hiéron* II. *de Siracuse est vrai, je ne conseillerois à personne de l'imiter. On*

* Des faits pareils révoltent, lorsqu'on les trouve dans l'Histoire; mais on se sent indigné de les voir rapportez dans un Livre qui doit être fait pour l'instruction des Princes.

La cruauté & la barbarie sont souvent fatales aux particuliers, ainsi ils en ont horreur pour la plûpart; mais les Princes, que la Providence a placez si loin des destinées vulgaires, en ont d'autant moins d'aversion, qu'ils ne les ont pas à craindre: ce seroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes, que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement, pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puissance illimitée. E. de L.

Suisses, & , sans eux, ne font rien qui vaille contre les autres. Les Armées de France sont donc partie mercenaires, partie propres : Et ces Armes, toutes ensemble, sont bien meilleures, que les simples Mercenaires, ou les simples Auxiliaires, mais aussi de beaucoup inférieures aux Armes propres, comme je l'ai montré. Et la France seroit invincible, si l'on y eût gardé l'ordre établi par Charles* VII. *Mais c'est un éfet du manque de prudence des hommes de commencer une chose, parce qu'ils y trouvent un avantage présent, qui les empêche de voir le mal caché dessous, comme je l'ai dit ci-dessus de la Fiévre Etique. Ainsi, le Prince, qui ne connoit les maux, que lors qu'ils sont nés, n'est pas vraiment sage. Mais il arive à très-peu de gens de les prévoir & de les détourner. Et si l'on cherche la première origine de la décadence de l'Empire Romain, on trouvera, que ç'a été d'avoir apellé les Gots. Ce qui commença d'énerver les forces des Romains, & de transmétre leur valeur aux Gots [*]. Je conclus donc ; que tout Prince, qui n'a point d'armes pro-*

On prétend que dans une bataille contre les Mamertins il partagea son armée en deux Corps, l'un des auxiliaires, l'autre des troupes nationales ; il laissa exterminer les premières, pour remporter la victoire avec les autres. Je suppose que dans la dernière guerre de 1701. *l'Empereur eut sacrifié ainsi les Anglais, auroit-ce été un moïen bien assûré de vaincre la France ? Se couper le bras gauche pour mieux combattre avec le droit, est, ce me semble, une folie bien cruelle, ou bien dangereuse.*

* *Par l'exemple du Valentinois.*

[*] Ou, Car dès lors les forces de l'Empire commencérent de s'énerver, & celles des Gots de s'augmenter.

propres, n'est point en sûreté: qu'au contraire il est à la merci de la Fortune, faute d'avoir de quoi se défendre dans l'Adversité. Et ç'a toujours été le sentiment des Sages, qu'il n'y a rien de si foible, ni de si fragile, que la puissance, qui n'est pas apuiée sur ses propres fondemens 3. Or la Milice propre est celle, qui est composée de tes Sujets, de tes Citoiens, ou de tes Créatures. Toutes les autres Armes sont Mercenaires, ou Auxiliaires. Et il sera aisé de métre sus pié une Milice Domestique, si l'on se sert des moiens, que j'ai marqués; & sur tout de ceux, que Filippe, Pére d'Alexandre le Grand, & plusieurs autres Princes, & Républiques, ont emploiés, aux quels je me remets entiérement.

3. *Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quàm fama potentiæ, non suâ vi nixæ.* (Tac. Ann. 13.)

CHAPITRE XIV.

* S'il faut ne s'appliquer qu'à la guerre. Digression sur la Chasse.

LE Prince doit apliquer tout son esprit, & †

UN Prince ne remplit, que la moitié

* Instruction pour le Prince concernant la Milice. E. de L.

† Il y a une espéce de pedanterie commune à tous les metiers, qui ne vient que de l'avarice & de l'intemperance de ceux qui les pratiquent. Un Soldat est pédant lors qu'il s'attache trop à la minutie, ou lorsqu'il est fanfaron & qu'il donne dans le Donquichotisme.

L'enthousiasme de Machiavel expose ici son Prince à être ridicule; il exagére si fort la matière, qu'il veut que son Prince ne soit uniquement que Soldat; il en fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'investir des Places, de faire des lignes & des attaques.

Mais E. de L.

& toute son étude au Métier de la Guerre, qui est le seul, qu'il lui importe d'aprendre 1. *Car c'est par cête science, que se maintiennent ceux, qui sont nés Princes* 2, *& que souvent même les Particuliers le deviennent. Au contraire, il se voit, que les Princes, qui se sont plus adonnés au repos, qu'aux Armes, ont perdu leur Etat. Et véritablement, la première chose,*

1. Un Roi de Thrace disoit, qu'il ne différoit en rien de son Palfrenier, lorsqu'il ne faisoit pas la Guerre. Néron, faisant le Plan de son Regne futur, dit, qu'il ne se mêleroit d'autre chose, que de commander les Armées. (Taç. Ann. 13.)

2. Tiridate, Roi d'Arménie, dit que les Etats ne se maintiennent pas par la lâcheté, mais par les Armes. Que les Particuliers n'ont pour but, que de conserver leur bien; au lieu que les Princes font vanité de conquérir celui d'autrui. *Non ignavia magna imperia contineri: Et sua retinere, privatæ domus; de alienis certare, Regiam laudem esse.* (Tac. Ann. 15.)

moitié de sa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre. Il est évidemment faux qu'il ne doit être que soldat, & l'on peut se souvenir de ce que j'ai dit sur l'origine des Princes au premier Chapitre de cet Ouvrage, ils sont Juges * *& Généraux. Le Prince* de Machiavel est comme les Dieux d'Homere, que l'on dépeignoit † robustes & puissans; mais jamais équitables. ‡ *Louis Sforce avoit raison de n'être que Guerrier, parce qu'il n'étoit qu'un Usurpateur.*

Machia-

* D'institution; & ils sont Généraux, c'est un accessoire. E. de L.

† Très, E. de L.

‡ Cet Auteur ignore jusqu'au cathechisme de la justice, il ne connait que l'intérêt & la violence.

L'Auteur ne représente jamais que de petites idées; son genie redressé n'embrasse que des sujets propres pour la Politique des petits Princes; rien de plus faible que les raisons, dont il se sert pour recommander la Chasse aux Princes. E. de L.

se, qui te le fait perdre, c'est de négliger cet Art; comme de le professer, c'est le meilleur moien de parvenir à la Domination. François Sforce, de Particulier, devint Duc de Milan, parce qu'il étoit armé: & ses enfans, pour avoir renoncé aux Armes, de Ducs devinrent des Particuliers. Car un des maux, qui t'arrivent d'être désarmé, c'est que tu deviens méprisable 3*; qui est une des in-*

3. Tacite en donne deux éxemples en la personne de Tibére. L'un d'un Gouverneur de Province, qui osa bien lui écrire des létres de menaces de se soulever, si on lui donnoit un Successeur. *Quia res Tiberii, magis Famâ, quàm vi stabant.* dit Tacite. (Ann. 6.) L'autre, d'un Roi des Parthes, qui eut l'audàce de lui envoier des Ambassadeurs, pour lui faire des demandes insolentes, & le menacer de Guerre, s'il ne les acordoit. Et la raison, que Tacite en rend, est, que ce Roi méprisoit la Vieillesse de Tibére, & la Vie voluptueuse qu'il menoit alors. Par où il étoit incapable de penser à la Guerre. *Senectutem Tiberii ut inermem despiciens.* (Ibid.)

Machiavel, ailleurs violent, me paroît ici fort faible. Quelle est sa raison de recommander la Chasse aux Princes? Il est dans l'opinion que les Princes apprendront par ce moïen à connoître les situations & les passages de leurs Païs. Si un Roi de France, si un Empereur prétendoit acquérir de cette maniére la connoissance de ses Etats, il leur faudroit autant de tems dans le cours de leur Chasse, qu'en emploie * l'Univers dans la grande révolution des Astres.

Qu'on me permette d'entrer † *en* un plus grand détail sur cette Matére; ‡ *ce* sera comme une espèce de digression à l'occasion de la Chasse: & puisque ce plaisir est la passion presque générale des Nobles, des grands Seigneurs & des Rois,

* Tout. E. de L.
† Dans. E. de L.
‡ Qui. E. de L.

infamies, qu'un Prince doit éviter, comme je le dirai ci-après. Car il n'y a point de proportion entre un qui est armé, & un, qui est désarmé : Et la raison ne veut pas, que celui, qui est armé obéïsse volontiers à celui, qui est désarmé : ni que le Seigneur désarmé soit en sûreté parmi des serviteurs armés 4. Car il est impossible, que ceux-là s'entendent bien ensemble, dont l'un a du mépris, & l'autre du soupçon. Et par conséquent, un Prince, qui ne sait point l'Art Militaire, ne peut jamais être estimé de ses soldats, ni se fier à eux. C'est donc une nécessité au Prince de se donner tout entier aux exercices de la Guerre : Et il y doit même être plus assidu en tems de paix, que durant

4. *Inter impotentes & validos falso quiescas. Ubi manu agitur, modestia ac probitas nomina Superioris sunt.* (Tac. in Germ.) Ceux, qui sont les plus forts, sont toujours les plus estimés.

Rois, sur-tout en Allemagne, il me semble qu'elle mérite quelque discussion.

La Chasse est un de ces plaisirs sensuels qui agitent beaucoup le corps, * *& qui laissent l'es-*

* Et qui ne disent rien à l'esprit; c'est un desir ardent de poursuivre quelque bête, & une satisfaction cruelle de la tuer; c'est un amusement, qui rend le corps robuste & dispos, & qui laisse l'esprit en friche & sans culture.

Les chasseurs me reprocheront sans doute, que je prends les choses sur un ton trop sérieux; que je fais le critique sévère, & que je suis dans le cas des Prêtres, qui aïant le privilége de parler seuls dans les chaires, ont la facilité de prononcer tout ce que bon leur semble, sans appréhender d'opposition.

Je ne me prévaudrai point de cet avantage; j'alléguerai de bonne-foi les raisons spécieuses qu'allèguent les amateurs de la Chasse. Ils me diront d'abord que la Chasse est le plaisir le plus noble & le plus ancien des hommes; que des Patriarches, & même beaucoup de grands hommes,

rant la Guerre 5. *Ce qu'il peut faire en deux manieres. L'une par les actions, l'autre, par l'esprit: Quant à la premiére, il doit, outre le soin de tenir ses gens en baleine, s'exercer ordinairement à la Chasse, pour se faire à la fatigue, & d'ailleurs, pour connoitre l'Assiéte des Lieux, la pente des Montagnes, les entrées & les issües des Vallées, la largeur des plaines, la Nature des Fleuves & des Marais* 6. *Ce qui sert à deux cho-*

5. Comme faisoit ce Cassius, Gouverneur de Sirie, qui, quoique l'on fût en paix, ne laissoit pas d'exercer ses Legions, & de rétablir l'ancienne Discipline, avec autant de soin, que s'il eût été en pleine guerre. *Quantum sine bello dabatur, revocare priscum morem, exercitare Legiones, cura, provisu, perinde agere, ac si hostis ingruerent.* (Ann. 12.)

6. Cette connoissance, (dit Machiavel au chap. 39. de son 3. livre des Discours) s'aquert mieux par la Chasse, que par tout autre exercice: Et outre cette connoissance la Chasse t'enseigne mille choses, qu'il faut savoir à la Guerre. Et

l'esprit sans culture. Les Chasseurs me diront d'abord que la Chasse est le plaisir le plus noble & le plus ancien des hommes; que des Héros ont été Chasseurs. Cela peut être, & je ne condamne que l'excès;

mes, ont été chasseurs; & qu'en chassant, les hommes continuent à exercer ce même droit sur les bêtes, que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

Mais ce qui est vieux n'en est pas meilleur, sur-tout quand il est outré. Des grands hommes ont été passionnés pour la Chasse, je l'avouë: ils ont eu leurs défauts comme leurs faiblesses; imitons ce qu'ils ont eu de grand, & ne copions point leurs minucies.

Les Patriarches ont chassé, c'est une vérité; j'avoüe encore qu'ils ont épousé leurs sœurs, que la poligamie étoit en usage de leur tems: mais ces bons Patriarches en chassant ainsi, se ressentirent des siécles barbares dans lesquels ils vivoient; ils étoient très-grossiers & très-ignorants; c'étoient des gens oisifs, qui ne sachant point s'occuper, & pour tuer le tems qui leur paroissoit toujours trop long. E. de L.

choses : (1.) à connoitre son Païs, & comment on le peut défendre : (2.) à comprendre plus facilement, comment sont faits les autres lieux, que l'on a besoin de connoitre. Car les Collines, les Valées & les Plaines, les Riviéres & les Marécages, qui par éxemple, sont en Toscane, ont une certaine ressemblance avec

Et Cirus, au rapport de Xénofon, allant à la Guerre contre le Roi d'Armenie, disoit à ses Gens, que cette entreprise n'étoit rien autre chose, qu'une de ces Chasses, où il les avoit déja menés tant de fois. Comparant ceux qu'il métoit en embuscade sur les Montagnes à ceux qui tendoient les rets, & ceux qui batoient le plat-païs, à ceux, qui faisoient sortir les Bêtes-fauves de leur giste, pour les enveloper dans ses filets. Ce qui montre, ainsi que Xénofon en convient, que la Chasse est une représentation de la Guerre. A raison de quoi l'on dit communément, que l'homme de Guerre doit avoir l'assaut du Lévrier, la fuite du Loup (qui se retire en montrant les dents) & la défense du Sanglier.

cès; ce qui fait aujourd'hui un plaisir de quelques heures, étoit une occupation serieuse de tous les jours dans les tems barbares.

Nos Ancêtres ne savoient pas s'occuper, ils promenoient leurs ennuis à la Chasse, ils perdoient dans les Bois à la poursuite des bêtes, les momens qu'ils n'avoient ni la capacité, ni l'esprit de passer en compagnie de personnes raisonnables. Je demande si ce sont des exemples à imiter, si la grossiéreté doit instruire la politesse, ou si ce n'est pas plûtôt aux siécles éclairés à servir de modèle aux autres?

* Si quelque chose devoit nous donner de l'avan-

* Qu'Adam ait reçû l'empire sur les bêtes, ou non, c'est ce que je ne recherche pas; mais je sçai bien que nous sommes plus cruels & plus rapaces que les bêtes mêmes, & que nous usons très tyranniquement de ce prétendu empire. E. de L.

avec les autres. De sorte que de la connoissance de l'assiéte d'une Province l'on peut venir aisément à la connoissance des autres. Et quand céte partie manque au Prince, il manque de la première condition requise à un Capitaine. Car c'est celle, qui lui aprend à trouver l'ennemi, à se bien camper [*], *à conduire les Armées* 7, *à donner les batailles, à assiéger les Villes. Filopémen, Prince d'Aoaie, est loüé par les Anciens Ecrivains de ce qu'en tems de paix il pensoit toujours à la guerre, & que, dans les voiages qu'il faisoit avec ses amis, il s'arrêtoit souvent, pour leur demander, si les ennemis étoient sur cette colline, & que nôtre Armée*

[*] Ou, à bien prendre l'assiette de son Camp.

7. Qui sont les qualités, que Tacite attribue à son Beaupére. *Loca Castris ipse capere, Æstuaria ac Silvas ipse prætentari; disjectos coërcere.* Et une page après. *Adnotabant periti, non alium Ducem opportunitates locorum sapientiùs legisse.* (In Agricola.)

vantage sur les animaux *que nous poursuivons*, c'est assûrément notre raison; * *mais ceux qui font leur profession unique de la Chasse, ont souvent la tête trop remplie* de chevaux, de chiens & de toutes sortes d'animaux. Ils sont quelquefois grossiers, & il est à craindre qu'ils deviennent aussi inhumains envers les hommes, qu'ils le sont à l'égard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire souffrir avec indifférence, ne les rende moins compatissans aux malheurs de leurs semblables.

Est-ce là ce plaisir dont on nous vante tant la noblesse? Est-ce là cette occupation si digne d'un Etre pensant?

On m'objectera que la Chasse est salutaire à la santé;

* Et ceux pour l'ordinaire qui font profession de la chasse, n'ont leur cervelle meublée que. E. de L.

Armée fût ici, qui auroit l'avantage ? Comment pourions nous aler à eux, & les ataquer dans les formes ? Et si nous voulions nous retirer, comment ferions nous ? Et s'ils se retiroient, comment les poursuivrions nous ? Et leur proposant ainsi tous les cas, qui peuvent arriver à la Guerre, il écoutoit leurs avis, puis leur disoit le sien, & ses raisons. Si bien que lors qu'il étoit à la Guerre, il ne lui arivoit jamais rien qu'il n'eût prévu. Mais quant à l'exercice de l'esprit, le Prince doit lire les Histoires, pour y considérer les Actions des Grans-Capitaines, & les causes de leurs Victoires ou de leur défaite. Mais sur tout il doit faire ce qu'ont fait quelques excellens hommes, qui ont pris à tâche d'en imiter quelque autre, dont la Vie avoit été glorieuse, ainsi qu'il est raconté qu'Aléxandre le Grand imitoit Achilles, César Aléxandre, & Scipion Cirus. Car quiconque lira la Vie

santé; que l'expérience a fait voir que ceux qui chassent, deviennent vieux; que c'est un plaisir innocent, qui convient aux grands Seigneurs, puisqu'il étale leur magnificence, * *qu'il* dissipe leurs chagrins, & qu'en tems de paix il leur présente les images de la guerre. Je suis † *loin* de condamner un exercice modéré; mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'est nécessaire qu'aux intempérans. Il n'y a point de Prince qui ait vécu plus que le Cardinal de Fleuri, ‡ le Cardinal de Ximenès §, *le présent* Pape (*); cependant ces trois hommes n'étoient pas Chasseurs.

¶ *De plus, importe-t-il tant*

* Puisqu'il. E. de L.
† Bien éloigné. E. de L.
‡ Où. E. de L.
§ Et le dernier. E. de L.
(*) *Cela étoit écrit en 1737.*
¶ Faut-il d'ailleurs choisir la profession qui n'a de mérite que celui de promettre une

Vie de Cirus, écrite par Xénofon, verra [*], *que Scipion a pratiqué*[8] *de point en point toutes les Vertus, que cet Historien atribüe à Cirus* *. *Voilà comme un Prince sage doit gouverner, sans jamais se tenir oisif en tems de paix, afin que si la Fortune vient à changer, il soit toujours prest de lui resister.*

[*] Ou, lira la Vie de Scipion, reconnoitra, qu'il a pris pour modéle celle de Cirus, composée par Xénofon.

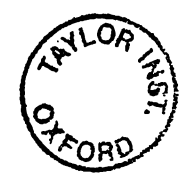
8. Tous les Princes ont à imiter Scipion l'Africain, qui, au témoignage de Paterculus partageoit tout son tems entre les éxercices de la paix & de la Guerre, toujours parmi les Armes, ou parmi les Livres, toujours ocupé de corps ou d'esprit. *Neque quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli, aut pacis serviit Artibus: semper inter Arma ac Studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit.* (Hist. 1.)

* Dont Scipion avoit toujours la Vie entre les mains.

tant qu'un homme traine jusqu'à l'âge de Methusalem, le fil indolent & inutile de ses jours? * Plus il aura reflêchi; plûs il aura fait d'actions belles & utiles, & plus il aura vécu.

† *La Chasse, il est vrai, a un air de magnificence, & il en faut aux Princes: mais en combien de maniéres plus utiles peuvent-ils faire voir leur grandeur?*

S'il se trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le soin de détruire ‡ *les* animaux pourroit très-bien se commettre aux Chasseurs, paiés pour cela. Les Prin-



une longue vie? Les Moines vivent d'ordinaire plus longtems que les autres hommes, faut-il pour cela se faire Moine?

Il ne s'agit point. E. de L.

* Mais. E. de L.

† D'ailleurs la chasse est de tous les amusemens celui qui convient le moins aux Princes, ils peuvent manifester leur magnificence de cent manieres beaucoup plus utiles pour leurs sujets, &. E. de L.

‡ Ces. E. de L.

Princes ne devroient proprement être occupés que du soin de s'instruire & de gouverner, afin d'acquérir d'autant plus de connoissances, & de pouvoir d'autant plus * *combiner d'idées. Leur profession est de penser bien, & d'agir en conséquence.*

Je dois sur-tout répondre à Machiavel qu'il n'est point nécessaire d'être Chasseur, pour être grand Capitaine. Gustave-Adolphe, Turenne, Marlbouroug, † Eugene, à qui on ne disputera pas la qualité d'hommes illustres & d'habiles Généraux, n'ont point été Chasseurs. Nous ne lisons point que César, Alexandre, ‡ Scipion l'aient été.

On peut, en se promenant, faire des réflexions plus judicieuses & plus solides sur les différentes situations d'un Païs rélativement à l'art de la guerre, que lorsque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, § toutes sortes d'animaux, & l'ardeur de la Chasse vous distraïent.

Un grand Prince, qui a fait sa seconde Campagne en Hongrie, a risqué d'être fait prisonnier des Turcs, pour s'être égaré à la Chasse. On devroit même défendre la Chasse dans les armées; car elle ¶ *a causé* beaucoup de desordre dans les Marches.

Je conclus donc qu'il est très pardonnable aux Princes

* Se former une idée de leur profession pour agir bien en consequençe.

Je dois ajouter, fur-tout pour. E. de L.

† Le Prince. E. de L.

‡ Où. E. de L.

§ Une meute de. E. de L.

¶ Cause. E. de L.

Princes d'aller à la Chaſſe, pourvû que ce ne ſoit que rarement, & pour les diſtraire de leurs occupations ſérieuſes, & quelquefois fort triſtes. Je ne veux interdire encore une fois, aucun plaiſir honnête : mais le ſoin de bien gouverner, de rendre ſon Etat floriſſant, de proteger, de voir le ſuccès de tous les Arts, eſt ſans doute le plus grand plaiſir; & malheureux * *l'homme*, à qui il en faut d'autres!

* Celui. E. de L.

CHAPITRE XV.

Ce qui fait loüer, ou blâmer les hommes, & ſurtout les Princes.

IL nous reſte maintenant de voir comment un Prince doit ſe gouverner envers ſes ſujets & ſes Amis. Et comme je ſai, que pluſieurs ont traité cête matière, je crains de paſſer pour un préſomptueux, ſi je la traite autrement qu'eux. Mais mon deſſein étant d'écrire pour ceux, qui ſavent ce que c'eſt, il vaut mieux, à mon avis, parler ſelon la vérité de la choſe, que ſelon ce que le vulgaire s'en ima-

LEs Peintres & les Hiſtoriens ont cela de commun entre eux, qu'ils doivent copier la Nature : les premiers peignent les traits & le coloris des hommes; les ſeconds, leurs caractères & leurs actions.

Il ſe trouve des Peintres ſinguliers, qui n'ont peint que des Monſtres & des Diables; Machiavel *eſt un Peintre de ce genre. Il* repréſente l'Univers

imagine. Plusieurs se sont figuré des Républiques, & des Principautés, qui n'ont jamais été, & qui ne seront jamais 1. *Mais il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devroit vivre, que celui, qui laisse ce qui se fait pour ce qui se devroit faire, cherche à se perdre plûtôt qu'à se conserver. Et par conséquent, il faut qu'un homme, qui veut faire profession d'être tout-à-fait bon, parmi tant d'autres, qui ne le sont pas, périsse tôt ou tard. Il est donc de nécessité absolue, que le Prince, qui veut se maintenir, aprenne à pouvoir n'être pas bon, pour en faire usage selon le besoin de ses Affaires. Ainsi, laissant à part les choses, qui ne sont qu'en imagination, & ne m'arrêtant qu'à celles, qui sont vraies & réelles, je*

1 *Cunctas Nationes & Urbes Populus, aut Primores, aut singuli regunt. Delecta ex his & constituta Reip. forma, laudari faciliùs, quam evenire; Vel, si evenit, haud diuturna esse potest.* (Tac. Ann. 4.)

nivers comme un Enfer, & tous les hommes comme des * *Démons*; on diroit que ce Politique a voulu calomnier † *le genre humain par haine pour l'espèce entière*, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu ‡, pour rendre tous les habitans de ce Continent ses semblables.

Machiavel avance qu'il n'est pas possible d'être tout-à-fait bon dans un monde, aussi scélerat & aussi corrompu §, *sans qu'on périsse*. Et moi, je dis que pour ne pas périr, il faut être bon & prudent; *alors les Scélerats vous craindront & vous respecteront.*

Les hommes & *les Rois, comme les autres,* ne sont d'ordinaire ni tout-

* Damnés. E. de L.

† Tout le genre humain par une haine particulière. E. de L.

‡ Peut-être. E. de L.

§ Que l'est le genre humain, sans que l'on périsse. E. de L.

*je dis, que tous les hommes, & particuliérement les Princes, de qui l'on parle davantage, parceque leur haute élévation les met plus en vûë, ont tous quelque surnom de louange, ou de blâme. L'un est appellé libéral, l'autre ménager *; l'un grand-donneur, l'autre grand-voleur; l'un cruel, l'autre clément; l'un homme de parole, l'autre, sans foi; l'un éfeminé & imbécille, l'autre, hardi & courageux; l'un humain & affable, l'autre superbe; l'un lascif, l'autre chaste; l'un homme droit, l'autre fourbe; l'un rude & revêche, l'autre facile; l'un grave, l'autre étourdi; l'un Religieux, l'autre impie. Un chacun me dira, que ce seroit un trésor, qu'un*

* *Machiavel use du mot*, Misero, *qui est un Mot Florentin, parceque, dit-il,* avaro *en nôtre langue, signifie aussi un homme, qui s'enrichit de rapines, au lieu que nous apellons* Misero, *celui qui épargne trop le sien. Parentese qui rompt le fil du discours, & que pour cela j'ai trouvé mieux de mettre à la Marge.*

tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans; mais & méchans, & bons, & médiocres s'accorderont tous à ménager un Prince puissant, juste, & habile. J'aimerois mieux faire la guerre à un Tyran qu'à un bon Roi, à un Louïs XI. qu'à un Louïs XII., à un Domitien qu'à un Trajan; car le bon Roi sera bien servi, & les Sujets du Tyran se joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre VI. la moitié de l'Italie sera pour moi; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent * II. toute l'Italie se soulevera pour me faire périr.

Jamais Roi bon & sage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes armées, & tous leurs mauvais Rois ont succombé sous des Compétiteurs qui n'avoient pas com-

* Onze. E. de L.

qu'un Prince, qui, de toutes les qualités, que je viens de nommer, n'en auroit que les bonnes. Mais d'autant qu'on ne les peut pas avoir toutes, ni les mettre toutes en usage, la condition humaine ne le souffrant pas 2, *le Prince a besoin d'être si prudent, qu'il sache éviter l'infamie des vices, qui lui feroient perdre son Etat, & de se préserver des autres, si cela est possible: mais s'il ne le peut pas, il ne s'en doit pas trop embarasser, ni même se soucier d'encourir l'infamie de ces vices, sans qui il est difficile de sauver son Etat. Car, tout bien considéré,* [*] *telle chose, qui paroît une vertu, le ruineroit s'il la pratiquoit: & telle autre, qui paroît un vice, se trouvera être cause de sa félicité* 3.

commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes réglées.

Ne sois donc point méchant avec les méchans, mais sois vertueux & intrépide avec eux: tu rendras ton peuple vertueux comme toi; tes Voisins voudront t'imiter, & les méchans trembleront.

2. *Adhuc nemo extitit*, dit le Jeune-Pline dans son paneg. *cujus virtutes nullo vitiorum confinio laderentur.*

[*] Ou, il se trouvera, que ce qui paroissoit une vertu, l'eût perdu, s'il s'en fût servi: au lieu qu'une autre, qui sembloit être un Vice, est la cause de tout son bonheur.

3. Il y a des vices, qui n'empêchent point de bien regner, ni que le Prince, qui les a, ne soit un bon Prince. Salomon étoit sujet aux Femmes, Trajan au vin & aux garçons, &c. Il faut distinguer dans les Princes la vie domestique d'avec la vie publique, les vertus Roïales d'avec les vertus particulières. Et c'est comme Tacite l'entend, quand il dit, *Palam laudares, secreta malè audiebant.* (Hist. 1.) Il est toujours loüable de bien faire, mais il n'y fait pas toujours bon. Telle chose est conforme à la Raison, qui ne l'est pas à l'Expérience, & par conséquent il faut que le Prince, pour faire sa fonction s'acommode au besoin des Affaires, & fasse à cause de son Etat ce qu'il ne feroit

pas, ou ne devroit pas faire, s'il n'étoit que Particulier. *Morem accommodari, prout conducat.* (Ann. 12.) Il sufit, qu'il soit Vertueux, quand il faut nécessairement l'être. *Quoties expedierat, magna virtutes.* (Hist. I.) Il faut qu'il sache tout le bien, mais il n'est pas toujours à propos qu'il le fasse. *Omnia scire, non omnia exequi.* (In Agricola.)

CHAPITRE XVI.

De la libéralité & de l'œconomie.

*Commençant par les deux premières qualités, je dis, qu'il est bon d'être cru libéral, mais que si tu exerces ta libéralité de façon que tu sois craint, tu t'en trouves mal. Car si tu n'es libéral, que comme il le faut être *, ta libéralité ne sera point connue, & l'on t'acusera du vice contraire. Si bien que pour avoir le renom de libéral, il ne faut éviter aucune sorte de dépense. D'où il arrive, que le Prince venant à s'épuiser, il est enfin contraint (s'il veut conserver ce renom) de charger*

* *C'est-à-dire avec choix & mesure.*

Deux Sculpteurs fameux, Phidias & Alcaméne, firent chacun une Statuë de Minerve, dont les Athéniens * *devoient* choisir la plus belle, pour être placée sur le haut d'une colonne. On les présenta toutes les deux au Public: celle d'Alcaméne remporta les suffrages; l'autre, disoit-on, étoit trop grossiérement travaillée. Phidias ne se déconcerta point par le jugement du Vulgaire, & demanda que † *les Statuës aiant* été

* Voulurent. E. de L.

† Comme les Statuës avoient. E. de L.

ger extraordinairement son peuple 1, *&* *de recourir aux Confiscations*, *&* *à tous les autres moiens d'avoir de l'argent. Par où il commence de devenir odieux à ses Sujets*, *&* *de perdre l'estime d'un chacun, à cause de sa pauvreté. Ce qui fait, qu'au premier revers de Fortune, il est en danger de périr, sa libéralité lui aiant fait beaucoup d'ennemis*, *&* *peu d'amis* 2. *Après quoi, s'il veut*

1. Si nous épuisons le Trésor public, dit Tibére chés Tacite, il faudra le remplir par des moiens injustes. *Si Ærarium ambitione exhauserimus, per scelera supplendum erit.* (Ann. 2.)

2. Cicéron dit; que le Prince Libéral perd plus de cœurs, qu'il n'en gagne, & que la haine de ceux, à qui il ôte, est bien plus grande, que la reconnoissance de ceux, à qui il donne. *Nec tanta Studia assequuntur eorum, quibus dederunt, quanta odia eorum, quibus ademerunt.* (Off. lib. 2.) Que le Prince, dit le Jeune-Pline, ne donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien. *Nihil largiatur Princeps, dum nihil auferat.* (Paneg.) Tacite, en parlant d'O-

été faites pour être placées sur une colonne *, *on les y* élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix. Phidias devoit son succès à l'Etude de l'Optique & des proportions †.

Le luxe qui naît de l'abondance, & qui fait circuler les richesses par toutes les veines d'un Etat, fait fleurir un grand Roïaume. C'est lui qui entretient l'industrie, c'est lui qui multiplie les besoins des Riches, pour les lier par ces mêmes besoins avec les Pauvres.

Si quelque Politique *mal*-habile s'avisoit de ban-

* Qu'on les. E. de L.

† Cette regle de proportion doit être observée dans la Politique; les differences des lieux font les differences des maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce seroit la rendre vicieuse: ce qui seroit admirable pour un grand Roïaume, ne conviendroit point à un petit Etat. E. de L.

veut changer de conduite, il encourt aussi-tôt le reproche d'avaricieux. Puisque donc un Prince ne sauroit faire connoître sa libéralité, sans se faire tort, [*] *il ne doit pas, s'il est prudent, se soucier d'être appellé chiche. Car lorsqu'on verra dans la suite, que ses revenus lui suffisent, qu'il peut résister aux Armes de ses Ennemis, & faire même des entreprises, sans charger son peuple, il sera tenu libéral de tous*

d'Oton, dit un beau mot, *perdere iste sciet, donare nesciet.* (Hist. 1.) Il ne donnera pas, il dissipera. *Falluntur*, ajoute-t-il, *quibus luxuria specie liberalitatis imponit.* Ceux-là se trompent fort, qui prennent la prodigalité pour la liberalité. Le Jeune-Pline ne veut point qu'on appelle libéraux ceux, qui ôtent à l'un pour donner à l'autre, & dit, que c'est aquerir le renom de libéralité par une véritable Avarice. *Quid quod huic donant, auferunt illi, Famam liberalitatis avaritia petunt.* (Ep. 30. lib. 9.)

[*] Ou, qu'à son dommage.

bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en langueur ; le luxe tout au contraire feroit périr un petit Etat. L'argent, sortant en plus grande abondance du Païs, qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce Corps délicat en consomption, & il ne manqueroit pas de mourir Etique. C'est donc une règle indispensable à tout Politique de ne jamais confondre les petits Etats avec les grands, & c'est en quoi Machiavel péche grièvement en ce Chapitre.

La première faute que je dois lui reprocher, est qu'il prend le mot de *libéralité* dans un sens trop vague ; il ne distingue pas assez la libéralité de la prodigalité. Un Prince, dit-il, pour faire de grandes choses, doit passer pour * *avare* : moi,

* Liberal & il doit l'être. E. de L.

tous ceux, à qui il n'ôte rien, dont le nombre est infini: au lieu que ceux, qui le croient avaricieux, à cause qu'il ne leur donne pas ce qu'ils demandent, sont très-peu. De nôtre tems nous n'avons vu faire de grandes choses qu'à ceux, qui ont passé pour Ménagers. Tous les autres ont péri. Jules II. se servit du renom de libéral, pour parvenir au Pontificat, mais il ne se soucia plus de l'être, quand il fut Pape. Sa longue épargne lui a si bien suffi dans toutes ses Guerres, qu'il n'a jamais mis d'impôt extraordinaire. Le Roi d'Espagne d'aujourd'hui * *ne fut pas venu à bout de tant d'entreprises, s'il eût été libéral. C'est pourquoi, un Prince, qui ne veut pas devenir pauvre, ni méprisable, ni se voir contraint de piller ses Sujets, pour se défendre contre ses Ennemis, se doit peu soucier du moi, je soutiens qu'il doit passer pour libéral, & qu'il doit l'être*; je ne connois * *point* de Héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes, *n'attendez rien de moi, je païerai toujours mal vos services*; c'est éteindre l'ardeur que tout Sujet a naturellement de servir son Prince.

Sans doute il n'y a que l'homme œconome qui puisse être libéral; il n'y a que celui qui gouverne prudemment son bien, qui puisse faire du bien aux autres.

On connoît l'exemple de François I. Roi de France, dont les dépenses excessives furent en partie la cause de ses malheurs †. Ce Roi n'étoit pas libéral, mais prodigue, & sur la fin de sa vie il devint un peu

* *Il parle de Ferdinand, Roi de Castille & d'Aragon.*

* Aucun. E. de L.

† Les plaisirs de François premier, absorboient les ressources de sa gloire. E. de L.

du reproche d'avarice, ce vice étant un de ceux, qui le font regner. Mais, me dira quelqu'un, c'est par la libéralité, que César est parvenu à l'Empire, & beaucoup d'autres aux plus hautes Dignités. Je réponds: ou tu es Prince, ou tu es encore à le devenir. Au premier cas, la libéralité porte dommage 3. *Au second,*

3. *Liberalitas, ni adsit modus, in exitium vertitur.* Dit Tacite (Hist. 3.)

Quant à ce que Machiavel dit, que, pour devenir Prince, il faut être libéral, mais cesser de l'être, lorsqu'on est Prince éfectif (*Principe fatto*) cela est conforme à ce que Tacite raconte d'Oton, qui, n'étant encore que Particulier, faisoit une dépense, qui eût été même à charge à un Prince. (*Luxuria etiam Principi onerosa.* (Hist. 1.) Et qui toutes les fois, que Galba mangeoit chés lui, distribuoit de l'argent à chaque soldat de la Cohorte, qui étoit de garde, comme pour paier leur dîner. Mais lorsqu'il fut Prince, il devint Ménager à tel point, qu'à sa mort il distribua son argent à ses domestiques, non pas en homme, qui alloit mou-

peu avare. Au lieu d'être bon ménager, il mit des trésors dans ses cofres; mais ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir, c'est un ample revenu, *& un trésor.*

Tout Particulier & tout Roi qui ne fait qu'entasser, enterrer *seulement* de l'argent, n'y entend rien; il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Les Médicis * *n'ont eu* la Souveraineté de Florence que parce que le grand Cosme, Pere de la Patrie, simple Marchand, fut habile & libéral. Tout Avare est un petit génie, & je crois que le Cardinal de Retz a raison quand il dit, *que dans les grandes affaires il ne faut jamais regarder à l'argent.* Que le Souverain se mette donc en état d'en † *avoir* beaucoup *à propos*, en favo-

* N'obtinrent. E. de L.
† Acquerir. E. de L.

second, il est besoin d'etre estimé libéral : & César s'étudioit à passer pour tel, comme voulant arriver à la Principauté. Mais si, après y être parvenu, il eût vécu plus long-tems, & qu'il n'eût pas modéré sa dépense, il eût ruiné l'Empire. Et si l'on me réplique que plusieurs Princes très-libéraux ont fait de grandes choses en Guerre, je répons : ou le Prince dépense le sien, & celui de ses Sujets, ou celui d'autrui. Quant au sien, il en doit être ménager 4. *Mais de l'autre, il en doit être prodigue : autrement il ne seroit pas suivi des soldats. Joint qu'il n'y a point d'inconvénient à donner*

favorisant le Commerce & * l'*industrie* de ses Sujets, afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos; il sera aimé & estimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra méprisable, voilà ce que pourroit dire un Usurier; mais est-ce ainsi que doit parler un homme qui se mêle de donner des leçons aux Princes?

Un Prince, si je l'ose dire, est comme le Ciel qui répand chaque jour ses rosées & ses pluïes, & qui en a toujours un fonds inépuisable, destiné à la fertilité de la terre.

* Les Manufactures. E. de L.

mourir, mais comme s'il eût eu encore long-tems à vivre. *Eò progressus est, ut per speciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, Cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret.* (Hist. 1.) Voilà Oton, qui veut devenir Empereur. *Pecunias distribuit parcè, nec ut periturus.* (Hist. 2.) Alors il étoit Prince.

4. Tacite loüe Galba d'avoir été ménager de son bien, & avare de celui du Public, *Pecuniæ suæ parcus, publicæ avarus.* (Hist. 1.) Henri IV. Roi de France étoit de ce caractère.

ner largement ce qui n'est ni à toi, ni à tes Sujets, comme faisoient Cirus, César & Aléxandre. Au contraire cela te rend plus formidable. Rien ne te nuit, que de dépenser le tien: Et à mesure que tu es libéral, tu perds la commodité de l'être, & tu deviens ou pauvre, & méprisable; ou, si tu veux te garantir de la pauvreté, voleur, & odieux à un chacun 5. *Or entre toutes les choses, dont le Prince se doit garder, l'une est, d'être haï & méprisé. A quoi la libéralité t'expose toujours. Il vaut donc mieux avoir le renom d'être trop Ménager, défaut, qui ne te rend pas odieux; que de tomber, par une affectation de libéralité dans la nécessité de prendre à toutes mains. Ce qui, outre le déshonneur, te fait encore haïr.*

5. Comme Néron, qui par son luxe consumoit les richesses de l'Empire, sur l'espérance d'un trésor imaginaire, qui devoit fournir à toutes ses dépenses. Atente, qui fut cause de la Pauvreté publique, & le rendit d'autant plus ridicule à tout le monde, que ses flateurs avoient fait sonner haut la felicité de son Regne. *Nova ubertate provenire terras, & obvias opes deferre Deos..... Gliscebat interim luxuria Spe inani, consumebanturque veteres opes, quasi oblatis, quas multos per annos prodigeret. Quin & inde jam largiebatur: & divitiarum expectatio inter caussas paupertatis publicæ erat.* (Ann. 16.)



CHAPITRE XVII.

De la cruauté & de la clémence, & s'il vaut mieux * être craint qu'aimé.

*J'Avoüe, que tous les Princes doivent desirer d'avoir le renom de Clémence : mais aussi, ils doivent prendre garde à l'usage, qu'ils font de cette vertu. César Borgia passoit pour cruel, & néanmoins sa Cruauté avoit reüni, pacifié, & réformé toute la Romagne. Et, cela bien considéré, l'on avoüera, qu'il a été beaucoup plus clément, que le peuple de Florence, qui, pour éviter le reproche de cruel, laissa détruire Pistoie *. Quand il s'agit de con-*

* *Faute d'avoir voulu exterminer deux familles, les* Panciatiques *& les* Cancelliers, *qui partageoient cette Ville en deux factions, & la mettoient toute en combustion par leurs querelles* (Machiavel disc. lib. 3. cap. 27.)

LE dépôt le plus précieux qui soit confié † *aux* Princes, c'est la vie de leurs Sujets : leur charge leur donne le pouvoir de condamner à mort ‡, & de pardonner aux Coupables §.

Les bons Princes regardent ce pouvoir ¶ sur la vie de leurs Sujets, comme le poids le plus pesant de leur Couronne. Ils savent qu'ils sont hommes comme ceux ⸸ *qu'ils* doivent juger,

* Etre aimé, que craint. E. de L.

† Entre les mains des. E. de L.

‡ Ou. E. de L.

§ Ils sont les Arbitres Suprêmes de la Justice. E. de L.

¶ Tant vanté. E. de L.

⸸ Sur lesquels ils. E. de L.

contenir ses sujets dans le devoir, le Prince ne se doit point soucier du reproche de cruauté, d'autant qu'à la fin il se trouvera, qu'il aura été plus humain en punissant de mort quelques Brouillons, que ceux, qui, par trop d'indulgence, laissent arriver des désordres, d'où naissent des Massacres & des Sacagemens 1. *Car ces tumultes bouleversent toute une Ville: au lieu que les punitions, que le Prince fait, ne tombent que sur quelques Particuliers. Au reste, il est impossible, qu'un Prince Nouveau*

1. Cela revient à ce que Tacite dit de Corbulon, que l'on se trouva mieux de sa sévérité, qui tenoit la Discipline Militaire en vigueur; que de l'indulgence des autres Généraux, qui à force de pardonner aux deserteurs, ruinoient leurs Armées. *Quia duritiem Cœli Militiæque multi abnuebant, deserebantque, remedium severitate quæsitum est. .... Idque usu salubre, & misericordia melius apparuit. Quippe pauciores illa Castra deseruere quam ea, in quibus ignoscebatur.* (Ann. 13.)

ger, ils savent que * *d'autres injustices peuvent se réparer*; mais qu'un arrêt de mort précipité est un mal irréparable. Ils ne se portent à la sévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuse qu'ils prévoient †, *semblables à un homme qui se laisse retrancher un membre cangrené.*

Machiavel traite des choses aussi importantes de bagatelles. Chez lui, la vie des hommes n'est comp-

* Des torts, des injustices, des injures peuvent se réparer dans ce monde. E. de L.

† S'ils se conduissent autrement; ils ne prennent de ces tristes résolutions, que dans des cas desesperés, & pareils à ceux où un homme se sentant un membre gangrené, malgré la tendresse qu'il a pour lui-même, se résoudroit à le laisser retrancher, pour garantir & pour sauver du moins par cette opération douloureuse, le reste du corps.

Machiavel traite de bagatelles des choses aussi graves, aussi sérieuses, aussi importantes. E. de L.

veau s'exempte d'être cruel, toute domination Nouvelle étant pleine de dangers 2, *comme*

2. Tout Prince nouveau étant chancelant, *Novum & nutantem Principem.* (Ann. 1.) Tacite dit, que l'on se souléve souvent contre le Prince nouveau, quoi même qu'il n'en donne point de sujet, seulement parceque le changement de Prince donne une plus belle occasion de broüiller, & fait concevoir aux broüillons l'espérance de faire mieux leurs affaires dans une Guerre Civile. *Seditio incessit, nullis novis caussis nisi quod mutatus Princeps licentiam turbarum, & ex Civili bello spem præmiorum ostendebat.* (Ann. 1.) C'est pourquoi Louis XI. disoit, que s'il n'eût usé de rigueur au commencement de son Regne, il eût été du nombre des *Nobles Malheureux*, dont il est parlé dans Bocace. Et ce qui fait encore qu'un Prince nouveau a bien de la peine à s'abstenir d'être cruel; c'est que les sujets prennent d'ordinaire trop de liberté parcequ'ils ne le croient pas encore assés fort, pour rien entreprendre. *Usurpata statim libertate, licentiùs, ut erga Principem novum.* (Hist. 1.) Le Duc de Valentinois disoit que la maxime, *Oderint dùm metuant*,

comptée pour rien, & l'intérêt, ce seul Dieu qu'il adore, est compté pour tout. Il préfere la cruauté à la clémence, il conseille à ceux qui sont nouvellement élevés à la Souveraineté, de mépriser plus que les autres, la réputation d'être cruels.

Ce sont des Bourreaux qui placent les Héros de Machiavel sur le Trône, & qui les y maintiennent. César Borgia est le refuge de ce Politique lorsqu'il cherche des exemples de cruauté. Machiavel cite encore quelques Vers que Virgile met dans la bouche de Didon; mais cette citation est entiérement déplacée; car Virgile fait parler Didon, *comme* * *un Auteur moderne fait parler Jocaste*

* *Monsieur de Voltaire.* (Ceci a été retranché dans les deux Editions.) Comme quelqu'un fait parler Jocaste dans la Tragedie d'Oedipe. E. de L.

comme Virgile le fait dire à Didon.

Res dura, & regni Novitas, me talia cogunt
Moliri, & late fines custode tueri *.

Toutefois, il ne faut pas, qu'il ait peur de son Ombre, mais il doit être lent à croire, à se remuer, & mêler si bien la prudence avec la douceur, que le trop de confiance [*] ne l'empêche pas de se tenir sur ses gardes, ni le trop de fiance d'être traitable. A ce propos il est question de savoir, lequel vaut mieux d'être aimé, ou d'être craint. Je répons, qu'il faudroit être l'un & l'autre, mais d'autant que cela est difficile, & que par

tuant, étoit aussi bonne pour ceux, qui ont aquis leur Etat, que dangereuse pour ceux, qui l'ont hérité.

* (Æneid. 1.)

[*] Ou, que le trop de confiance ne le rende pas mal-avisé, ni le trop de défiance insuportable.

te dans Oedipe. Le Poëte fait tenir à ces personnages un langage qui convient à leur caractère; ce n'est donc point l'autorité de Didon, ce n'est donc point l'autorité de Jocaste qu'on doit emprunter dans un Traité de politique, il faut l'exemple des * *hommes habiles & vertueux.*

Le Politique recommande sur-tout la rigueur envers les troupes. Il oppose l'indulgence de Scipion à la sévérité d'Hannibal, il préfere le Carthaginois au Romain, & conclut tout de suite que la cruauté est le mobile de l'ordre, de la Discipline, & par conséquent des triomphes d'une armée.

Machiavel n'en agit pas de bonne foi †, *car il*

* Grands hommes, & d'hommes vertueux. E. de L.

† En cette occasion. E. de L.

par conséquent il faut choisir, il est plus sûr d'être craint. Car il est vrai de dire, que tous les hommes sont ingrats, inconstans, dissimulés, timides, intéressés. Tandis que tu leur fais du bien, & que tu n'as pas besoin d'eux, ils t'offrent leurs biens, leurs vies, & leurs enfans; & tout est à toi: mais quand la Fortune te tourne le dos, ils te le tournent aussi 3. *Et tu péris pour avoir fait fond sur leurs paroles, & n'avoir pas pris de meilleures assurances. Car pour ceux, que l'on gagne à force de bienfaits, & non par une vraie grandeur de courage, l'on mérite plûtôt de les avoir pour Amis, qu'on ne les*

3. *Prosperis Vitellii rebus certaturi ad obsequium; adversam ejus fortunam ex æquo detrectabant.* (Hist. 2.) *languentibus omnium studiis, qui primò alacres fidem atque animum ostentaverant.* (Hist. 1.) *Amicos tempore, fortuna, cupidinibus aliquando, aut erroribus, imminui, transferri, desinere.* Hist. 4.

il choisit Scipion, le plus mou de tous les Généraux quant à la Discipline, pour l'opposer à Hannibal, & pour favoriser la * *cruauté*.

J'avoüe que l'ordre † *dans une* armée ne peut subsister sans sévérité: car comment contenir dans leur devoir des Libertins, des Débauchés, des Scélerats, des Poltrons, des Téméraires, des Animaux grossiers & méchaniques, si la peur des châtimens ne les arrête en partie? Tout ce que je demande sur ce sujet à Machiavel, c'est de la modération ‡. Si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté §, *sa sagesse ne le force*

* Séverité. E. de L.

† D'une. E. de L.

‡ Qu'il sache donc, que. E. de L.

§ La sagesse aussi ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en est de sa rigueur comme de celle. E. de L.

les a [*]: *& par conséquent on ne sauroit compter sur eux dans le besoin* 4. *Joint que les hommes craignent moins d'offenser celui, qui se fait aimer que celui, qui se fait craindre. Parceque l'Amour n'est retenu que par un certain lien de bienséance* 5, *que les hommes, qui sont tous méchans, rompent toutes les fois, qu'ils trouvent leur Avantage ailleurs* 6: *au lieu que la crainte est entretenüe par la peur de la peine, qui ne cesse force pas moins à la rigueur; mais il en est de lui comme* d'un habile Pilote, on ne lui voit couper les mâts, ni les cordages de son Vaisseau que lorsqu'il y est forcé par * *l'orage.* Il y a des occasions où il faut être sévère, mais jamais cruel; & j'aimerois mieux un jour de bataille être aimé, que craint de mes soldats.

Mais Machiavel ne s'est pas épuisé encore, j'en † *suis* à présent à son argument le plus captieux. Il dit qu'un Prince trouve mieux son compte en se faisant craindre, qu'en se faisant aimer, puisque la plûpart du monde est porté à l'ingratitude, au changement ‡, &c.

Je

[*] Ou, car on ne sauroit emploier dans le besoin ceux que l'on a gagnés par des bienfaits, & non par son propre mérite, & l'on est plutôt digne de les avoir que l'on ne les a en effet pour amis.

4. *Amicitias, dum magnitudine Munerum, non constantia morum continere putat, meruit magis, quàm habuit.* (Hist. 3.) L'Amitié, que l'Intérest a liée, dit un Ancien, l'Intérest la délie.

5. *Infirma vincula Caritatis.* (In Agricola.)

6. *Postquam merces proditionis, fluxa fide.* (Hist. 3.) *Majore ex diverso mercede jus fasque exuunt.* (Hist. 3.)

* Le danger éminent, où l'expose l'orage & la tempête. E. de L.

† Viens. E. de L.

‡ A la dissimulation, à la lâcheté & à l'avarice; que l'amour est un lien d'obligation, que

*cesse jamais. Si est-ce que le Prince doit se faire craindre de manière, que s'il n'est pas aimé, du moins il ne soit pas haï. Car il lui sera aisé d'accorder l'un & l'autre ensemble, s'il s'abstient de toucher aux biens & aux femmes de ses Sujets. Et si quelquefois il est contraint d'en faire mourir quelqu'un, ce ne doit être, qu'après en avoir justifié les raisons, & sur tout, sans profiter du bien d'autrui, d'autant que les hommes oublient plus volontiers la mort de leur Père, que la perte de leur Patrimoine. Outre que les raisons d'ôter les biens ne manquent jamais, & que lorsqu'une fois on commence de vivre de rapine, l'on trouve assés d'occasion de prendre le bien d'autrui: au lieu que celles de verser le sang sont plus rares *. Mais*

* *Quand le Prince n'a pas l'humeur portée à la rapine, ajoute Machiavel Chap. 19. du livre 3. de ses Discours. Car quand*

Je ne nie point qu'il y ait des Ingrats, je ne nie point que la crainte ne soit dans quelques momens très-puissante: mais j'avance que tout Roi, dont la politique n'aura pour but que de se faire craindre, regnera sur * *de vils* Esclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ses Sujets; que tout ce qui s'est fait par crainte †, en a toujours porté le caractère ‡; qu'un Prince

que la malice & la bassesse du genre humain ont rendu très fragile: au-lieu que la crainte du châtiment assure bien plus fort du devoir des gens; que les hommes sont maîtres de leur bien-veillance, mais qu'ils ne le sont pas de leur crainte; ainsi, qu'un Prince prudent dépendra plûtôt de lui que des autres. Je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats & dissimulés dans le monde, je ne nie point que la séverité ne soit dans quelques moments très utile. E. de L.

* Sur des lâches & sur des. E. de L.

† Par timidité. E. de L.

‡ Je dis. E. de L.

*Mais quand le Prince commande une bonne Armée, c'est alors qu'il ne doit nullement se soucier d'être tenu cruel *, parceque, faute de cela, son Armée ne sera jamais bien unie, ni en état de rien entreprendre. Entre les merveilleuses Actions d'Hannibal, on raconte, qu'aiant mené en païs étranger une grosse armée composée de mille sortes de gens, il ne s'y éleva jamais le moindre bruit, ni entre eux, ni contre lui, ni dans la bonne, ni dans la mauvaise Fortune †. Ce qui ne se peut attribuer qu'à son extrême rigueur, qui jointe à ses autres vertus, le rendoit vénéra-*

quand il est affamé d'argent, il trouve toujours des occasions de verser le sang, pour avoir ensuite la confiscation.

* *Sur tout s'il a une grande réputation, dit Machiavel au Chapitre 21. du livre 3. de ses Discours, d'autant que cette réputation efface toutes les fautes, que sa rigueur lui fait commettre.*

† *Il dit la même chose dans le Chap. 21. du liv. 3.*

ce qui aura le don de se faire aimer, regnera sur les cœurs, puisque ses Sujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour Maître, & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Histoire de grandes & de belles actions qui se sont faites par amour & par * *fidélité.* Je dis encore que la mode des † révolutions paraît être entiérement finie de nos jours. On ne voit aucun Roïaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre sujet ‡ *de craindre ses peuples, & qu'encore en Angleterre le Roi* n'a rien à craindre, si ce n'est lui qui souleve la tempête. Je conclus donc qu'un Prince cruel s'expose plûtôt à être trahi qu'un Prince débonnaire, puisque la cruau-

* Attachement. E. de L.

† Seditions & des. E. de L.

‡ D'apprehender de ses peuples : encore le Roi en Angleterre. E. de L.

*vénérable, & formidable à ses soldats, & sans qui tout le reste ne lui suffisoit pas, pour faire cet effet. Cependant, des Ecrivains, peu judicieux, admirent d'un côté ses Actions, & de l'autre en condannent la principale cause. Et ce qui montre, que ses autres vertus ne lui eussent pas suffi, c'est que les Armées se révoltérent en Espagne contre Scipion, Capitaine si fameux, non seulement de son tems, mais dans la Mémoire de tous les Siécles. Ce qui ne vint, que de sa trop grande douceur *, qui avoit donné plus de licence aux soldats, que ne vouloit la Discipline Militaire. A raison de quoi Fabius Maximus l'appella en plein Sénat Corrupteur de la Milice-Romaine. Ceux de Locres aiant été tirannisés par un Lieutenant de Scipion †, il n'en fit point de chatiment. Tant il étoit indulgent. Et pour l'excuser, un Sénateur ‡ dit, qu'il y avoit beaucoup de gens, qui savoient mieux ne pas faillir, que corriger les fautes d'autrui. Or il est certain, qu'avec le tems Scipion eût flétri sa réputation & sa*

cruauté est insupportable, qu'on est bientôt las de craindre *, que la bonté est toujours aimable, & qu'on ne se lasse point de l'aimer.

Il seroit donc à souhaiter pour le bonheur du monde, que les Princes fussent bons, sans être trop indulgens, afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une faiblesse.

* Et après tout, parce E. de L.

** Qu'il fut depuis contraint d'assaisonner d'un peu de cruauté, dit Machiavel. ibid.*

† Plutarque l'appelle Pleminius. Ce fut à l'occasion des plaintes faites contre ce Lieutenant, qu'on voulut ôter le Gouvernement de Sicile à Scipion, & lui faire son procès.

‡ Quintus Metellus.

sa gloire ; s'il eût tenu la même conduite dans la Principauté : au lieu que son défaut, non seulement ne parut point, mais lui tourna même à gloire, à cause qu'il vivoit sous un Gouvernement de République. D'où je conclus, que les hommes aimant à leur fantaisie, & craignant selon que le Prince veut être craint, un Prince sage doit compter sur ce qui dépend absolument de lui, & non sur ce qui dépend du caprice d'autrui 7, *mais se ménager si bien, qu'il se garantisse de la haine.*

7. Plutarque dit dans la Vie de Licurgus, qu'Eurition, Roi de Sparte, aiant un peu trop rélâché l'Autorité Roiale, pour complaire au peuple, le peuple, se sentant la bride lâchée, en devint insolent & licentieux. Ce qui fit, que quelques-uns de ses Successeurs furent haïs à mort, parcequ'ils voulurent reprendre l'Autorité, qu'Eurition avoit laissé aliéner.



CHAPITRE XVIII.

* Comme *les Princes doivent tenir leur parole.*

UN chacun sait, combien il est loüable, dans un Prince, de garder la foi, & de procéder rondement, & sans finesse. Mais l'expérience de ces tems-ci montre, qu'il n'est arrivé de faire de grandes choses, qu'aux Princes, qui ont fait peu de cas de leur parole, & qui ont sû tromper les autres: au lieu que ceux, qui ont procédé loialement, s'en sont toujours mal trouvés à la fin. Il est donc à savoir, qu'il y a deux maniéres de combattre, l'une avec les Loix; l'autre avec la force. La première est celle des hommes, & la seconde celle des Bêtes. Mais comme très-souvent la première ne suffit pas, il est besoin de recourir à la seconde. Il est donc nécessaire aux Princes de savoir bien faire l'hom-

LE Précepteur des Tyrans ôse assûrer que les Princes peuvent abuser le monde par leur dissimulation; c'est par où je dois commencer à le confondre.

On sait jusqu'à quel point le Public est curieux, c'est un animal qui voit tout, qui entend tout, & qui divulgue tout †. Si la curiosité de ce Public examine la conduite des Particuliers, c'est pour divertir son oisiveté; mais lorsqu'il juge du caractère des Princes, c'est pour son propre intérêt: aussi les Princes sont-ils exposés, plus que tous les

* Si. E. de L.

† Ce qu'il a vû & ce qu'il a entendu. E. de L.

l'homme & la bête. Et c'est ce que les Anciens leur enseignent figurément, quand ils racontent, qu'Achilles, & divers autres Princes furent donnés à élever au Centaure Chiron. Pour signifier, que, comme le Précepteur étoit demi-homme & demi-bête, ses Disciples devoient tenir [*] des deux Natûres, l'une ne pouvant pas durer longtems sans l'autre. Or le Prince aiant besoin de savoir bien contrefaire la bête, il doit revêtir le Renard & le Lion, parceque le Lion ne se défend point des filets, ni le Renard des Loups. Il faut donc être Renard, pour connoître les filets; & Lion, pour faire peur aux Loups. Ceux-là ne l'entendent pas, qui ne contrefont que le Lion. Et par conséquent un Prince prudent ne doit point tenir sa parole, quand cela lui tourne à dommage, & que les occasions, qui la

[*] Ou, avoir l'Usage des deux Natures, &c.

les autres hommes *, aux jugemens du monde; ils sont comme les Astres † *que les Astronomes observent. La Cour fait chaque jour ses remarques*, un coup d'œil, un regard, un geste les trahit, & les peuples se rapprochent d'eux par des conjectures. En un mot, aussi peu que le Soleil peut couvrir ses tâches, aussi peu les grands Princes peuventils cacher leurs vices ‡.

Quand même le masque de la dissimulation couvriroit pour un tems la difformité naturelle d'un Prince §, *il ne peut gar-*

* Aux raisonnemens &. E. de L.

† Contre lesquels un peuple d'Astronomes a braqué ses secteurs à lunettes, & ses Astrolabes; les Courtisans qui les observent font chaque jour leurs remarques, *un geste, un coup d'œil, un regard les trahit*. E. de L.

‡ Et le fond de leur caractère, aux yeux de tant d'observateurs. E. de L.

§ Il ne se pourroit pourtant point qu'il gardât ce mas-

la lui ont fait engager, ne sont plus. Cette Maxime ne vaudroit rien, si tous les hommes étoient bons, mais comme ils sont tous méchans, & qu'ils ne te tiendroient pas leur parole; tu ne dois pas non plus la leur tenir: Et tu ne manqueras jamais de prétextes, pour en colorer l'inobservation. J'en pourois donner mille exemples Modernes, & montrer, combien de promesses, combien de Traités, ont échoué par l'infidélité des Princes, entre qui celui, qui a le mieux sû faire le Renard, a le mieux réussi dans ses Affaires. Mais il faut savoir bien déguiser cet esprit de Renard, il faut être propre à feindre & à dissimuler. Car les hommes sont si simples, & si accoutumés à céder au tems, que celui, qui trompe, en trouvera toujours, qui se laisseront tromper. De tous les exemples récens je n'en saurois oublier un. Le Pape Alexandre VI. ne fit jamais autre chose que trom-

garder ce masque continuellement. Il le leve quelquefois, ne fût-ce que pour respirer, & une occasion seule * *suffit* pour contenter les Curieux.

L'artifice † *habitera donc en vain sur les lèvres de ce Prince. On ne juge pas les hommes sur leurs paroles*, mais on compare leurs actions ensemble, puis leurs actions & leurs discours; & c'est contre ‡ *quoi* la fausseté & la dissimulation ne pourront jamais rien. On ne joüe bien que son propre personnage, & il faut avoir effectivement le caractère que

masque continuellement, & qu'il ne le levât. E. de L.

* Peut suffire. E. de L.

† Donc & la dissimulation habiteront envain sur les levres de ce Prince, la ruse dans ses discours & dans ses actions lui sera inutile; on ne juge pas les hommes sur leur parole, ce seroit le moïen de se tromper toujours. E. de L.

‡ Cet examen réiteré que. E. de L.

tromper: jamais homme ne fut plus persuasif: jamais personne ne promit rien avec de plus grands sermens, ni ne tint moins sa parole; & néanmoins ses tromperies lui réussirent toujours. Tant il savoit bien ce métier, & par où il falloit prendre les hommes. Il n'est donc pas nécessaire qu'un Prince ait toutes les qualités, que j'ai marquées, mais seulement qu'il paroisse les avoir[1]. *J'ose même avancer, qu'il lui seroit dangereux de les avoir, & de les mettre en pratique, au lieu qu'il lui est utile de paroître les avoir. Tu dois paroître clément, fidèle, courtois, intégre & Réligieux, mais avec*

1. Maxime, qui veut dire en bon François,

Il faut sembler homme de bien,
Et cependant ne valoir rien.

Charle-Quint juroit toujours *à fè de hombre de bien*, & faisoit toujours le contraire de ce qu'il juroit.

que l'on veut que le monde vous suppose *.

Sixte-Quint, Philippe II., Cromwel passerent dans le monde pour des hommes † entreprenans; mais jamais pour vertueux ‡.

Machiavel ne raisonne pas mieux sur les § *motifs* qui doivent porter les Princes à la fourbe & à l'hypocrisie. L'application ingénieuse & fausse de la Fable du Centaure ne conclut rien; car que ce Centaure ait eu moitié la figure humaine, & moitié celle d'un cheval; s'ensuit-il que les Princes doivent être rusés & féro-

* Sans quoi, celui qui pense abuser le Public, est lui-même la dupe. E. de L.

† Hypocrites. E. de L.

‡ Un Prince, quelque habile qu'il soit, ne peut, quand même il suivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractere de la vertu qu'il n'a pas, au crimes qui lui sont propres. E. de L.

§ Raisons. E. de L

avec cela tu dois être si bien ton Maître, qu'au besoin tu saches & tu puisses faire tout le contraire. Et je pose en fait, qu'un Prince, & particuliérement un Prince nouveau, ne peut pas observer toutes les choses, qui font passer les hommes pour bons, parceque les besoins de son Etat l'obligent souvent de violer la Foi, & d'agir contre la Charité, l'Humanité, & la Religion. De sorte qu'il faut, qu'il tourne & manie son esprit, selon que souflent les vents de la Fortune, sans s'écarter du bien, tant qu'il le peut; mais aussi sans faire scrupule d'entrer dans le mal, quand il le faut. Au reste, le Prince doit s'étudier à ne dire jamais rien, qui ne sente les cinq qualités, que j'ai marquées. En sorte qu'à le voir & à l'entendre, l'on croie, que c'est la bonté même, la fidélité, l'intégrité, la civilité & la Religion. Mais cête derniére qualité est celle, qu'il lui importe davantage d'avoir féroces? Il faut avoir bien envie de dogmatiser le crime, lorsqu'on emploie des argumens aussi foibles & * *tirés de si loin.*

Ce Politique dit qu'un Prince doit avoir les qualités du lion & du renard, † & il conclut, *ce qui fait voir qu'un Prince n'est pas obligé de garder sa parole.* Voilà une § *étrange conclusion. Il y a des renards & des loups dans les Forêts, donc il faut qu'un Prince soit fourbe.*

Si l'on vouloit prêter la probité & le bon sens aux pensées embrouillées de Machiavel, voici

* Qu'on les cherche d'aussi loin.

Mais voici un raisonnement plus faux que tout ce que nous avons vû. Le. E. de L.

† Du Lion pour se défaire des Loups, du Renard pour être rusé. E. de L.

§ Conclusion sans premiçes: le Docteur du crime n'a-t'il pas honte de bégayer ainsi les leçons d'impiété? E. de L.

voir extérieurement, d'autant que les hommes en général jugent plus par les yeux, que par les mains, un chacun aiant la liberté de voir, mais très-peu aiant celle de toucher. Un chacun voit ce que tu parois être, mais presque personne ne connoit ce que tu es, & le petit nombre n'ose pas contredire la multitude, qui a la Majesté de l'Etat pour bouclier. Or dans les Actions de tous les hommes, & sur tout des Princes, contre qui il n'y a point de juges à reclamer, on ne regarde qu'à l'issüe qu'elles ont. Un Prince n'a donc qu'à maintenir son Etat, tous les moiens, dont il se sera servi, seront toujours trouvés honnêtes [2], *& chacun l'en loüera.*

2. *Nihil gloriosum, nisi tutum, & omnia retinendæ dominationis honesta.* (Saluste.) Et Tacite dit, qu'Agrippine, Mére de Néron, ne trouvoit rien au Monde qu'on ne dût sacrifier pour une Couronne. *Decus, pudorem, corpus, cuncta regno viliora habere.* (Ann. 12.)

ci à peu près *peut-être* comme on pourroit les tourner. Le Monde est comme une partie de jeu, où il se trouve des Joüeurs honnêtes, mais aussi des Fourbes *. Pour qu'un Prince qui doit joüer à cette partie, n'y soit pas trompé, il faut qu'il sache de quelle manière l'on trompe au jeu, non pas † *afin* qu'il pratique jamais de pareilles leçons; mais pour qu'il ne soit pas la dupe des autres.

Retournons aux chutes de notre Politique. *Parce que tous les hommes*, dit-il, *sont des Scélerats, & qu'ils vous manquent à tout moment de parole, vous n'êtes point obligé non plus de leur garder la vôtre.* Voici premiérement une contradiction; car l'Auteur dit un moment après, que les hommes dissimulés trouveront tou-

* Qui trichent. E. de L.
† Pour. E. de L.

ra. Car le Vulgaire ne se prend qu'aux aparences, & ne juge que par les évé-nemens : Et il n'y a presque dans le Monde, que le Vulgaire : & le petit nombre n'a lieu, que lors que la Multitude ne sait à quoi se déterminer.

Un Prince de ce tems-ci, qu'il n'est pas à propos de nommer, ne nous prêche rien que la paix & la bonne foi, mais s'il eût gardé lui-même l'une & l'autre, il eût perdu bien des fois sa réputation & ses Etats 3.

3 Il veut parler de Ferdinand, Roi de Castille & d'Arragon, qui ne devoit la conquête des Roiaumes de Naples & de Navarre, qu'à sa mauvaise foi, & à sa perfidie.

toujours des hommes assez simples pour les abuser. Comment cela s'accorde-t-il ? Tous les hommes sont des Scélerats, & vous trouverez les hommes assez simples pour les abuser?

Il est encore très-faux que le Monde ne soit composé que de Scélerats. Il faut être bien Misantrope pour ne point voir que dans toute Société il y a beaucoup d'honnêtes gens, & que le grand nombre n'est ni bon ni mauvais. Mais si Machiavel n'avoit pas supposé le monde scélerat, sur quoi auroit-il fondé son abominable maxime ?

Quand même nous supposerions les hommes aussi méchans que le veut Machiavel, il ne s'ensuivroit pourtant point que nous dussions les imiter. Que Cartouche vole, pille, assassine, j'en conclus que Cartouche est un Malheureux qu'on doit punir, & non pas que je dois régler ma conduite sur la sienne. *S'il n'y avoit plus d'honneur & de vertu dans le monde*, disoit Charles le Sage, *ce seroit chez les Princes qu'on en devroit retrouver les traces.*

Après

Après que l'Auteur a prouvé la nécessité du crime, il veut encourager ses Disciples par la facilité de le commettre. *Ceux qui entendent bien l'art de dissimuler*, dit-il, *trouveront toûjours des hommes assez simples pour être dupés*; ce qui se réduit à ceci, Votre Voisin est un Sot, & vous avez de l'esprit: donc il faut que vous le dupiez parce qu'il est un Sot. Ce sont des syllogismes, pour lesquels des Ecoliers de Machiavel ont été pendus & roüés en Gréve.

Le Politique, non content d'avoir démontré, selon sa façon de raisonner, la facilité du crime, releve ensuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que César Borgia, le plus grand Scélerat, le plus perfide des hommes, * ce César Borgia, le Héros de Machiavel, a été † très malheureux. ‡ *Il* se garde bien de parler de lui à cette occasion, il lui falloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du Régître des Procès criminels, ou de l'Histoire des § Nérons *& de leurs semblables?*

Il assûre qu'Alexandre VI. l'homme le plus faux, le plus impie de son tems, réussit toujours dans ses fourberies, puisqu'il connoissoit parfaitement la faiblesse des hommes sur la crédulité.

J'ôse assûrer que ce n'étoit pas tant la crédulité des hommes que de certains évenemens, & de certaines circonstances qui firent réussir quelquefois les desseins de ce Pape, ‖ *ce fut* le contraste de

* Que. E. de L.
† Effectivement. E. de L.
‡ Machiavel. E. de L.
§ Mauvais Papes & des. E. de L.
‖ Sur-tout. E. de L.

de l'ambition Françaiſe & Eſpagnole, *ce fut* la deſunion & la haine des Familles d'Italie, *& la faibleſſe de Loüis XII †.

La fourberie eſt même un défaut en ſtyle de politique, lorſqu'on la pouſſe trop loin. Je cite l'autorité d'un grand ‡ *Miniſtre*, c'eſt Don Loüis de Haro, qui diſoit du Cardinal Mazarin qu'il avoit un grand défaut en politique; c'eſt qu'il étoit toujours fourbe. Ce même Mazarin voulant emploier Monſieur de Faber à une négociation ſcabreuſe, le Maréchal de Faber lui dit: *Souffrez, Monſeigneur, que je refuſe de tromper le Duc de Savoye, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on ſait dans le monde que je ſuis bonnête-homme, réſervez-donc ma probité pour une occaſion où il s'agira du ſalut de la France.*

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté, ni de la vertu; mais ne conſidérant ſimplement que l'intérêt des Princes, je dis que c'eſt une très mauvaiſe politique de leur part d'être Fourbes & de duper le monde. Ils ne dupent qu'une fois; ce qui leur fait perdre la confiance de tous les Princes.

§ *On voit quelquefois des Puiſſances déclarer dans un Manifeſte les raiſons de leur conduite, & agir* enſuite d'une manière directement oppoſée. ⸸ Des traits, auſſi frappans que ceux-là, aliénent entiérement la confiance; car plus la contradiction se ſuit

* Les paſſions. E. de L.

† N'y contribuerent pas moins. E. de L.

‡ Politique. E. de L.

§ Une certaine Puiſſance., en dernier lieu declara dans un Manifeſte les raiſons de ſa conduite, & agit. E. de L.

⸸ J'avoüe que. E. de L.

fuit de près, & plus elle eſt groſſière. L'Egliſe Romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très ſagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des Saints, le Noviciat de cent années après leur mort ; moïennant quoi, la mémoire de leurs * *foibleſſes périt avec eux. Les témoins de leur vie, qui pourroient dépoſer contre eux, ne ſubſiſtant plus, rien ne s'oppoſe à l'apothéoſe.*

J'avoüe d'ailleurs qu'il y a des néceſſités fâcheuſes, où un Prince ne ſauroit s'empêcher de rompre ſes Traités & ſes Alliances ; mais il doit s'en ſéparer en honnête homme, en avertiſſant ſes Alliés à tems, & ſur-tout n'en venir jamais à ces extrémités, ſans que le ſalut de ſes peuples & une † grande néceſſité l'y obligent.

Je finirai ce Chapitre par une ſeule réflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices ſe ‡ *propagent* entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un Roi incrédule couronne ſon incrédulité de l'hypocriſie, il penſe que les peuples ſeront plus touchés de la dévotion d'un Prince, que révoltés des mauvais traitemens qu'ils ſouffriront de lui. Il y a des perſonnes qui ſont de ſon ſentiment ; pour moi, il me ſemble qu'on § *doit avoir quelque indulgence* pour des erreurs de ſpéculations, lorſqu'elles n'entrainent point la corruption

* Defauts & de leurs extravagances périt avec eux ; les témoins de leur vie, & ceux qui pourroient dépoſer contre eux, ne ſubſiſtent plus, rien ne s'oppoſe à l'idée de Sainteté qu'on veut donner au Public.

Mais qu'on me pardonne cette digreſſion. E. de L.

† Très. E. de L.

‡ Propaginent. E. de L.

§ A toujours de l'indulgence. E. de L.

tion du cœur à leur suite, & que * *les peuples aimeront* plus un Prince sceptique, mais honnête homme & qui fait leur bonheur, qu'un Orthodoxe scélerat & mal-faisant. Ce ne sont pas les pensées des Princes; † *mais* leurs actions qui rendent les hommes heureux.

* Le peuple aimera. E. de L.
† Ce sont. E. de L.

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut éviter d'être méprisé & haï.

APrès avoir parlé séparément des plus importantes qualités du Prince, je veux, pour être court, comprendre les autres sous ce titre général, que le Prince doit se garder de toutes les choses, qui le peuvent rendre odieux, ou méprisable: moiennant quoi il sera à couvert de tous les dangers. Rien ne le rend plus odieux, comme je l'ai dit, que de prendre le bien & les femmes de ses Sujets: au contraire, ils vivent contens de lui, quand il s'en abs-

LA rage des systêmes n'a pas été la folie privilégiée des Philosophes, elle l'est aussi devenue des Politiques. Machiavel en est infecté plus que personne, il veut prouver qu'un Prince doit être méchant & fourbe; ce sont-là les paroles sacramentales de sa Religion. Machiavel a toute la méchanceté des Monstres que terrassa Hercule, mais il n'en a pas la force: aussi ne faut-il pas avoir la massue d'Hercule pour l'abat-

ibsistent. Et pour lors il n'a plus à combatre que l'ambition de quelques broüillons, dont il vient facilement à bout. Il devient méprisable, quand il passe pour changeant, leger, éféminé, pusillanime, irrésolu 1. *Défauts, dont, il se doit garder, comme d'autant d'Ecüeils; s'étudiant à montrer de la grandeur, du courage, de la force & de la gravité dans ses actions. Quand il prendra connoissance des Affaires particuliéres de ses Sujets, il faut qu'il en juge de maniére, que ce qu'il aura prononcé soit irrévocable, afin que personne n'ose entreprendre, ni espérer de le tromper, ni de le faire changer d'avis. Le Prince, qui se met sur ce pié, est toujours très-estimé, & céte estime fait, que l'on ne conspire pas facilement contre lui, & que les Etrangers ne ris-*

1. *Vitellium subitis offensis, aut intempestivis blanditiis mutabilem contemnebant, metuebantque.* (Tac. Hist. 2.)

l'abattre; car qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel, de plus convenable aux Princes que la justice & la bonté? Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'épuiser en argumens pour le prouver, le Politique * *est confondu* en soutenant le contraire. Car s'il soutient qu'un Prince, affermi sur le Trône, doit être cruel, fourbe, ttaitre, &c. il le fera méchant à pure perte: & s'il veut revêtir de tous ces vices un Prince qui s'éleve sur le Trône pour affermir son usurpation, l'Auteur lui donne des conseils qui souleveront tous les Souverains, & toutes les Républiques contre lui. Car comment un Particulier peut-il s'élever à la Souveraineté, si ce n'est en dépossedant un Prince souverain de ses Etats, † en usur-

* Doit donc perdre nécessairement. E. de L.

† Ou. E. de L.

risquent pas volontiers de l'attaquer, sur tout s'ils savent qu'il est révéré de ses Sujets. Car un Prince a toujours deux craintes, l'une, du côté de ses Sujets, l'autre, du côté des Etrangers. De ceux ci, il s'en défend avec de bonnes Armes, & de bons Amis : & quand il aura de bonnes Armes, il aura toujours de bons Amis. Joint que les Affaires du dedans seront toujours tranquilles, à moins que quelque Conspiration ne les broüille, tandis que celles du dehors demeureront paisibles. Et quand même les Etrangers se remüeroient, si le Prince se gouverne, comme j'ai dit, & qu'il ne vienne point à se relâcher, il leur résistera toujours, comme j'ai montré que fit Nabis, Tiran de Sparte. Mais quant aux Sujets, lorsque le dehors ne branle point, comme il est à craindre, qu'ils ne conspirent secretement, le Prince y pourvoit assés, en fuiant ce qui le peut

surpant l'autorité d'une République ? Ce n'est pas assûrément ainsi que l'entendent les Princes de l'Europe. Si Machiavel avoit composé un Recueil de fourberies à l'usage des Voleurs, il n'auroit pas fait un Ouvrage plus blâmable que celui-ci.

Je dois cependant ren[dre] compte de quelques faux raisonnemens qui se trouvent dans ce Chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un Prince odieux, c'est lorsqu'il s'empare injustement du bien de ses Sujets, & qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il est sûr qu'un Prince intéressé, injuste, violent, * *cruel, sera détesté*; il n'en est pas toutefois de même de la galanterie. Jules César que l'on appelloit à Ro[me]

* Et cruel, ne pourr[a] point manquer d'être haï [&] de se rendre odieux à ses peuples ; mais. E. de L.

peut rendre odieux & méprisable. Ce qui est absolument nécessaire, ainsi qu'il a été déja dit amplement. Et l'un des meilleurs remédes, que le Prince ait contre les Conjurations, c'est de n'être ni haï, ni méprisé de son peuple. Car d'ordinaire ceux, qui conspirent contre lui, croient, que le peuple sera bien aise de sa mort: au lieu que s'ils croioient qu'il en dût être fâché, ils n'oseroient jamais prendre une resolution si dangereuse. Nous voions, qu'il y a eu beaucoup de Conjurations, mais peu, qui aient eu une bonne issüe. Car celui, qui conspire, ne sauroit être seul: & s'il prend des Compagnons, ce sont toujours des gens, qu'il croit être Mécontens. Or d'abord que tu as découvert ta pensée à un Mécontent, tu lui donnes de quoi se contenter, je veux dire un moien de tirer une grosse récompense [2]. *Si bien que voiant*

2. Tacite en donne un bel exem-

me le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris; Loüis XIV. qui aimoit beaucoup les femmes; Auguste I. Roi de Pologne, * ces Princes ne furent point haïs à cause de leurs amours. Si César fut assassiné, si la Liberté Romaine enfonça tant de poignards dans son flanc, ce fut parce que César étoit † Usurpateur, & non pas à cause que César étoit galant.

‡ *On m'objectera peut-être, pour soutenir le sentiment de Machiavel, l'expulsion des Rois de Rome, au sujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucréce. Je reponds que ce n'est*

* Qui les avoit en commun avec ses sujets. E. de L.

† Un. de E. de L.

‡ On m'objectera peut-être l'expulsion des Rois de Rome, au sujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrece, pour soutenir le sentiment de Machiavel; mais je reponds que non. E. de L.

voiant d'un côté une Fortune toute aquise, & de l'autre seulement du danger, il faut, ou que ce soit un ennemi irreconciliable du Prince, ou un Ami tout extraordinaire, pour vou-

exemple dans le 15. livre de ses Annales, où il parle d'un Volusius Proculus, qui ala dénoncer à Néron, une femme, qui le solicitoit de se vanger du Prince, dont elle savoit par lui même qu'il étoit tres-mécontent, pour avoir été mal récompensé du Meurtre d'Agrippine [*]. *Is mulieri dum merita erga Neronem sua, & quàm in inritum cecidissent aperit, adjicitque questas, & destinationem vindictæ si facultas oriretur, spem dedit posse impelli. Ergo Epicharis omnia scelera Principis orditur. Accingeretur modò, navaret operam & militum acerrimos duceret in partes, ac digna pretia exspectaret..... Proculus, ea quæ audierat ad Neronem detulit.*

[*] ou, Témoin ce Volusius Proculus qui étant mécontent de n'avoir pas été récompensé du Meurtre d'Agrippine, témoignoit un grand desir de se vanger, & néanmoins ala dénoncer à Néron la Femme, à qui il faisoit auparavant confidence de tous les Sujets de ressentiment, qu'il avoit contre le Prince.

n'est pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucréce, mais la maniére violente de faire cet amour *qui* donna lieu au soulevement de Rome. Comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences, commises par les Tarquins, ils songerent alors sérieusement à s'en venger, si pourtant l'avanture de Lucréce n'est pas un Roman.

Je ne dis point ceci pour excuser la galanterie des Princes, elle peut être moralement mauvaise; je ne me suis attaché à autre chose qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les Souverains. On regarde l'amour dans les bons Princes comme une faiblesse pardonnable, pourvû qu'elle ne soit point accompagnée d'injustices. On peut faire l'amour comme Louïs XIV. comme Charles II. Roi d'Angleterre, comme le

vouloir bien te garder le Secret [3]. *Mais, pour trancher court, je dis, que du côté des Conjurés il n'y a que de l'incertitude, de la jalousie, & de la crainte d'être punis. Ce qui leur ôte tout courage* [4]: *au lieu* le Roi Auguste; mais il ne faut * *ni violer Lucrece, ni tuer Pompée, ni faire périr Urie.*

Voici, ce me semble, une contradiction en forme. Le Politique veut qu'un Prince se fasse aimer de ses Sujets pour éviter les conspirations, & dans le Chapitre XVII.* il dit qu'un Prince doit songer principalement à se faire craindre, puisqu'il peut compter sur une chose qui dépend de lui, & qu'il n'en est pas de même de l'amour des peuples. Lequel des deux est le véritable sentiment de l'Auteur? Il parle le langage des Oracles, on peut l'interpréter comme on le veut; mais ce langage des Oracles, soit dit en passant, est celui des Fourbes.

Je dois dire en général à cette occasion que les

3. Il faut, que l'afection du complice soit bien grande, si le danger, où il s'expose, ne lui paroit pas encore plus grand, dit Machiavel (Disc. lib. 3. c. 6).

4. Tacite marque dans le 15. Livre de ses Annales tout ce qui fait avorter une Conspiration. 1. L'esperance de l'impunité, toujours contraire aux grans desseins. *Impunitis cupido, magnis semper conatibus adversa; &, promissa impunitas.* 2. L'esperance & la crainte *spes ac metus.* 3. La lenteur. *Accendere conjuratos, lentitudinis eorum pertæsa.* 4. La crainte d'être trahi. *Metus proditionis.* 5. La jalousie. Car il dit, que Pison refusa de tuer Néron dans sa Maison de Campagne, ou Néron venoit souvent, de peur que Silanus ne fût mis sur le Trône, ou que le Consul Vestinus ne voulût rétablir la Liberté, ou faire un Empereur à sa mode. 6. *Proditio.* La Tra-

* Imiter ni Neron, ni David. E. de L.

lieu que le Prince a de son côté la Majesté de l'Etat, les

Trahison, qui arive souvent sur le point de l'éxécution. *Pridie insidiarum.* 7. *Præmia perfidiæ, immensa pecunia & potentia.* L'espoir de la recompense, comme aussi la crainte de la laisser aller à un autre, en se laissant prévenir. *Multos adstitisse, qui eadem viderint: nihil profuturum unius silentium. At præmia penes unum fore, qui indicio prævenisset.* Il y a encore une autre sorte de trahison, qui est celle du Visage & de la Contenance, qui découvre quelquefois ce qui est caché dans le cœur d'un Conjuré. *Ipse mæstus, & magnæ cogitationis manifestus erat.* 8. L'imprudence, par exemple, de faire de certains préparatifs devant des Valets, de leur faire éguiser un poignard. *Pugionem asperari saxo, & in mucronem ardescere jussit.* Ce qui leur donne du soupçon, *arreptis suspicionibus de consequentibus.* 9. La vüe des tourmens *tormentorum aspectus ac minæ.* 10. La créance, que l'on a, que quelqu'un de ses Compagnons a tout dit, & qu'il est inutile de garder le silence. *Cuncta jam patefacta credens, nec ullum silentii emolumentum,*

les conjurations & les assassinats ne se commettent plus guères dans le monde. Les Princes sont en sûreté de ce côté-là: ces crimes sont usés, ils sont sortis de mode, & les raisons qu'en allegue Machiavel, sont très bonnes; il n'y a tout au plus que le Fanatisme* *qui puisse faire commettre un crime aussi épouvantable.*

Parmi les bonnes choses que Machiavel dit à l'occasion des conspirations, il y en a une très-bonne; mais qui devient mauvaise dans sa bouche, la voici, „ Un
„ Conjurateur, dit-il,
„ est troublé par l'ap-
„ préhension des châti-
„ mens qui le mena-
„ cent, & les Rois sont
„ soutenus par la majes-
„ té de l'Empire & par
„ l'au-

* De quelques Ecclésiastiques qui puisse lui faire commettre un crime aussi épouvantable par pur fanatisme. E. de L.

les Loix, ses Amis & ses Alliés. De sorte que s'il a encore l'afection du peuple, il est impossible, que personne soit assés téméraire, pour conjurer contre lui. Car au lieu que d'ordinaire les Conjurés ont fort à craindre avant que d'en venir au fait, pour lors ils ont encore plus à craindre après, d'autant qu'ils ont le peuple à dos, & par conséquent point de refuge. J'en pourrois donner mille exemples, mais je me contenterai d'un seul, arivé de nôtre tems. Hannibal Bentivole, Aieul de celui d'aujourd'hui, lequel étoit Prince de Bologne, aiant été tué par les Cannesques, le*

tum, edidit cæteros. Ajoutés à cela le hazard, qui domine assés souvent dans ces Afaires. Le Comte de Licestre manqua l'entreprise de Leiden, sur ce qu'un des Conjurés aiant été arrêté pour déte, la plupart des autres s'enfuirent, croiant, que quelqu'un d'entre eux les avoit trahis.

* *Famille rivale des Bentivoles. (en 1445.)*

„ l'autorité des Loix. „ Il me semble que l'Auteur politique n'a pas bonne grace à parler des Loix, lui qui n'insinue que l'intérêt, la cruauté, le despotisme & l'usurpation.*

Machiavel conseille donc aux Princes de se faire aimer, de se ménager pour cette raison, & de gagner également la bienveillance des Grands & des peuples. Il a raison de leur conseiller de se décharger sur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux états, & d'établir pour cet effet des Magistrats, Juges entre le peuple & les Grands; il allegue

* Machiavel fait comme les Protestans, ils se servent des argumens des incredules pour combattre la transubstantiation des Catholiques, & ils se servent des mêmes argumens dont les Catholiques soutiennent la transubstantiation, pour combattre les incrédules. E. de L.

le peuple se souleva aussi tôt, & massacra tous les Cannesques. Tant les Bentivoles étoient alors aimés à Bologne. Et comme il n'en restoit aucun, qui pût gouverner l'Etat, le fils qu'Hannibal laissoit étant en maillot *, *Bologne en envoia demander un, qu'elle avoit appris qui étoit à Florence, & qui jusque-là avoit passé pour le fils d'un Artisan* †, *& lui donna la direction des Afaires, jusqu'à ce que le fils d'Hannibal fût en âge de gouverner. D'où je conclus, que le Prince se doit peu*

* *Au livre 6. de son Histoire, il dit que cet enfant, qui s'apelloit Jean, avoit six ans.*

† *Il étoit fils naturel d'un Hercule Bentivole, cousin d'Hannibal, & s'apelloit Santi, & passoit à Florence pour le fils d'un Agnolo da Cascese, Cardeur.* Machiavel ibid. *où il ajoute, que la conduite de Santi fut si prudente, qu'au lieu que ses Ancêtres avoient tous été tués par leurs ennemis, il vecut en paix, & mourut très-glorieusement.*

allegue le Gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du despotisme & de l'usurpation d'autorité aprouve la puissance que les Parlemens de France avoient autrefois. Il me semble * que s'il y a un Gouvernement dont on pourroit de nos jours proposer † *la sagesse pour modèle, sans blâmer les autres*, c'est celui d'Angleterre. Là le Parlement est l'Arbitre du peuple & du Roi, & le Roi a tout le pouvoir de faire du bien; mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre ensuite dans une grande discussion sur la Vie des Empereurs Romains, depuis Marc-Aurele jusqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cause de ces changemens fréquens à la vénalité de l'Em-

* A moi. E. de L.

† Pour modele la sagesse. E. de L.

*peu mètre en peine des Conjurations, quand le peuple lui est afectionné, mais doit avoir peur de tout, & d'un chacun, quand il est haï. Et ç'a toujours été le principal souci des Princes Sages, & des Etats bien ordonnés, de contenter le peuple, & de ne pas désespérèr les Grans. Des Roiaumes bien policés la France en est un *, & de mille excellentes choses, qui s'y trouvent établies pour la Sûreté du Roi, & la Liberté des Sujets, la meilleure est sans doute, l'autorité du Parlement †. Car celui, qui a policé ce Roiaume, connoissant l'ambition & l'insolence des Grans, & par conséquent la nécessité de les tenir en bride: mais aussi voulant les défendre contre la haine*

* *Ce Roiaume, dit il, obéit plus aux Loix que pas un autre. Lib. 3. Disc. cap. 1.*

† *Il ne parle, que de celui de Paris, qui donne le branle à tous les autres, & qu'il dit être l'éxécuteur inviolable des Loix. Disc. lib. 3. cap. 1.*

l'Empire; mais ce n'en est pas la seule cause. Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeste, sans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La vénalité fut enfin une raison de plus pour assassiner les Empereurs; mais le fond véritable de ces révolutions étoit la forme du Gouvernement. Les Gardes Prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les Mameloucs en Egypte, les Janissaires en Turquie, les Strélitz en Moscovie. * *Constantin cassa habilement les Gardes Prétoriennes*; mais enfin les malheurs de l'Empire exposerent encore ses Maîtres à l'assassinat & à l'empoisonnement. Je remarquerai seulement que les mauvais Empereurs

* Constantin cassa les Gardes Prétoriennes habilement. E. de L.

ne du peuple fondée sur ce qu'il les redoutoit, il ne trouva pas à propos, que le Roi s'en mêlât, de peur de l'exposer à la haine des Grans, s'il favorisoit les Populaires; ou à celle des Populaires, s'il favorisoit les Grans. Et pour cet éfet il établit un juge tiers, pour réprimer les Grans & défendre les Petits, sans que le Prince fût chargé de l'envie des uns, ni des autres. Ce qui apprend aux Princes à se réserver la distribution de toutes les graces, & à laisser à leurs Officiers * *la disposition des peines* 5. *Et de toutes les choses, qui sont sujétes à l'envie. Je dis encore, que le Prince doit considerer les Grans, mais sans se faire haïr du peuple. Plusieurs diront peut-être, que les accidens arivés*

* Magistrats.

5. *Viro Principi, ubi pœnarum res est, aliis id delegandum, ubi præmiorum, aut munerum, ipsi obeundum.* (Xenophon.)

reurs périrent de morts violentes; mais un Théodose mourut dans son lit, & Justinien vécut heureux quatre-vingt-quatre ans. Voilà sur quoi j'insiste. Il n'y a presque point de méchans Princes heureux, & Auguste ne fut paisible que quand il devint vertueux. Le Tyran Commode, successeur du divin Marc-Aurele, fut mis à mort malgré le respect qu'on avoit pour son pere; Caracala ne put se soutenir à cause de sa cruauté; Alexandre Sévére fut tué par la trahison de ce Maximin de Thrace qui passe pour un Géant; & Maximin, aiant soulevé tout le monde par ses barbaries, fut assassiné à son tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faisoit de sa basse naissance, Machiavel a grand tort. Un homme, élevé à l'Empire par son courage, n'a plus de parens;

vés, à divers Empereurs Romains sont des exemples, qui infirment mon opinion, y en aiant quelques-uns, qui ont perdu l'Empire, ou la vie, quoiqu'ils se fussent toujours trés-bien comportés. Pour répondre à cète objection, j'examinerai les qualités des Empereurs Marc le Filosofe & Commode, son Fils, Pertinax, Julien, Sevére, Antonin-Caracalla, son Fils, Macrin, Héliogabale, Alexandre & Maximin. Par où l'on verra, que ce que j'ai dit revient assés à ce qui leur est arivé: Et par ocasion je ferai des réflexions sur les choses, qui sont à remarquer dans leurs actions. Il faut premiérement observer, qu'au lieu que les autres Princes n'ont à combatre, que l'ambition des Grans, & l'insolence de peuples, les Empereurs Romains avoient une troisiéme dificulté à surmonter, la cruauté & l'avarice des soldats, d'où vint la ruine de plusieurs de ces Princes, étant trés-

rens; on songe à son pouvoir, & non à son extraction. Puppien étoit fils d'un Maréchal de village, Probus d'un Jardinier, Dioclétien d'un Esclave, Valentinien d'un Cordier; ils furent tous respectés. Le Sforce qui conquit Milan, étoit un Païsan; Cromwel qui assujettit l'Angleterre & fit trembler l'Europe, étoit * *un simple Citoïen*; le grand Mahomet, Fondateur de † *l'Empire le plus florissant de l'Univers, avoit été* un Garçon Marchand; Samon, premier Roi d'Esclavonie, étoit un Marchand Français; le fameux Piast, dont le nom est ‡ *si* révéré en Pologne, fut élu Roi, aiant encore aux pieds ses sabots, & il vécut respecté

* Fils d'un Marchand. E. de L.

† La Religion la plus florissante de l'Univers, étoit. E. de L.

‡ Encore. E. de L.

trés-dificile de contenter la Milice & les peuples. Car ceux-ci aiment le repos ; &, pour cet éfet, veulent un Prince modeste : mais les soldats en veulent un d'humeur guerriére, & qui soit insolent, cruel, & voleur [6]. *Et c'est comme le* respecté * *jusqu'à cent ans.* Que de Généraux d'armées, que de Ministres & de Chanceliers roturiers ! L'Europe en est pleine, & n'en est que plus heureuse ; car ces places sont données au mérite. Je ne dis pas cela pour mépriser le sang des Witikinds, des Charlemagnes, & des Ottomans ; je dois au contraire par plus d'une raison aimer le sang des Héros, mais j'aime encore plus le mérite.

On ne doit pas ici oublier que Machiavel se trompe beaucoup lorsqu'il croit que du tems de Sévere il suffisoit de ménager les soldats pour se soutenir ; l'Histoire des Empereurs le contredit. Plus on ménageoit les Prétoriens indisciplinables, plus ils sentoient leur for-

6. *Erant quos memoria Neronis, ac desiderium prioris licentiæ accenderet.* (Hist. 1.) *Neque exercitus, aut Legatos ac Duces, magna ex parte luxus, egestatis, scelerum sibi conscios, nisi pollutum obstrictumque meritis suis Principem passuros.* (Hist. 2.) Galba perdit l'Empire & la vie, pour avoir dit, qu'il ne prétendoit point acheter l'afection des soldats, *legi à se militem, non emi.* (Hist. 1.) Et avoir usé de plus de sevérité qu'il n'en faloit à des gens, qui avoient oublié l'ancienne Discipline, & que Néron avoit acoutumés à la licence. *Nocuit antiquus rigor, & nimia severitas cui jam pares non sumus.* Et dans un autre endroit. *Severitas ejus angebat coaspernantes veterem disciplinam, atque ita 14 annis à Nerone assuefactos, ut haud minus vitia Principum amarent, quàm olim virtutes verebantur.* (Hist. 1.)

* Longues années. E. de L.

*le vouloient les Légions Romaines, pour avoir double paie, & de quoi assouvir leur avarice & leur cruauté. Ce qui fit, que les Empereurs, qui n'avoient pas assés de crédit, ou d'adresse, pour tenir les uns & les autres en bride, périssoient toujours. Et comme la pluspart d'eux & principalement ceux qui d'une condition privée étoient montés au Trône, connoissoient cête dificulté, ils tournoient du côté des soldats, sans se soucier beaucoup d'ofenser le peuple. Et c'étoit une nécessité. Car les Princes ne pouvant jamais manquer d'être haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude: Et lors qu'ils n'y peuvent pas réüssir, il faut, à quelque prix que ce soit, qu'ils évitent la haine du parti qui est le plus fort. Or les Empereurs, dont la Fortune étoit nouvelle, aiant besoin d'une faveur extraordinaire, pour se maintenir, adhéroient plus volon-*force; & il étoit également dangereux de les flatter, & de les vouloir réprimer. Les troupes aujourd'hui ne sont pas à craindre, parce qu'elles sont toutes divisées en petits Corps qui veillent les uns sur les autres, parce que les Rois nomment à tous les emplois, & que la force des Loix est plus établie. Les Empereurs Turcs ne sont si exposés au cordeau que parce qu'ils n'ont pas sû encore se servir de cette politique. Les Turcs sont Esclaves du Sultan, & le Sultan est Esclave des Janissaires. Dans l'Europe Chrétienne il faut qu'un Prince traite également bien tous les Ordres de ceux à qui il commande, sans faire de différences qui causent des jalousies funestes à ses intérêts.

Le modéle de Sévere, proposé par Machiavel à ceux qui s'éléveront à l'Empire, est donc

lontiers à la Milice, qu'au peuple. Ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, selon qu'ils savoient se tenir en crédit auprés d'elle. Pertinax & Aléxandre périrent tous deux, parce qu'ils étoient modérés, clémens, Amateurs de la Justice, & ennemis de la Violence. Marc vécut & mourut très-honoré, parce qu'étant venu à l'Empire par succession, il n'en devoit point de reconnoissance aux soldats, ni au peuple. Joint qu'aiant des vertus, qui le rendoient vénérable, il fut si bienfaire, que l'un & l'autre parti se tinrent toujours dans le devoir, & qu'il ne fut jamais haï, ni méprisé.

donc tout aussi mauvais, que celui de Marc-Aurele leur peut être avantageux. Mais comment peut-on proposer ensemble Sévere, César Borgia, & Marc-Aurele pour modèles? C'est vouloir réünir la sagesse & la vertu la plus pure avec la plus affreuse scélératesse. Je ne puis finir, sans insister encore que César Borgia avec sa cruauté si habile, fit une fin très malheureuse, & que Marc-Aurele, ce Philosophe couronné, toujours bon, toujours vertueux, n'éprouva jusqu'à sa mort aucun revers de fortune.

*Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de son Regne *, parceque la Milice, acoutumée à vivre licentieusement sous Commode, ne put s'assujétir à cête vie honnête qu'il vouloit introduire. Outre qu'aiant été fait Empereur malgré eux, & étant vieux, ils le meprisoient* 7 *encore autant qu'ils le haïs-*

* *Dans le 3. mois.*

7. L'âge rend les Princes méprisables. *Ipsa ætas Galbæ & irrisui, & fastidio erat assuetis juventæ Neronis.* (Hist. I.) Soit parce qu'ils sont

baissoient. Ou il est à remarquer, que l'on encourt aussi bien la haine en faisant bien, qu'en faisant mal *. *Et c'est pour cela, qu'un Prince, qui veut maintenir son Etat, est souvent contraint de n'être pas bon. Car lors que le parti dont tu crois avoir besoin, est corrompu, soit le Peuple, la Milice, ou les Grans, il faut le contenter, & pour lors tu n'as pas la liberté de bien-faire. Mais parlons d'Aléxandre, de qui, entre les autres loüanges, qu'on lui donne, il est raconté, qu'en* 14. *ans, qu'il regna il ne fit jamais mourir personne que dans les formes de la justice. Et néanmoins il tomba dans le mépris, sous couleur, qu'il étoit éféminé, & qu'il se laissoit gouverner à sa Mére, puis il fut tué* * *par ses soldats. Au contraire, Commode, Sevére, Caracalle & Maximin furent très-cruels, &, pour contenter les soldats, firent toutes les violences, & tous les outrages imaginables au peuple, & pourtant ils périrent tous malbureusement, excepté Sevére, dont le*

font alors moins entreprenans; *Reputante Tiberio extremam ætatem* (Ann. 6.) ou parceque leurs ennemis ne les croient pas en état de se défendre. *Artabanus senectutem Tiberii, ut inermem despiciens.* (Ann. 6.) ou que l'on croit, que leur esprit décline. *Fluxam Senio mentem objectando.* (Ibidem.) Outre que la Vieillesse est souvent cause, qu'ils se laissent gouverner. *Invalidum senem, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant.* (Hist. 1.) Et que ceux, qui entrent dans le Ministére, sur la fin de leur regne, & se hâtent de s'enrichir par toutes sortes de rapines. *Afferebant venalia cuncta præpotentes Liberti. Servorum manus subitis avidæ, & tanquam apud Senem festinantes.* Et ce d'autant plus que l'on ne craint guére un Maitre-caduc. *Cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.* (Hist. 1.)

8. *Et quia ipsorum moribus aliena, perinde odium pravis & honestis.* (Ann. 2.)

* *Avec sa Mére à Maience.*

le Regne fut hureux, quoiqu'il oprimât les peuples; parce qu'il avoit des qualités excellentes, qui le faisoient admirer des peuples, & révérer & aimer des soldats. Or comme ses actions, pour un Prince nouveau, ont été grandes, je veux dire en peu de mots, comme il sut contrefaire le Renard & le Lion, qui sont les deux Natures, que j'ai dit, & que je dis encore, que les Princes ont besoin d'imiter.

Sevére, aiant reconnu la lâcheté de l'Empereur Julien, persuada à l'Armée, qu'il commandoit en Illirie, qu'il faloit aler à Rome vanger la mort de Pertinax, qui avoit été tué par les soldats Prétoriens, &, sous cête couleur, sans montrer nullement, qu'il prétendoit à l'Empire, il prit le chemin de Rome, avec tant de diligence, qu'il fut en Italie avec son Armée, avant qu'on sût son départ. Et quand il fut à Rome, il fit mourir Julien [9], *& se fit élire Empereur les Armes à la main. Mais il avoit encore deux obstacles à se saisir de tout l'Empire, l'un en Asie, où Pescennius Niger, qui commandoit les Légions, avoit pris le titre d'Em-*

9. *Scelus, cujus ultor est, quisquis successit.* (Hist. 1.) *Omnes conquiri & interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito Principibus more munimentum ad præsens, in posterum ultionem.* (ibid.) C'est la coutume des Princes de vanger la mort de leur Prédécesseur, non pas pour l'amour de lui, mais pour assurer leur propre vie. Claudius fit mourir Chereas & Lupus, qui avoient tué Caligula, quoique cet Atentat l'eût fait monter au Trône. Vitellius punit de mort tous les coupables du meurtre de Galba & de Pison. Et Domitien fit mourir Epaphrodite, pour avoir aidé Néron à se tuer, quoique Néron eût été condamné par un Arrest du Sénat. Ferdinand, Gran-Duc de Toscane, punit de mort *Bianca Capella* sa Belle-sœur, qui avoit empoisonné le Gran-Duc François, son Mari.

*d'Empereur; l'autre en Occident *, où il avoit un Compétiteur, nommé Clodius Albinus. Mais y aiant du danger à les ataquer tous deux à la fois, il résolut de tromper l'un, & de combatre l'autre. Il écrivit donc à Albinus, que le Sénat l'aiant fait Empereur, il vouloit l'avoir pour Colégue, ce qu'il fit, en lui donnant le titre de Cesar, & l'autre l'accepta sans façon. Mais après que Sevére eut vaincu & fait tuer Niger, & qu'il eut pacifié l'Orient, étant de retour à Rome, il se plaignit de l'ingratitude d'Albinus, qui, disoit-il, avoit attenté à sa vie. Ce qui l'obligeoit d'aler en France pour le punir, comme il fit ensuite, en lui ôtant son Etat & la vie. Si l'on éxamine de près ce procédé, l'on y trouvera la férocité du Lion & la ruse du Renard. On verra, que Sevére fut craint & respecté d'un chacun, sans être haï des soldats: & l'on ne s'étonnera plus, comment un homme nouveau put garder un si grand Empire, attendu que la haute réputation lui servit toujours de bouclier contre la haine que ses rapines lui pouvoient avoir atirée.*

Caracalla, son Fils, avoit aussi de très-excellentes parties, qui le rendoient admirable au peuple, & agréable aux soldats. Il étoit homme de guerre, infatigable, ennemi de la molesse & de la bonne chére. Ce qui le faisoit aimer dans toutes les Armées. Mais il fut si feroce, & si cruel, qu'il fit comme une boucherie du peuple d'Aléxandrie, & de celui de Rome. Par où il devint odieux à tout le Monde, & jusqu'à ses propres Officiers. De sorte qu'à la fin un Centurion le tua au milieu de son Armée. Où il est à observer, que ces sortes d'attentats, qui viennent d'un courage

* *En France.*

rage ostiné ne se sauroient éviter par les Princes, tous ceux, qui ne se soucient point de leur vie, étant maîtres de la leur 10. *Mais comme ces atentats sont trés-rares, le Prince ne s'en doit pas aussi tant métre en peine. Il doit seulement se garder d'ofenser griévement aucun de ceux, qui le servent dans sa Maison, ou dans les Afaires de son Etat. Qui est la faute que fit Caracalla, qui retint parmi ses Gardes du Corps un Centurion, dont il avoit fait mourir le frere d'une mort ignominieuse, & à qui il faisoit tous les jours des menaces* * . *Ce qui lui couta la vie.*

Quant à Commode, pour tenir l'Empire, à la satisfaction du peuple, & des soldats, il n'avoit qu'à suivre les traces de son Pére. Mais comme il étoit cruel & brutal, & qu'il vouloit vivre de rapines, il donna toute sorte de licence à ses soldats. D'ailleurs, oubliant son rang, jusqu'à descendre dans l'Arene, & à faire mille autres bassesses indignes de la Majesté, il devint méprisable aux soldats. Et ce mépris, joint à la haine du peuple, fut cause de la conspiration, où il perdit la vie. Il ne nous reste plus qu'à parler de Maximin.

La Milice aiant tué Aléxandre, qu'elle trouvoit éféminé, comme je l'ai déja dit, elle mit en sa place Maximin, qui étoit grand-guerrier. Mais il ne garda pas longtems l'Empire †, *parcequ'il devint odieux & méprisable. La bassesse de sa Naissance l'exposa au mépris Universel, un chacun sachant, qu'il avoit été Berger en Thrace. Les Cruautés, que ses Lieutenans*

10. *Quisquis vitam suam contempsit, tuæ dominus est.* (Seneca Ep. 4.)

* *Menacer, c'est fournir des armes à celui qu'on menace.*

† *Guére plus de deux ans.*

*nans éxercèrent à Rome, & dans tous les autres Lieux de l'Empire, avant qu'il en fût venu prendre possession, le firent passer lui même pour très-cruel. De sorte que de la peur & du mépris l'Afrique, Rome, & toute l'Italie, passérent à la conspiration, où ils furent secondés par ses propres soldats, qui, harassés de la longueur du Siége d'Aquilée, & las de ses cruautés, le tuèrent d'autant plus hardiment, qu'ils le voioient haï de tout le Monde *.*

Je ne parlerai point d'Héliogable, de Macrin, ni de Julien, qui n'aiant rien que de méprisable furent promtement exterminés. Mais, pour conclusion, je dirai, que les Princes de nôtre tems n'ont pas si grand besoin de ménager les soldats, pas un d'eux n'aiant des Armées en Corps, qui soient enracinées dans les Provinces, comme l'étoient celles de l'Empire Romain, où il étoit plus nécessaire de contenter les soldats, que les peuples, parceque ceux-ci n'avoient pas tant de pouvoir que les autres [11]. *Mais aujourd'hui tous les Princes ont plus besoin de contenter les peuples, que les soldats, parceque les peuples sont les plus forts. J'excepte le Gran-Seigneur & le Sultan d'Egypte: le premier, à cause qu'il entretient toujours environ douze mille hommes d'Infanterie, & quinze mille de Cavalerie, de qui dépend la sûreté & la force de son Etat, &*

* *Ils tuérent aussi son fils encore enfant, disant, que d'une si méchante race il n'en faloit rien garder.*

11. Témoin les Légions d'Alemagne, qui se vantoient d'avoir l'Empire entre leurs mains. *Sua in manu sitam rem Romanam, suis victoriis augeri Remp. in suum cognomentum adscisci Imperatores.* (Ann. 1.) *E-vulgato Imperii arcano, posse Principem alibi, quàm Romæ fieri.* (Hist. 1.) & *posse ab exercitu Principem fieri.* (Hist. 2.)

& de qui, par conséquent, il est nécessaire, qu'il conserve l'afection. Le second, d'autant que son Etat étant tout entre les mains des soldats, il faut de nécessité, qu'il se les conserve amis, sans se soucier du peuple. Où vous remarquerés, que l'Etat du Sultan est diférent de toutes les autres Principautés, & semblable au Pontificat Romain. Car ce ne sont pas les enfans du Prince mort qui succcédent, mais celui qui est élu par les Grans. Et céte coutume étant très-ancienne, céte Principauté ne peut pas être apellée nouvelle, non plus que la Papauté, puisqu'il ne s'y rencontre aucune des dificultés, qui sont dans les Etats nouveaux. Car bien que le Prince soit nouveau, il est reçu, comme s'il étoit héréditaire, d'autant que la forme du Gouvernement est ancienne. Mais, pour retourner à mon sujet, je dis, que, si l'on pese tout ce discours, on verra, que la ruine des Empereurs, que j'ai nommés, n'est venüe, que de la haine, ou du mépris, & l'on reconnoitra, pourquoi les uns procédant d'une façon, & les autres d'une autre, de part & d'autre quelqu'un a fini hureusement, & quelqu'un malhureusement. Car il fut inutile, & même pernicieux à Pertinax, & à Aléxandre, qui étoient des Princes nouveaux, de vouloir imiter Marc, qui en étoit un héréditaire; & pareillement à Caracalla, Commode, & Maximin, de marcher sur les traces de Sevére, faute d'en avoir eu l'habileté. Donc un Prince, établi de nouveau dans un Etat, ne sauroit imiter les actions de Marc, ni aussi n'a pas besoin d'imiter celles de Sevére, mais doit emprunter de celui-ci les qualités nécessaires, pour devenir Prince; & de l'autre, celles, qui le font, pour se maintenir avec honneur dans un Etat, où l'on se trouve déja bien établi.

CHA-

CHAPITRE XX.

* *Plusieurs Questions de politique.*

QUelques Princes, pour s'assurer de leur Etat, ont désarmé leurs Sujets: d'autres ont entretenu la division dans leurs Villes. Quelques-uns se sont fait des ennemis à dessein: Quelques autres se sont apliqués à gagner ceux, qui leur étoient suspects au commencement de leur Regne. Les uns ont bâti des Forteresses, d'autres les ont démolies. Et bien qu'on ne puisse rien décider sur toutes ces choses, à moins que de considérer séparément la Nature de chaque Etat, où l'on a à prendre de telles délibérations: Néanmoins je parlerai de tout cela en général, autant que la Matiére le poura permétre. Il n'est jamais arivé, qu'un Prince nouveau ait

LE Paganisme représentoit Janus avec deux visages; ce qui signifioit la connoissance parfaite qu'il avoit du passé & de l'avenir. L'image de ce Dieu, prise en un sens allégorique, peut très bien s'appliquer aux Princes. Ils doivent, comme Janus, voir derrière eux dans l'Histoire de tous les siécles qui se sont écoulés, & qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite & de devoir; ils doivent, comme Janus, voir en avant par leur pénétration,

* Si les Forteresses, & plusieurs autres choses, que les Princes font souvent, sont utiles, ou nuisibles. E. de L.

ait désarmé ses Sujets: au contraire, quand il les a trouvés désarmés, il a toujours pratiqué de les armer. Car lors qu'il les arme, ces Armes sont toutes à lui, ceux, qui lui sont suspects, lui deviennent fidéles, & ceux, qui l'étoient, continüent de l'être, & ses Sujets se font ses partisans. Il est vrai, que tous les Sujets ne se peuvent pas armer, mais si tu fais du bien à ceux que tu armes, tu peux être en sûreté du coté des autres. Joint que ceux, que tu emploies, te sont obligés à cause de la préférence, & que les autres t'excusent, suposant plus de mérite en ceux, qui courent plus de danger. Mais quand tu les désarmes, tu les ofenses, en leur donnant lieu de croire, que tu te défies d'eux. Ce qui leur fait concevoir de la haine contre toi. Et comme tu ne peux pas demeurer désarmé, il faut, que tu aies recours à la Milice Mercenaire, dont j'ai dit ci-

tion, & par cet esprit de force & de jugement qui combine tous les rapports, & qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre.

Machiavel propose cinq questions aux Princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs possessions. Voions ce que la prudence pourra conseiller de meilleur en combinant le passé avec le futur, & en se déterminant toujours par la raison & la justice.

Voici la première question: Si un Prince doit desarmer des peuples conquis, ou non?

Il faut toujours songer combien la maniére de faire la guerre a changé depuis Machiavel. Ce sont toujours des armées disciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent leur Païs; on

ci-dessus le fort & le foible. Et quand même elle seroit bonne, elle ne le sera jamais tant, qu'elle te puisse défendre contre des ennemis puissans, & des Sujets suspects. Et c'est pour cela, qu'un Prince nouveau, dans une Principauté nouvelle, a toujours pris une Milice domestique. Et l'Histoire en fournit mille éxemples. Mais quand tu aquers un Etat nouveau, que tu unis à un Etat héréditaire, alors il est nécessaire de désarmer tes nouveaux Sujets, excepté ceux, qui se sont déclarés pour toi avant l'aquisition. Encore faut-il, dans la suite du tems, les énerver & les amolir en sorte, que toute la force des Armes consiste dans la Milice propre, que tu as coutume d'entretenir dans ton Etat héréditaire. Nos Anciens, & particuliérement ceux, qui passoient pour être les plus Sages du tems, tenoient pour maxime, qu'il faloit des factions doméstiques, pour garder Pistoie,

on mépriseroit beaucoup une troupe de Païsans armés. Si quelquefois dans des siéges la Bourgeoisie prend les armes, les Assiégeans ne le souffrent pas; & pour les en empêcher, on les menace du bombardement & des boulets rouges. Il paraît d'ailleurs qu'il est de la prudence de desarmer pour les premiers tems les Bourgeois d'une ville prise, principalement si l'on a quelque chose à craindre de leur part. Les Romains, qui avoient conquis la Grande-Bretagne, & qui ne pouvoient la retenir en paix à cause de l'humeur turbulente & belliqueuse de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modérer en eux cet instinct belliqueux & farouche; ce qui réussit comme on le desiroit à Rome. Les Corses sont une poignée d'hommes, aussi braves & aussi déliberés que ces

toie, & des Forteresses, pour garder Pise, &, selon ce principe, fomentoient les divisions dans quelques Villes, pour les conserver plus facilement. Et cela étoit bon pour ce tems-là, que toute l'Italie étoit comme en balance. Mais je ne crois pas, que cela fût bon aujourd'hui. Car bien loin, que les divisions produisent jamais rien de bon, il faut, que les Villes divisées périssent, quand l'ennemi en approche, parceque le parti le plus foible se joindra toujours avec lui; & que l'autre ne poura plus résister. Les Vénitiens fomentoient les Guelfes & les Gibelins dans leurs Villes: & bien qu'ils ne les laissassent jamais venir aux mains, si est-ce qu'ils nourissoient des querèles entre eux, pour ocuper, à ce que je crois, le loisir de leurs Sujets à raisonner de ces diférends, & leur ôter par là le tems de penser à se soulever. Ce qui tourna depuis à leur dommage. Car

ces Anglais; on ne les domptera, je crois, que par la prudence & la bonté. Pour maintenir la Souveraineté de cette Isle, il me paraît d'une nécessité indispensable de desarmer les Habitans, & d'adoucir leurs mœurs. Je dis en passant, & à l'occasion des Corses, que l'on peut voir par leur exemple quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, & qu'il est dangereux & injuste de l'opprimer.

La seconde question roule sur la confiance qu'un Prince doit avoir, après s'être rendu maître d'un nouvel Etat, ou en ceux de ses nouveaux Sujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidèles à leur Prince légitime.

Lorsqu'on prend une ville par intelligence, & par la trahison de quelques Citoïens, il y auroit beaucoup d'impru-

Car après qu'ils eurent été défaits à Vaïla, une de ces factions leva le masque, & les dépoüilla de tout leur Etat. Je dis donc, que céte conduite montre la foiblesse d'un Prince, & qu'un, qui sera puissant, ne soufrira ces divisions [1], *qui véritablement lui servent en tems de paix à amuser ses Sujets, mais aussi qui nuisent en tems de Guerre. Sans doute, les Princes deviennent grans, quand ils surmontent les dificultés, & les oppositions qu'on leur fait. Aussi,* [*] *la Fortune, lors qu'elle veut grandir un Prince nouveau, qui a plus besoin de réputation, qu'un Prince héréditai-*

1. Témoin le Roi de France, dit Machiavel (Disc. lib. 3. cap. 27.) qui ne soufriroit jamais, que personne se dist étre du parti du Roi, parce que cela signifieroit, qu'il y auroit un autre parti que celui du Roi: au lieu que le Roi ne veut point de partis.

[*] Ou, Aussi, lorsque la Fortune veut, &c.

prudence à se fier aux Traitres, qui probablement vous trahiront: & on doit présumer que ceux qui ont été fidèles à leurs anciens Maîtres, le feront à leurs nouveaux Souverains; car ce sont d'ordinaire des esprits sages, des hommes domiciliés qui ont du bien dans le Païs, qui aiment l'ordre, a qui tout changement est nuisible. Cependant il ne faut se confier legérement à personne.

Mais supposons un moment que des peuples, opprimés & forcés à secoüer le joug de leurs Tyrans, appellassent un autre Prince pour les gouverner, je crois que le Prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne; & que s'il en manquoit en cette occasion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus précieux, ce seroit * *une in-*

* Le trait le plus indigne,

ditaire, elle lui suscite des ennemis & des ligues, pour exercer son courage, & son industrie, &, par céte échelle le faire monter à un plus haut degré de puissance [2]. *A raison de quoi plusieurs croient, qu'un Prince sage doit, par finesse, se susciter quelques ennemis, selon qu'il en trouve l'ocasion,*

2. Comme elle fit à Tibére, dont la vie, avant qu'il parvinst à l'Empire, fut pleine de dangers & de traverses. *Casus prima ab infantia ancipites.... Ubi domum Augusti privignus introiit, multis æmulis conflictatus est, dùm Marcellus & Agrippa, mox Caius Luciusque Cæsares viguere.... Sed maxime in lubrico egit, accepta in matrimonium Julia, impudicitiam uxoris tolerans, aut declinans.* (Tac. Ann. 6.) Et à Caractacus, *quem multa ambigua, multa prospera extulerant, ut cæteros Britannorum Imperatores præmineret.* (Ann. 12.) & à ce Capitaine Romain, qui devint intrépide à force d'avoir éprouvé la bonne & la mauvaise fortune. *Cæcina secundarum ambiguarumque rerum sciens, eòque interritus.* (Ann. 1.)

ingratitude funeste à son pouvoir & à sa gloire. Guillaume, Prince d'Orange, conserva jusqu'à la fin de sa vie son amitié & sa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du Gouvernement d'Angleterre, & ceux qui lui étoient opposés, abandonnerent leur patrie & suivirent le Roi Jaques.

Dans les Roïaumes électifs, où la plûpart des élections se font par brigues, & où le Trône est venal, quoiqu'on en dise, je crois que le nouveau Souverain trouvera la facilité, après son élevation, d'acheter ceux qui lui ont été opposés, comme il s'est rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples. * *On y trafiqua si souvent du*

gne, d'une ingratitude qui ne manqueroit pas de flétrir sa memoire. E. de L.

* On y trafique si grossiére-

ſion, pour en devenir plus eſtimé & plus puiſſant, quand il les aura oprimés 3. *Les Princes, & particuliérement les Princes Nouveaux, ont trouvé plus de fidélité & d'utilité dans les hommes, qui, au commencement de leur Regne, leur étoient ſuſpects, qu'en ceux, à qui alors ils ſe fioient le plus. Pandolfe* Petrucci, *Prince de Sienne, ſe ſervoit plus de ceux, qui lui avoient été ſuſpects, que des autres. Mais comme cela change ſelon les ocaſions, je dirai ſeulement, que, ſi les hommes, que le Prince avoit au commencement pour ennemis, ſont tels, qu'ils aient beſoin d'apui, pour ſe maintenir, le Prince les poura toujours gagner aiſément: & qu'ils lui ſeront d'autant plus fidéles, qu'ils voudront*

3. C'eſt en ce ſens, que Diogéne diſoit, qu'il étoit néceſſaire d'avoir de rudes ennemis.

du Trône, qu'il ſembloit que cet achat ſe fît aux Marchés public. La libéralité d'un Roi de Pologne écarte de ſon chemin toute oppoſition, il eſt le maître de gagner les grandes Familles par des Palatinats, des Staroſties, & d'autres Charges qu'il confere; mais comme les * *hommes* ont ſur le ſujet des bienfaits la mémoire très courte, il faut revenir ſouvent à la charge. En un mot, la République de Pologne eſt comme le tonneau des Danaïdes, le Roi le plus généreux répandra vainement ſes bienfaits ſur eux, il ne les remplira jamais. Cependant, comme un Roi de Pologne a beaucoup de graces à faire, il peut ſe ménager des reſſources fré-

rement du trône qu'il ſemble que cet achat ſe faſſe aux marchez publics. E. de L.

* Polonois. E. de L.

dront éfacer, par leurs services, la mauvaise opinion qu'il avoit conçüe [*]. *De sorte que le Prince en tire toujours plus de service, que des autres, qui n'aiant rien à craindre de lui, ont moins de soin de cultiver sa bienveillance* 4. *A ce propos, je ne saurois me passer d'avertir le Prince, qui vient d'aquérir un Etat par la faveur de ceux du païs, de bien considérer les motifs, qu'ils ont eus de le favoriser, & si ce n'a point*

[*] Ou, Et ces gens-là sont d'autant plus fidéles qu'ils connoissent le besoin qu'ils ont de détruire, par leurs bonnes actions, l'opinion sinistre, que l'on avoit d'eux.

4. Témoin ce Marius Celsus, qui fut si fidéle à Oton, quoiqu'il eût été ami inviolable de Galba. *Marium Celsum Cons. Galbæ usque in extremas res amicum fidumque.* (Hist. 1.) *Otho intra intimos amicos habuit.... Mansitque Celso velut fataliter etiam pro Othone fides integra.* (Ibid.)

fréquentes, en ne faisant ses liberalités que dans les occasions où il a besoin des Familles qu'il enrichit.

La troisième question de Machiavel regarde proprement la sûreté d'un Prince dans un Roïaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la mesintelligence parmi ses Sujets?

Cette question pouvoit peut-être avoir lieu du tems des Ancêtres de Machiavel à Florence; mais à présent je ne pense pas qu'aucun Politique l'adoptât * sans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer † *le bel Apologue si connu*, de Menenius Agrippa, par lequel il réünit le peuple Romain. Les Républiques cependant doivent en quelque façon entrete-

* Toute crüe &. E. de L.
† La belle Apologie si connüe. E. de L.

point été en haine du précédent Gouvernement, plûtôt que par inclination pour lui [5], *qu'ils l'ont fait; auquel cas il lui sera très-dificile de se les conserver amis, parcequ'il sera impossible de les contenter. Et s'il veut parcourir les éxemples anciens & modernes, il verra, qu'il est beaucoup plus facile de gagner l'Amitié de ceux, qui se contentoient de l'Administration précédente, & qui par conséquent étoient ses ennemis, que de ceux, qui, faute d'en être contens, se sont faits ses amis, & l'ont aidé à s'emparer de l'Etat. C'a été la Coutume des Princes de bâtir des Forteresses, pour tenir les Mutins en bride, & pouvoir soutenir le prémier éfort d'une révolte. Je loüe céte méthode, parcequ'elle a été en Usage chés les*

5. *Multi odio præsentium, & cupidine mutationis.* (Ann. 3.)

tenir de la jalousie entre leurs Membres; car si aucun Parti ne veille sur l'autre, la forme du Gouvernement se change en Monarchie.

Il y a des Princes qui croient la desunion de leurs Ministres nécessaire pour leur intérêt, ils pensent être moins trompés par des hommes qu'une haine mutuelle tient réciproquement en garde: mais si ces haines produisent cet effet, elles en produisent aussi un fort dangereux; car au lieu que ces Ministres devroient concourir au service du Prince, il arrive que par des vûes de se nuire, ils se contrecarent continuellement, & qu'ils confondent dans leurs querelles particulières l'avantage du Prince & le salut des peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une Monarchie, que l'union intime & inséparable de tous ses Mem-

les Anciens. Mais de notre tems nous avons vu Nicolas Vitelli démolir deux Forteresses de Città-di-Castello, *pour conserver cète Place. Guibaud, Duc d'Urbin, aiant recouvré son Duché, d'où César Borgia l'avoit chassé, rasa toutes les Forteresses de cète Province* [6], *persuadé, qu'il seroit plus dificile de la reperdre, quand il n'y auroit plus de Citadelles. Les Bentivoles firent la même chose à Bologne, aprés y être retournés* [7]. *Les Forteresses sont*

6. Au Chapitre 24. du Livre 2. de ses Discours, il dit, que le Duc d'Urbin les démolit, parcequ'étant aimé de ses sujets, il craignoit de s'en faire haïr en montrant de se défier d'eux: & que d'ailleurs il ne pouvoit pas défendre ces forteresses contre les ennemis à moins que d'avoir une Armée en Campagne.

7. Les Bentivoles devinrent sages aux dépens du Pape Jules II. qui aiant fait une Citadelle à Bologne, & mis un Gouverneur, qui fai-

Membres; & ce doit être le but d'un Prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisième question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatrième problême. Examinons cependant, & jugeons en deux mots si un Prince doit fomenter des Factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses Sujets.

C'est forger des Monstres pour les combattre, que de se faire des ennemis pour les vaincre; il est plus naturel, plus raisonnable, plus humain de se faire des amis. Heureux sont les Princes qui connoissent les douceurs de l'amitié, plus heureux sont ceux qui méritent l'amour & l'affection des peuples!

Nous voici à la dernière question de Machiavel; savoir, si un Prince doit avoir des forteresses & des citadelles, ou s'il doit les raser? Je

font donc utiles, ou non, selon les tems: & si d'un coté elles servent, elles nuisent d'un autre. Et voici comment. Le Prince, qui a plus de peur de ses peuples, que des Etrangers, doit faire des Forteresses: mais celui, qui craint plus les Etrangers, que les peuples, s'en doit passer. Le Chateau, que François Sforce a bâti à Milan, a déja fait & fera plus de mal à la Maison Sforce, que pas un autre désordre de cet Etat [8]. *Il n'y a donc point de*

faisoit assassiner les Bourgeois, perdit & la forteresse & la Ville, aussi tôt qu'ils se furent soulevés. Ibid.

8. Parceque les Sforces en devinrent plus hardis, & par conséquent plus violens. Si tu fais des forteresses, dit il au même Chap. elles te servent en tems de paix, parcequ'elles te rendent plus hardi à maltraiter tes sujets: mais en tems de guerre, elles ne te servent de rien, parcequ'elles sont ataquées, & par les ennemis, & par tes Sujets: & qu'il est impossible, qu'elles

Je crois avoir dit mon sentiment dans le Chapitre X. pour ce qui regarde les petits Princes, venons à présent à ce qui intéresse la conduite des Rois.

Dans le tems de Machiavel, le monde étoit dans une fermentation générale; l'esprit de sédition & de révolte regnoit par tout, l'on ne voioit que des Factions & des Tyrans. Les révolutions fréquentes & continuelles obligerent les Princes de bâtir des citadelles sur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moïen l'esprit inquiet des Habitans.

Dépuis ce siécle barbare, soit que les hommes se soient lassés de s'entre - détruire, soit plûtôt parce que les Souverains ont dans leurs Etats un pouvoir plus despotique, on n'entend plus tant parler de séditions & de révoltes: & l'on diroit que cet esprit

de meilleure Forteresse, que de n'être point haï du peuple. Car si tu en es haï, quelque Forteresse, que tu aies, tu n'es point en sûreté, atendu que le peuple ne prendra pas plus-tôt les Armes, qu'il sera secouru des Etrangers. Il ne se voit point, que les Forteresses aient servi à d'autres Princes de nôtre tems, qu'à la Comtesse de Furli, *à qui la sien-*

les tiennent contre les uns & les autres. . . . Et si tu veux recouvrer un Etat perdu, ce ne sera point par tes Forteresses que tu le recouvreras, si tu n'as une Armée, qui puisse combattre celui qui t'a dépoüillé. Or si tu as une Armée, tu le peux recouvrer, quand même tu n'aurois point de Forteresses. Quant au Chateau de Milan, Machiavel ajoute, qu'il ne servit dans l'Adversité, ni aux Sforces, ni aux François, mais au contraire leur nuisit, l'orgüeil de la Forteresse leur aiant fait négliger aux uns, & aux autres, de traiter plus honnêtement le peuple.

esprit d'inquiétude, après avoir assez travaillé, s'est mis à présent dans une assiétte tranquille ; de sorte qu'on n'a plus besoin de citadelles pour répondre de la fidélité * *d'un Païs.* Il n'en est pas de même des fortifications pour se garantir des ennemis, & pour assûrer davantage le repos de l'Etat.

Les armées & les forteresses sont d'une utilité égale pour les Princes ; car s'ils peuvent opposer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent sauver cette armée sous le canon de leurs forteresses en cas de bataille perdue, & le siége que l'ennemi entreprend de cette forteresse, leur donne le tems de se refaire & de ramasser de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amassent à

* Des Villes & du Pays. E de L.

*sienne, après le Massacre du Comte Jérome, son Mari *, donna le moien d'atendre le secours de Milan, & de recouvrer son Etat, & ce, dans une conjoncture d'Afaires, où les Etrangers ne pouvoient pas secourir le peuple. Mais depuis, quand elle fut ataquée par Cesar Borgia, & que ses Sujets se joignirent avec l'Etranger, elle éprouva, qu'elle eût mieux fait de se faire aimer du peuple, que d'avoir des Forteresses. Je loüe donc & ceux, qui en font, & ceux, qui n'en font point: mais je blâmerai toujours ceux, qui, s'y fiant trop, se soucieront peu d'être haïs de leurs peuples.*

à tems, emploier pour faire lever le siége à l'ennemi.

Les dernières guerres en Flandre entre l'Empereur & la France, n'avançoient presque point à cause de la multitude des places fortes; & des batailles de cent mille hommes * n'étoient suivies que par la prise d'une ou de deux villes. La campagne d'après, l'Adversaire, aiant eu le tems de réparer ses pertes, reparaissoit de nouveau, & l'on remettoit en dispute ce que l'on avoit décidé l'année d'auparavant. Dans des Païs où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, & gagneront, si elles sont heureuses, pour le prix de vingt batailles, dix milles de terrein.

Dans

* *Jérome* Riari *neveu de Sixte IV. sa femme étoit Catarine Sforce, fille de François, Duc de Milan, & sœur de Louis dit le More.*

* Remportées sur cent mille hommes. E. de L.

Dans des Païs ouverts le ſort d'un combat, ou de deux campagnes, décide de la fortune du Vainqueur, & lui ſoumet des Roïaumes entiers. Alexandre, Céſar, Gengiſckam, Charles XII. devoient leur gloire à ce qu'ils trouverent peu de places fortifiées dans les Païs qu'ils conquirent. Le Vainqueur de l'Inde ne fit que deux ſiéges en ſes glorieuſes campagnes, l'Arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugene, Villars, Marlbouroug, Luxembourg étoient de grands Capitaines; mais les fortereſſes émouſſerent en quelque façon le brillant de leurs ſuccès. Les Français connoiſſent bien l'utilité des fortereſſes, car depuis le Brabant juſqu'au Dauphiné, c'eſt * une double chaîne de places fortes; la frontière de la France du côté de l'Allemagne, eſt comme une gueule ouverte de lion, qui préſente deux rangées de dents menaçantes, † *prête à tout engloutir*. Cela ſuffit pour faire voir le grand uſage des villes fortifiées.

* Comme. E. de L.
† Qui a l'air de vouloir tout engloutir.

Fin de la ſeconde Partie.



ESSAI



ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE XXI.

Comment le Prince doit se gouverner pour se mettre en estime.

RIen ne fait tant estimer un Prince, que les grandes entreprises, & les actions extraordinaires. Nous avons aujourd'hui Ferdinand, Roi d'Espagne, lequel nous pouvons presque appeller Prince nouveau, attendu que de petit Roi d'Arragon, qu'il é-

CE Chapitre de Machiavel contient du bon & du mauvais. Je releverai premiérement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon & de loüable, & je hazarderai ensuite mon sentiment sur quelques sujets qui appartiennent na- tu-

étoit, il est devenu, par sa réputation, & par sa gloire, le premier Roi de la Chrétienté. Si nous considérons ses actions, nous trouverons, qu'elles ont toutes été grandes, & quelques-unes extraordinaires. Au commencement de son regne, il tourna ses armes contre le Roïaume de Grenade, & cette guerre fut le fondement de sa grandeur, d'autant que les Grands de Castille ne pensant qu'à combattre, il n'avoit rien à craindre d'eux, qui ne s'appercevoient pas même de l'autorité, qu'il acqueroit à leurs depens, en nourissant avec les deniers de l'Eglise & du peuple, des Armées, qui le rendirent depuis si celébre.

Outre cela, pour pouvoir entreprendre de plus grandes choses, il se servit du prétexte de la Religion, & par une pieté cruelle, il chassa les Maranes de ses Etats. Il

turellement à cette matière.

L'Auteur propose la conduite de Ferdinand d'Arragon, & de Bernard de Milan pour modèle à ceux qui veulent se distinguer par des grandes entreprises, & par des actions rares & extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardiesse des entreprises, & dans la rapidité de l'exécution. Cela est grand, j'en conviens; mais cela n'est loüable qu'à proportion que l'entreprise du Conquérant est juste. „ Toi „ qui te vantes d'exterminer les Voleurs, „ disoient les Ambassadeurs Scythes à Alexandre, tu es toi-„ même le plus grand „ Voleur de la terre; „ car tu as pillé & saccagé toutes les Nations que tu as vaincues. Si tu es un „ Dieu, tu dois faire „ le bien des Mortels, „ &

Il ne se peut pas trouver un exemple plus rare.

Sous le même prétexte, il attaqua l'Afrique, puis l'Italie, & enfin la France, ourdissant toujours de nouveaux desseins, qui tenoient les esprits dans l'attente de l'événement, & ne leur laissoient pas le tems de raisonner d'autre chose, ni par conséquent de machiner contre lui.

Il est encore très utile à un Prince, de donner des exemples singuliers, soit de punition, ou de récompense, desquels on ait à parler long-tems, comme étoient ceux, qu'on nous raconte de Barnabé, Seigneur de Milan [1].

Mais

1. Et ceux, que Philippe de Commines rapporte de Louis Onzième, son Maître. *Il faisoit*, dit-il, *d'apres punitions, pour être craint, & de peur de perdre obéissance. Il renvoioit Officiers, & cassoit Gendarmes, rognoit pensions*

„ & non pas leur ravir „ ce qu'ils ont; si tu „ es un homme, songes toujours à ce „ que tu es. „

Ferdinand d'Arragon ne se contentoit pas toujours de faire simplement la guerre; mais il se servoit de la Religion, comme d'un voile pour couvrir ses desseins. Il abusoit de la foi des sermens, il ne parloit que de justice, & ne commettoit que des injustices. Machiavel loüe en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allegue en second lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour insinuer aux Princes qu'ils doivent récompenser & punir d'une maniére éclatante, afin que toutes leurs actions * *aient* un caractére de grandeur imprimé en elles. Les Princes généreux ne man-

* Voyent. E. de L.

Mais sur-tout un Prince doit s'étudier à paroître excellent dans toutes ses actions [2]. *Il se fait encore estimer, quand il est grand ami, & grand ennemi, c'est-à-dire, quand il se déclare nettement en faveur de quelqu'un contre un autre; qui est toujours un meilleur parti, que d'être neutre.*

Car si deux puissans Voisins de ton Etat en viennent aux mains, soit que tu aies à craindre de celui, qui sera vainqueur, ou non, dans l'un & l'autre cas il te sera toujours plus avantageux de

sions & passoit tems à faire & défaire gens; & faisoit plus parler de lui parmi le Roiaume, que ne fit jamais Roi. Dans ses Mem. liv. 6. chap. 8.

2. *Præcipua rerum ad famam dirigenda*, dit Tac. Ann. 5. Il doit être comme Mucien, qui savoit donner de l'agrément à tout ce qu'il disoit, & à ce qu'il faisoit. *Omnium quæ diceret, atque ageret, arte quadam ostentator.* Hist. 2.

manqueront point de réputation, principalement lorsque leur libéralité * *sera* une suite de leur grandeur d'ame, & non de leur amour propre.

La bonté † peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Ciceron disoit à César. „ Vous n'avez „ rien de plus grand „ dans votre fortune „ que le pouvoir de „ sauver tant de Ci„ toiens, ni de plus „ digne de votre bon„ té que la volonté de „ le faire. „ Il faudroit donc que les peines qu'un Prince inflige, fussent toujours au-dessous de l'offense, & que les récompenses qu'il donne, fussent toujours au-dessus du service.

Mais voici une contradiction. Le Docteur de la politique veut en

* Est. E. de L.

† De leurs cœurs. E. de L.

de te déclarer, & de faire une bonne guerre. Si tu ne te déclares pas, tu seras toujours la proie du vainqueur, au grand contentement du vaincu, & tu n'auras personne, qui te plaigne, ni qui te protége; car le vainqueur ne veut point d'amis suspects, ni incapables de le secourir dans l'adversité, & celui, qui perd, ne veut point de toi, après que tu n'as pas voulu être le compagnon de sa fortune dans les Armes [*].

Lors qu'Antiochus passa en Grece où les Etoliens l'appelloient, pour chasser les Romains, ses Ambassadeurs priérent ceux d'Achaïe, qui étoient amis des Romains d'être neutres; au contraire les Romains demandoient, qu'on se déclarât pour eux; il en fut déliberé dans le Conseil d'Achaïe: Et comme l'Ambassadeur d'Antio-

[*] La Guerre.

en ce Chapitre que * *les Princes tiennent* leurs Alliances, & dans le XVIII. Chapitre il les dégage formellement de leur parole. Il fait comme ces Diseurs de bonne avanture, qui disent blanc aux uns, & noir aux autres.

Si Machiavel raisonne mal sur tout ce que nous venons de dire, il parle bien sur la prudence que les Princes doivent avoir de ne se point engager legérement avec d'autres Princes plus puissans qu'eux, qui, au lieu de les secourir, pourroient les † *accabler*.

C'est ce que savoit un grand Prince d'Allemagne, également estimé de ses amis & de ses ennemis. Les Suédois entrerent dans ses Etats lorsqu'il en étoit éloigné avec toutes ses troupes pour secou-

* Ses. E. de L.
† Abîmer. E. de L.

tiochus les exhortoit à la neutralité, celui des Romains leur dit, On vous dit, que le meilleur parti, que vous puissiez prendre, est de ne vous point embarquer dans notre guerre; & moi je vous dis, que vous n'en sauriez prendre un pire, car si vous vous tenez neutres, vous resterez à la discretion du vainqueur, sans que personne vous soit obligé [3].

Il arrivera toujours, que celui qui n'est point ton ami, te priera d'être neutre, & l'autre de ne l'être pas. Les Princes mal-résolus embras-

3. *Quippe sine dignitate præmium victoris eritis.* Livius Lib. 35. La Neutralité n'est bonne, que pour le Prince, qui est plus fort que ceux qui se battent, car il se fait, quand il veut, leur arbitre & leur Juge; au contraire, elle nuit toujours aux petits Princes. C'est pourquoi il faut être ou le plus fort, ou avec le plus fort.

courir l'Empereur au bas du Rhin, dans la guerre qu'il soutenoit contre la France. Les Ministres de ce Prince lui conseillerent, à la nouvelle de cette irruption soudaine, d'appeller le Czar de Russie à son secours; mais ce Prince, plus pénétrant qu'eux, leur repondit que les Moscovites étoient comme des ours qu'il ne falloit point déchaîner, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaînes. Il prit généreusement sur lui les soins de la vengeance, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le siécle futur, j'allongerois sûrement cet article par quelques réflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'est pas à moi à juger de la conduite des Princes modernes, & dans le monde il faut savoir parler & se taire à propos.

La

brassent d'ordinaire la neutralité, pour se tirer de l'embarras présent, & le plus souvent ils se perdent.

Mais quand tu te déclares hautement en faveur de l'une des parties, si ton ami reste vainqueur, il t'est obligé, & même affectionné, quoique tu sois à sa discrétion; car les hommes ne sont jamais si malhonnêtes, qu'ils veüillent opprimer, avec tant d'ingratitude, celui, qui les a obligez. Outre que les victoires ne sont jamais si entiéres, que le vainqueur n'ait encore besoin de garder quelques mesures de bienséance. Si ton ami est vaincu, tu deviens le compagnon d'une fortune, qui se peut relever, & tu as un ami, qui te sert quand il peut.

Si ceux, qui se battent ensemble, sont tels, que tu n'aies rien à craindre de celui, qui vaincra, tu fais d'autant plus

La matiére de la neutralité est aussi bien traitée par Machiavel, que celle des engagemens des Princes. L'expérience a démontré depuis long-tems qu'un Prince neutre expose son Païs aux injures des deux Parties * *belligérantes*; que ses Etats deviennent le théatre de la guerre, & qu'il perd toujours par la neutralité, sans que jamais il y ait rien de solide à y gagner.

Il y a deux manières par lesquelles un Prince peut s'agrandir: l'une est celle de la conquête, lorsqu'un Prince guerrier recule par la force de ses armes les limites de sa domination; l'autre est celle du bon gouvernement, lorsqu'un Prince laborieux fait fleurir dans ses Etats tous les Arts, & toutes les Sciences qui

* Belliqueuses. E. de L.

plus sagement de te déclarer, parce que tu concours à la ruine d'un voisin, avec celui, qui lui devroit sauver s'il étoit sage, d'autant qu'il reste à ta discrétion, si tu demeures vainqueur, comme il est impossible, que tu ne le sois.

*C'est ici, qu'il faut avertir le Prince, de ne s'associer jamais avec un plus puissant que lui, pour en offenser d'autres, si ce n'est, que la necessité l'y contraigne, comme je l'ai dit ci-dessus *; car s'il vient à vaincre, tu te mets à sa discrétion, qui est ce que les Princes doivent toujours éviter. Les Vénitiens s'associérent, sans nul besoin, avec la France, contre le Duc de Milan, d'où s'ensuivit la ruine de leur Etat.*

Mais quand on ne peut pas s'exempter de cette compagnie, ainsi qu'il arriva aux Florentins,

* *Au Chapitre* 13.

qui les rendent plus puissans & plus policés.

Tout ce Livre n'est rempli que de raisonnemens sur cette première manière de s'agrandir, disons quelque chose de la seconde, plus innocente, plus juste, & toute aussi utile que la première.

Les Arts les plus nécessaires à la vie, sont l'Agriculture, le Commerce, les Manufactures. Ceux qui font le plus d'honneûr à l'esprit humain, sont la Géometrie, la Philosophie, l'Astronomie, l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, la Musique, la Sculpture, l'Architecture, la Gravûre, & ce qu'on entend sous le nom de Beaux-Arts.

Comme tous les Païs sont très différens, il y en a où le fort consiste dans l'Agriculture; d'autres dans les Vendanges; d'autres dans les Manufactures, & d'au-

tins, lors que le Pape & le Roi d'Espagne assaillirent la Lombardie; le Prince doit alors se joindre avec les autres, pour les raisons, que j'ai dites.

Ne t'imagines point, qu'il y ait de parti plus sûr; au contraire, sois assuré, que tu n'en prendras que de hazardeux, car il est fatal de ne fuir jamais un inconvénient, sans tomber dans un autre. Or la prudence consiste à bien connoître la nature des inconvéniens, & à prendre le moindre mal pour un bien 4.

Le

4. Celui, qui attend toutes les commodités, (dit Machiavel, au liv. 2. de son Histoire) ou n'entreprend jamais rien, ou ce qu'il entreprend tourne le plus souvent à son désavantage. J'ai observé, dans toutes les affaires du Monde, dit un autre Politique Italien, que rien ne précipite plûtôt dans le péril, que le trop grand soin de s'en éloigner, & que le trop de prudence dégenere or-

d'autres dans le Commerce. Ces Arts se trouvent même prosperer ensemble en quelque Païs.

Les Souverains qui choisiront cette maniére douce & aimable de se rendre plus puissans, seront obligés d'étudier principalement la constitution de leur Païs, afin de savoir lesquels de ces Arts seront les plus propres à y réussir, & par conséquent lesquels ils doivent le plus encourager. Les Français & les Espagnols se sont apperçus que le Commerce leur manquoit, & ils ont médité par cette raison sur le moïen de ruiner celui des Anglais. S'ils réussissent, la France augmentera sa puissance plus considérablement, que la conquête de vingt villes, & d'un millier de villages ne l'auroit pû faire; & l'Angleterre & la Hollande, ces deux

plus

*Le Prince doit encore honorer tous ceux, qui excellent en leur art, sur-tout si c'est dans le Trafic, & dans l'Agriculture; & les exciter par des récompenses à inventer tout ce qui peut enrichir sa Ville, ou son Etat, afin que les uns ne s'abstiennent point d'ouvrir un bon commerce par la crainte de paier des droits; ni les autres de cultiver leurs terres, de peur d'en être dépoüillez, après les avoir embellies *.*

En-

ordinairement en imprudence. (*Fra Paolo.*)

* *M. le Chevalier Temple observe très-bien, que le Commerce ne fleurit jamais dans un Gouvernement despotique, parce que personne n'est assuré de joüir long-tems de ce qu'il possède; au lieu que cela n'est pas à craindre dans les Républiques. A raison de quoi il conclut, que leur Gouvernement est plus propre, que celui des Monarchies, à cultiver & conserver le Commerce; témoin Tyr, Carthage, Athenes, Siracuse, Agrigenti, Rhodes, où il commença de*

plus beaux & plus riches Païs du Monde, dépériront insensiblement comme un Malade qui meurt de consomption.

Les Païs, dont les blèds & les vignes font les richesses, ont deux choses à observer. L'une est de défricher soigneusement toutes les terres, afin de mettre jusqu'au moindre terrein à profit; l'autre est de rafiner sur un plus grand, un plus vaste débit, sur les moïens de transporter ces marchandises à moins de fraix, & de pouvoir les vendre à meilleur marché.

Quant aux Manufactures de toute espèce, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile & de plus profitable à un Etat, puisque par elles on suffit aux besoins & au luxe des habitans, & que les Voisins sont même obligés de paier tribut à votre industrie.

Enfin, il doit, en certains tems de l'année, tenir le Peuple en réjoüiſſance par des jeux, & des ſpectacles 5. Et comme chaque Ville eſt partagée en divers corps de métier, il eſt bon qu'il aſſiſte quelquefois à leurs aſſemblées 6, & quil y faſſe

de déchecir, dès que ces villes furent tombées en la puiſſance d'un Prince. Chap. 6. de ſes Remarques ſur la Hollande.

5. Comme faiſoient les Romains, qui ſelon la remarque de Tacite, domptoient plus les peuples par les voluptez, que par les armes, *Voluptatibus, qu bus Romani plus adverſus ſubjectos. quam armis valent.* Hiſt. 4. Et Agricola, qui amolit le courage féroce des Anglois par le luxe, à tel point, qu'ils appelloient en lui douceur & modération ce qui faiſoit une partie de leur ſervitude. *Ut homines diſperſi ac rudes, eoque bello faciles, quieti & otio per voluptates aſſueſcerent ..... Idque apud imperitos humanitas vocabatur, cùm pars ſervitutis eſſet.*

6. Comme faiſoit Auguſte. *Indulſerat ei ludicro Auguſtus*

trie. Elles empêchent d'un côté que l'argent ſorte du Païs, & elles en font rentrer de l'autre.

Je me ſuis toujours perſuadé que le défaut de Manufactures avoit cauſé en partie ces prodigieuſes émigrations des Païs du Nord, de ces Goths, de ces Vandales qui inonderent ſi ſouvent les Païs Méridionaux. On ne connoiſſoit d'Art dans ces tems reculés, en Suéde, en Dannemark, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'Agriculture, ou la Chaſſe. Les terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de Propriétaires qui les cultivoient, & qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout tems été très féconde dans ces Climats froids, il ar-

fasse parade de sa magnificence & de sa bonté, mais sans oublier jamais la majesté de Prince 7, qui le doit accompagner par-tout.

tus ..... neque ipse abborrebat talibus studiis, & civile rebatur misceri voluptatibus vulgi. Ann. 1. Car le peuple, qui aime son plaisir, est ravi d'y avoir le Prince pour compagnon *Ut est vulgus cupiens voluptatum, &, si eodem princeps trabat lætum.* Ann. 14. Et Vitellius, qui, dans l'élection des Consuls, se mêloit indifféremment parmi les prétendans, & tâchoit de se concilier l'affection & la voix du peuple, en présidant aux spectacles du Théatre & du Cirque. *Comitia consulum cum canditatis civiliter celebrans, omnem infimæ plebis rumorem in theatro, ut spectator; in Circo, ut fautor, affectavit.* Hist. 2.

7. *Ita ut nec illi, aut facilitas auctoritatem, aut severitas amorem deminuat.* In Agricola.

arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un Païs, qu'il n'en pouvoit subsister par le labourage. * *Les Indigens* s'attroupoient alors, ils étoient d'illustres Brigands par nécessité, ils ravageoient d'autres Païs & en dépossedoient les Maîtres; aussi voit-on dans l'Empire d'Orient & d'Occident que ces Barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs pour cultiver, afin de fournir à leur subsistance. Les Païs du Nord ne sont pas moins peuplés qu'ils l'étoient alors; mais comme le luxe a très † heureusement multiplié nos besoins, il a donné lieu à des Manufactures & à tous ces Arts qui font subsister des peuples entiers, qui autrement seroient obligés de chercher leur subsistance ailleurs.

Ces

* Et ces Cadets de bonne Maison. E. de L.
† Sagement. E. de L.

Ces manières donc de faire prosperer un Etat, sont comme des talens confiés à la sagesse du Souverain, qu'il doit mettre à usure & faire valoir. La marque la plus sûre qu'un Païs est sous un gouvernement sage & heureux, c'est lorsque les Beaux-Arts naissent dans son sein; ce sont des fleurs qui viennent dans un terrein gras & sous un ciel heureux; mais que la sécheresse, ou le souffle des Aquilons fait mourir.

Rien n'illustre plus un Regne que les Arts qui fleurissent sous son abri. Le siècle de Periclès est aussi fameux par les grands Génies qui vivoient à Athènes, que par les batailles que les Athéniens donnerent alors. Celui d'Auguste est mieux connu par Ciceron, Ovide, Horace, Virgile, &c. que par les proscriptions de ce cruel Empereur, qui doit après tout une grande partie de sa réputation à la Lyre d'Horace. Celui de Louïs XIV. est plus célèbre par les Corneilles, les Racines, les Moliéres, les Boileau, les Descartes, les le Bruns, les Girandon, que par ce passage du Rhin tant exagéré, par les siéges où Louïs se trouva en personne, & par la bataille de Turin que Monsieur de Marsin fit perdre au Duc d'Orléans par ordre du Cabinet.

Les Rois honorent l'humanité lorsqu'ils distinguent & récompensent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces esprits supérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connoissances, & qui se dévoüent au culte de la vérité.

Heureux sont les Souverains qui cultivent eux-mêmes ces Sciences, qui pensent avec Ciceron,

ce

[illegible] Vitel- [illegible] des [illegible] pretendans. [illegible] con- [illegible] & la voix [illegible] aux [illegible] & du [illegible] Comme consultum [illegible] civiliter cele- [illegible] infimae plebis [illegible] theatro, ut spec- [illegible] Circo, ut fautor, [illegible] Hist. 2. [illegible] aut fa- [illegible] aut se- [illegible] dominuat. In [illegible]

arrivoit qu'il y avoi
deux fois plus d'ha-
bitans dans un Païs
qu'il n'en pouvoit sub
sister par le labourag
* *Les Indigens* s'attro
poient alors, ils étoie
d'illustres Brigands p
nécessité, ils ra
geoient d'autres Païs
en dépossedoient
Maîtres ; aussi voit
dans l'Empire d'Or
& d'Occident que
Barbares ne dem
doient pour l'ordin
que des champs p
cultiver, afin de fo
nir à leur subsistan
Les Païs du Nord
sont pas moins peup
qu'ils l'étoient alo
mais comme le l
a très † heureu
ment multiplié
besoins, il a donné
à des Manufactures,
à tous ces Arts qui fo
subsister des peup
entiers, qui autrement seroient obligés
chercher leur subsistance ailleurs.

* Et ces Cadets de bonne Maison. E. de L.
† Sagement. E. de L.

Ces manières donc de faire prosperer un Etat, ...t comme des talens confiés à la sagesse du ...uverain, qu'il doit mettre à usure ...

...oir. La marque ... qu'un ... ...s un gouvernement sage et heureux, ...

...sque les beaux arts ...

...sont des ...

...s & sous ...

...esse, ou ...

Rien n'...

...fleurissent ...

...s est ainsi ...

...ent à Auguste ...

...lemens ...

...mieux ...

...gile, & ...

...el Empereur ...

...partie de ...

...ui de Louis ...

...ecles, ...

...a, les Descartes ...

...par ...

...ges ...

...la ...

...fit ...

...ser.

Les Rois ...

...guent & ...

...s d'honneur ...

...s superieur ...

...onner nos ...

...culte de la ...

Heureux ...

...êmes ces Sciences ...

ce Consul Romain, Libérateur de sa patrie & Pere de l'éloquence.

„ Les Lettres forment la Jeunesse, & sont le „ charme de l'âge avancé. La prospérité en „ est plus brillante, l'adversité en reçoit des „ consolations; & dans nos maisons, & dans „ celles des autres, dans les voïages, & dans la „ solitude, en tout tems & en tous lieux, elles „ sont la douceur de notre vie. „

Laurent de Médicis, le plus grand homme de sa Nation, étoit le Pacificateur de l'Italie, & le Restaurateur des Sciences. Sa probité lui concilia la confiance générale de tous les Princes; & Marc-Aurele, un des plus grands Empereurs de Rome, étoit non moins heureux Guerrier que sage Philosophe, & joignoit la pratique la plus sévère de la morale, à la profession qu'il en faissoit. Finissons par ces paroles: „ Un Roi que la justice conduit, a l'Univers pour son Temple, & les gens de bien „ en sont les Prêtres & les Sacrificateurs. „

CHAPITRE XXII.

Des Secretaires des Princes.

CE n'est pas une chose de peu d'importance, que de choisir des Ministres, car c'est par les gens, que le Prince tient auprès de sa personne,

IL y a deux espéces de Princes dans le Monde; ceux qui voient tout par leurs propres yeux & gouvernent leurs Etats par eux-mêmes,

sonne, que l'on juge de son esprit & de sa prudence *.

Quand

mes, & ceux qui se reposent sur la bonne foi de leurs Ministres, & qui se laissent gouverner par ceux qui ont pris l'ascendant sur leur esprit.

Les Souverains de la première espèce sont comme l'ame de leurs Etats; le poids de leur Gouvernement repose sur eux seuls, comme le Monde sur le dos d'Atlas. Ils réglent les affaires intérieures comme les étrangères; ils remplissent à la fois les postes des premiers Magistrats de la Justice, de Général des armées, de Grands-Thrésoriers. Ils ont, à l'exemple de Dieu qui se sert d'Intelligences supérieures à l'homme pour operer ses volontés, des esprits pénétrans & laborieux pour exécuter leurs desseins, & pour remplir en détail ce qu'ils ont projetté en grand. Leurs Ministres sont proprement des instrumens dans les mains d'un sa-

ge

* Tacite dit, qu'on prit bon augure du regne de Néron sur le choix, qu'il fit de Corbulon pour Général de ses Armées, ce choix montrant que la porte étoit ouverte au mérite, & qu'il se gouvernoit par un bon Conseil. *Daturum planè documentum, honestis, an secus, amicis uteretur, si ducem egregium, quàm si pecuniosum & gratia subnixum deligeret.* Et quelques lignes après, *Læti, quod Domitium Corbulonem præposuerat, videbaturque locus virtutibus patefactus.* Ann. 13. Et me semble, (dit Commines au chapitre 3. du livre 2. de ses Mémoires) que l'un des plus grands sens, que puisse montrer un Seigneur, c'est de s'acointer & approcher de lui gens vertueux & honnêtes; car il sera jugé, à l'opinion des gens, d'être de la condition & nature de ceux qu'il tiendra les plus prochains de lui. Et c'est où le Prince d'Orange se fondoit, quand il disoit, qu'il falloit juger de la cruauté du Roi Philippe II. par toutes celles, que le Duc d'Albe exerçoit impunément dans le Païs-Bas.

Quand ils sont habiles & fidéles, on doit toujours le croire sage, pour avoir sû connoître leur prix. Mais quand ils ne le sont pas, on ne peut jamais juger favorablement de lui, après qu'il a fait un si mauvais choix. Tous ceux, qui connoissoient Antoine da Venafro, *reconnoissoient, que Pandolfe* Petrucci, *Prince de Sienne, étoit un très-prudent homme, pour avoir pris un habile Ministre.*

Or il y a trois sortes d'esprits: Les uns entendent par eux-mêmes: les autres comprennent tout ce qu'on leur montre, & quelques-uns n'entendent, ni par eux, ni par autrui. Les premiers sont très excellens, les seconds sont bons, & les derniers inutiles.

Si Pandolfe n'étoit pas du premier rang, sans doute qu'il étoit du second; car toutes les fois qu'un Prince a l'esprit de discerner le bien & ge & habile * *Ouvrier.*

† *Les Souverains du second ordre n'aiant pas reçu les mêmes talens de la Providence, peuvent y suppléer par un choix heureux.*

Le Roi qui a assez de

* Maître. E. de L.

† Les Souverains du second ordre sont comme plongez, par un défaut de genie ou une indolençe naturelle, dans une indifferençe léthargique. Si l'Etat, prêt de tomber en deffaillançe par la faiblesse du Souverain, doit être soutenu par la sagesse & la vivaçité d'un Ministre, le Prinçe alors n'est qu'un fantôme, mais un fantôme néceſſaire; car il represente l'Etat: tout ce qui est à souhaiter, c'est qu'il fasse un choix heureux.

Il n'est pas aussi facile, qu'on le pense, à un Souverain, de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut emploier, dans les affaires; car les particuliers ont autant de facilité à se déguiser devant leurs maîtres, que les Prinçes trouvent d'obstacles pour dissimuler leur intérieur aux yeux du Public.

Après-tout, si Sixte cinq a pu tromper septante. E. de L.

& le mal, que quelqu'un fait, on dit, quoique de lui-même il n'ait pas de pénétration, il connoît les bonnes & les mauvaises actions de son Ministre, & pour approuver les unes, & blâmer les autres, il lui impose la nécessité d'être homme-de-bien 2.

Mais comment connoître bien un Ministre? En voici la pierre-de-touche. Quand tu vois, que ton Ministre pense plus à lui, qu'à toi, & que toutes ses actions tendent à son profit, tu ne dois jamais t'y fier 3; *car*

2 C'est pour cela, que Sejanus, qui connoissoit l'habileté & la pénétration de Tibére, mettoit au commencement tout son esprit à lui donner de bons conseils. *Sejanus, incipiente adhuc potentia, bonis consiliis notescere volebat.* Ann. 4.

3 Après que Sejanus eût sauvé la vie à Tibére dans la grotte de la Spelonque, Tacite dit que Tibére prit une entiére confiance en lui, comme

de santé, des organes en même tems assez vigoureux & assez déliés pour soutenir le penible travail du Cabinet, manque à son devoir s'il se donne un premier Ministre; mais je crois qu'un Prince qui n'a pas ces dons de la nature, se manque à lui-même, & à son peuple s'il n'emploie pas tout ce qu'il a de raison à choisir un homme sage qui porte le fardeau, dont le poids seroit trop fort pour son Maître. Tout homme n'a pas les talens; mais tout homme, s'il veut, aura assez de discernement pour les reconnoître dans autrui, & pour en faire usage. La science la plus universelle des hommes, est de distinguer assez vite la portée du génie des autres, on ne voit que faibles Artistes qui jugent très bien les plus grands Maîtres. Les moindres soldats connoissent tout ce que valent leurs Officiers, les plus grands

car celui, qui manie les affaires d'un Etat, ne doit jamais penser aux siennes, ni même entretenir le Prince d'autre chose, que de ce-qui regarde son Etat 4.

Mais

comme en un homme qui avoit eu plus de soin de la vie du Prince, que de la sienne, *Major ex eo, &, ut non sui anxius, cum fide audiebatur.* Ann. 4. Et Tigellin, pour détruire ses rivaux, disoit à Néron, qu'il ne faisoit pas comme Burrhus, qui avoit des prétentions, & des espérances; & que toute son ambition étoit de veiller à la sûreté du Prince. *Non se, ut Burrhum, diversas spes, sed solam incolumitatem Neronis spectare.* Ann. 14. Tous les Ministres tiennent ce langage, mais leur cœur & leurs actions démentent souvent leur bouche.

4. C'est-pourquoi Tibére tourna en ridicule un Sénateur, qui ôsa parler des intérêts de sa famille dans le Sénat, disant, que le Sénat avoit été établi, pour délibérer des affaires publiques, & non pas pour écouter les demandes impertinentes des particuliers. *Nec ideo à majoribus concessum est, egredi aliquando relationem, & quod in*

grands Ministres sont appréciés par leurs Commis. Un Roi seroit donc bien aveugle s'il ne distinguoit pas le génie de ceux qu'il emploie. Il n'est pas si facile de connoître tout d'un coup l'étendue de leur probité un Ignorant ne peut cacher son ignorance; mais un cœur faux peut en imposer long-tems à un Roi, qu'il a tant d'interêt de tromper, & qu'il assiége par ses artifices.

Si Sixte V. a pû tromper soixante-&-dix Cardinaux qui devoient le connoître, combien à plus forte raison n'est-il pas plus facile à un Particulier de surprendre la pénétration du Souverain qui a manqué d'occasion pour le démêler?

Un Prince d'esprit peut juger sans peine du génie, & de la capacité de ceux qui le servent; mais il lui est presque impossible de bien juger de leur desin-

Mais aussi le Prince doit penser à son Ministre, pour l'obliger à bien faire 5; *il le doit combler d'honneurs, de char-*

intéressement & de leur fidélité.

On a vû souvent que des hommes paraissent vertueux faute d'occasions pour se démentir; mais qui ont renoncé à l'honnêteté dès que leur vertu a été mise à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tiberes, des Nérons, des Caligula avant qu'ils parvinssent au Trône: peut-être que leur scélératesse seroit restée sans effet, si elle n'avoit été mise en œuvre par l'occasion qui dévelopa le germe de leur méchanceté.

Il se trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit, de souplesse, & de talens, l'ame la plus noire & la plus ingrate; il s'en trouve d'autres qui possedent * *un cœur bon & généreux*.

Les

in commune conducat loco sentent æ proferre, ut privata negotia, res familiares nostras hic augeamus . . . . Efflagitatio intempestiva & improvisa, cùm aliis de rebus convenerint Patres, consurgere. Ann. 2.

5 C'est comme Tibére l'entendoit, quand il disoit à Sejanus, *Ipse, quid intra animum volutaverim, quibus adhuc necessitudinibus immiscere te mihi parem, omittam ad præsens referre. Id tantùm aperiam, nihil esse tam excelsum, quod non virtutes istæ, tuusque in me animus, mereantur, datoque tempore, vel in senatu, vel in concione non reticebo.* Ann. 4. Comme pour lui dire: Ne te mets point en peine des affaires de ta famille. j'y pense pour toi, & je ne t'en dirai pas davantage à cette heure, si non qu'en tems & lieu, je ne tairai point les services, que tu m'as rendus. Philippe II. Roi d'Espagne disoit à Ruy Gomez, son Premier Ministre, *faites mes Affaires, & je ferai les vôtres.*

* Toutes les qualités du cœur. E. de L.

charges, & de richesses, en sorte qu'il ne puisse desirer, ni d'autres honneurs ni d'autres richesses, & qu'il connoisse, qu'il lui seroit impossible de se maintenir sous un autre maître.

Le Prince & le Ministre, qui en useront ainsi, pourront se fier l'un à l'autre; mais quand ils feront autrement, il en arrivera toujours mal au Prince, ou au Ministre.

Les Princes prudens ont ordinairement donné la préference à ceux, chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les emploier dans l'intérieur de leur Païs. Ils leur ont préferé au contraire ceux qui avoient plus de souplesse, pour s'en servir dans des négociations. Car puisqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre & la justice dans leurs Etats, il suffit de l'honnêté; & s'il faut persuader les Voisins & noüer des intrigues, on sent bien que la probité n'y est pas tant requise que l'adresse & l'esprit.

Il me semble qu'un Prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zèle; il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnaissance, & qu'il faut suivre. Mais d'ailleurs les intérêts des Grands demandent absolument qu'ils récompensent avec autant de générosité, qu'ils punissent avec clémence; car les Ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera l'instrument de leur fortune, n'auront point assûrément recours au crime, & ils préfereront naturellement les bienfaits de leur Maître aux corruptions étrangères.

La voïe de la justice & la sagesse du monde s'ac-

s'accordent donc parfaitement ſur ce ſujet, & il eſt auſſi imprudent que dur de mettre, faute de récompenſe & de générosité, l'attachement des Miniſtres à une dangereuſe épreuve.

Il ſe trouve des Princes qui donnent dans un autre défaut auſſi dangereux, ils changent * *de* Miniſtres avec une legéreté infinie, & ils puniſſent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

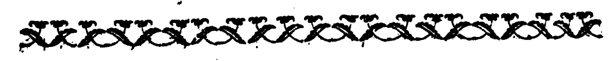
Les Miniſtres qui travaillent immédiatement ſous les yeux du Prince, lorſqu'ils ont été quelque tems en place, ne ſauroient pas tout-à-fait lui déguiſer leurs défauts; plus le Prince eſt pénétrant, & plus facilement il les ſaiſit.

Les Souverains qui ne ſont pas Philoſophes, s'impatientent bientôt; ils ſe révoltent contre les foibleſſes de ceux qui les ſervent, ils les diſgracient & les perdent.

Les Princes qui raiſonnent plus profondément, connoiſſent mieux les hommes; ils ſavent qu'ils ſont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce Monde, que les grandes qualités ſont, pour ainſi dire, miſes en équilibre par des grands défauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'eſt pourquoi, a moins de prévarication, ils conſervent leurs Miniſtre avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & ils préferent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à-peu-près comme d'habiles Muſiciens qui aiment mieux joüer avec

* Les. E. de L.

avec des instrumens dont ils connoissent le fort & le faible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur est inconnue.



CHAPITRE XXIII.

Comment il faut fuir les Flateurs.

*JE ne saurois me passer de parler ici d'un mal, que les Princes ont bien de la peine à éviter, à moins qu'ils n'aient beaucoup de prudence & de discernement; & ce mal est la Flaterie, qui regne dans toutes les Cours *. Car les hommes ont tant d'amour propre, & se trompent si fort dans la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes, qu'il leur est très difficile de se préserver de cette contagion; & d'ailleurs, ceux, qui veu-*

* Tacite dit, que la flaterie est un mal aussi ancien, que la domination. *Adulationes . . . . Vetus id in republica malum.* Ann. 2.

IL n'y a pas un Livre de Morale, il n'y a pas un Livre d'Histoire, où la faiblesse des Princes sur la flatterie ne soit rudement censurée. On veut que les Rois aiment la vérité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, & l'on a raison; mais on veut encore, selon la coutume des hommes, des choses un peu contradictoires. On veut que les Princes aient assez d'amour propre pour aimer la gloire, pour faire de grandes actions, & qu'en même tems ils soient assez indifférens pour renoncer de leur gré au sa-

veulent s'en garantir, courent risque de devenir méprisables.

Car comme tu n'as poit d'autre moien de te garder des Flateurs, si non, de faire croire, que tu ne t'offenses point d'entendre la vérité; si chacun a la liberté de te la dire, on te perd bien-tôt le respect 1. *C'est-pourquoi, le Prince prudent doit tenir un milieu, en choisissant des gens sages, à qui seulement il donne toute permission de lui dire la vérité sur les choses, qu'il leur demandera, sans se mêler du reste. Mais il doit les interroger de tout, entendre leurs avis, & puis en faire à sa mode, se gouvernant envers eux de*

1. C'est pour cela, que Tibére, qui haïssoit la flaterie, ne pouvoit neanmoins souffrir la liberté; de sorte que l'on ne savoit comment parler devant lui. *Augusta & lubrica oratio sub principe, qui libertatem metuebat, adulationem oderat.* Ann. 2.

salaire de leurs travaux; le même principe doit les pousser à mériter la loüange, & à la mépriser. C'est prétendre beaucoup de l'humanité, on leur fait bien de l'honneur de supposer qu'ils doivent avoir sur eux-mêmes plus de pouvoir encore que sur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famæ.

Les Princes, insensibles à leur réputation, n'ont été que des indolens, ou des voluptueux abandonnés à la mollesse; c'étoient des masses d'une matière vile qu'aucune vertu n'animoit. Des Tyrans très cruels ont aimé, il est vrai, la loüange; mais c'étoit en eux une vanité odieuse, un vice de plus; ils vouloient l'estime en méritant l'opprobre. Chez les Princes vicieux, la flatterie est un

*de manière, que chacun connoiſſe & croie, que plus on lui parle librement, & plus on lui plait *. Après ceux-là, il n'en doit plus écouter d'autres, mais demeurer ferme dans ce qu'il aura deliberé.*

Si le Prince fait autrement, ou les flatteurs le perdent, ou bien il varie ſouvent, ſelon la diverſité des avis 2; ce qui le fait mépriſer.

A ce propos, je veux rapporter ce que le Prêtre Luc diſoit un jour de l'Empereur Maximilien, ſon Maître, qui regne au-

poiſon mortel qui multiplie les ſemences de leur corruption; chez les Princes de mérite, la flatterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire, & qui en diminue l'éclat. Un homme d'eſprit ſe révolte contre la flatterie groſſiére, il repouſſe l'Adulateur maladroit.

Il eſt une autre ſorte de flatterie, elle eſt la ſophiſte des défauts, ſa rhétorique les diminue; c'eſt elle qui fournit des argumens aux paſſions, qui donne à l'auſtérité le caractère de la juſtice, qui fait une reſſemblance ſi parfaite de la libéralité à la profuſion, qu'on s'y méprend, qui couvre les débauches du voile de l'amuſement & du plaiſir; elle amplifie ſur-tout les vices des autres, pour en ériger un trophée à ceux de ſon Héros. La plûpart des hommes donnent dans

* *A l'exèmple de Jean II. Roi de Portugal, qui pré par un de ſes courtiſans de lui accorder une charge vacante, répondit*, je la garde à un homme qui ne m'a jamais flatté.

2. Comme font les Princes imbécilles. *Ipſe modo huc modo illuc, ut quemque ſuadentium audierat, promptus*, dit Tacite de Claudius. Ann. 12. *huc illuc circumagi, quæ juſſerat vetare, quæ vetuerat jubere.* Hiſt. 3.

aujourd'hui; Qu'il ne prenoit conseil de personne, & que néanmoins il ne faisoit jamais rien à sa mode. *Et cela vient de ce qu'il tient une route contraire à celle, que je viens de marquer; car comme il ne communique ses secrets à personne, quand on vient à decouvrir ses desseins, les gens de son Conseil y contredisent, & lui, qui a l'humeur facile, se rend à leur avis; si bien qu'il n'y a point de fond à faire sur ses délibérations, d'autant que ce qu'il fait un jour, il le défait un autre* 3.

Il faut donc, qu'un Prince prenne conseil de tout, mais quand il lui plait, & non pas quand il plait aux autres; en sorte que personne n'ose le conseiller, sans en être

3. Défaut, que l'on dit que l'Empereur Leopold, qui regne aujourd'hui, a hérité de Maximilien I.

dans cette flatterie qui justifie leur goût, & qui n'est pas tout-à-fait mensonge; ils ne sauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur disent un bien d'eux-mêmes dont ils sont convaincus. La flatterie qui se fonde sur une base solide, est la plus subtile de toutes; il faut avoir le discernement très fin pour appercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un Roi à la tranchée par des Poëtes qui doivent être les Historiens, elle ne composera point des Prologues d'Opera remplis d'hyperboles, des Préfaces fades & des Epîtres rampantes. Elle n'étourdira point un Héros du récit empoulé de ses victoires, mais elle prendra l'air du sentiment; elle se ménagera délicatement des entrées, elle paraîtra franche & naïve.

être reqnis. Il doit être grand questionneur, & puis entendre patiemment tout ce qu'on lui répond; & s'il voit quelqu'un biaiser à lui dire la vérité, il doit en montrer du ressentiment.

Ceux-là se trompent fort qui croient qu'un Prince, qui prend conseil, passe pour un homme, qui n'est pas prudent par lui-même, mais seulement par les bons conseils, qu'on lui donne *.

Car c'est une régle gé-

* L'excellence du Ministre, dit un habile Espagnol, n'a jamais diminué la gloire du Maître; au-contraire, tout l'honneur du succés retourne à la cause principale, & pareillement tout le blâme. La Renommée s'addresse toujours aux premiers auteurs, elle ne dit jamais: *Cet homme a eu de bons, ou de mauvais Ministres*, mais *il a été bon ou mauvais Ouvrier.* Il faut donc tâcher de bien choisir les Ministres, puisque c'est d'eux, que dépend l'Immortalité de la réputation. *Gracian, dans son Oracle manuel.*

Comment un grand homme, comment un Héros, comment un Prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami semble laisser échapper? Comment Louïs XIV. qui sentoit que son air seul en imposoit aux hommes, & qui se complaisoit dans cette supériorité, pouvoit-il se fâcher contre un vieil Officier, qui, en lui parlant, trembloit & begayoit, & qui, en s'arrêtant au milieu de son discours, lui dit, au moins, Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis?

Les Princes qui ont été hommes avant de devenir Rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, & ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont regné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens com-

générale & infaillible, que le Prince, qui n'est pas sage de lui-même, ne sauroit être bien conseillé, à moins que par hazard il se laissât gouverner à un homme, qui fût très-prudent; & en ce cas il pourroit être bien gouverné, mais non pas se maintenir, parce qu'un tel Ministre le dépoüilleroit bien-tôt de son Etat.

Mais si un Prince, qui n'est pas sage, a plusieurs conseillers, il ne sera pas capable de concilier leurs divers avis 1; *& ils ne penseront tous qu'à leurs intérêts* 2, *& même sans qu'il s'en apperçoive. Et comme c'est l'ordinaire des hommes d'être toujours méchans, si l'on ne leur impose une nécessité d'être bons, le Prince, qui ne se connoîtra pas en gens, ne sera jamais bien servi.*

comme les Dieux, & ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de loüange.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les Rois que de les condamner: ce sont les flatteurs, & plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du Public; de même que tous ceux qui sont assez ennemis des Princes pour leur déguiser la vérité. Mais que l'on distingue la flatterie de la loüange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le Panégyrique de Pline, Tibére étoit confirmé dans le vice par les flatteries des Sénateurs.

Je

1. *Neque alienis consiliis regi, neque sua expedire.* Hist. 3.

2. *Sibi quisque tendentes.*

Hist 1. *quia apud infirmum metu, & majore præmio peccatur.* Ibid.

Je conclus donc, que c'est la prudence du Prince, qui produit les bons conseils, & non les bons conseils, qui font la prudence du Prince.



CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leurs Etats.

Le Prince nouveau, qui observera prudemment les choses, que j'ai dites, en paroîtra un ancien, & sera même plus en sureté dans son Etat, que s'il étoit Prince héréditaire; car comme l'on épluche de plus près les actions d'un Prince nouveau, que celles d'un Prince successif, quand on vient à reconnoître, qu'il est sage, son mérite lui concilie plus l'affection des sujets, que ne feroit la succession de pere en fils, d'autant que les hommes s'arrêtent bien plus au présent, qu'au passé, & ne cherchent point à changer, quand ils se trou-

La Fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de vaincre, & dont nâquit un peuple de Guerriers qui se détruisirent, est l'emblême de ce qu'étoient les Princes Italiens du tems de Machiavel. Les perfidies & les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres * *ruinerent* leurs affaires. Qu'on lise l'Histoire d'Italie de la fin du XIV. siécle jusqu'au commencement du XV., ce ne sont que cruautés, séditions, vio-

* Ruina. E. de L.

trouvent bien 1. *Au contraire ils défendènt le Prince à toute force, pourvu qu'il ne manque point à son devoir dans les autres choses.*

Et pour-lors, le Prince aura une double gloire d'avoir donné commencement à une nouvelle Principauté, de l'avoir munie de bonnes loix, de bonnes armes, de bons amis, & de bons exemples; au-lieu que celui-là sera doublement infame, qui étant né Prince, aura perdu son Etat par son peu de prudence.

Si l'on considére le Roi de Naples, le Duc de Milan, & d'autres, qui ont perdu le leur de nôtre tems, on trouvera prémiérement en eux un commun défaut, quant à la disposition de leurs armes, comme je l'ai mon-

1. *Tuta & præsentia quàm vetera & periculosa malunt.* Ann. 1. *anteponunt præsentia dubiis.* Hist 1.

violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule inspire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice & l'humanité, on bouleverseroit tout l'Univers; l'inondation des crimes réduiroit dans peu ce Continent dans une vaste solitude. C'étoit l'iniquité & la barbarie des Princes d'Italie qui leur firent perdre leurs Etats, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux qui auront la folie de les suivre.

Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces Princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte. La faiblesse des Rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affai-

montré amplement ci-dessus; & puis on verra qu'ils se sont perdus, ou pour s'être fait haïr du peuple, ou pour n'avoir pas sû s'assurer des Grans.

*Car à moins que de tomber dans quelqu'une de ces fautes, on ne perd point des Etats, qui peuvent tenir une bonne Armée en campagne. Philippe de Macédoine *, non pas le pere d'Aléxandre-le-Grand, mais celui, qui fut vaincu par Titus Quintus, n'avoit pas un grand Etat en comparaison des Romains, & des Grecs, qui l'attaquoient; néanmoins, comme il étoit homme-de-guerre, & qui savoit entretenir le peuple, & s'assurer des Grands, il soutint plusieurs années la guerre; & si, à la fin, il perdit quelques villes, il conserva pourtant son Roiaume.*

Ce

* *Le pere de Persée, dernier Roi de Macédoine.*

affaires; mais qu'on me dise d'ailleurs en Politique tout ce que l'on voudra; argumentez, faites des systêmes, alleguez des exemples, emploiez toutes les subtilités, vous serez obligé d'en revenir à la justice malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles: „ Si l'on remarque en „ un Souverain, nou„ vellement élevé sur „ le Trône, (ce qui „ veut dire dans un „ Usurpateur) de la „ prudence & du mé„ rite, on s'attachera „ bien plus à lui qu'à „ ceux qui ne sont re„ devables de leur „ grandeur qu'à leur „ naissance. La raison „ de cela, c'est qu'on „ est bien plus touché „ du présent que du „ passé, & quand on „ y trouve de quoi se „ satisfaire, on ne va „ pas plus loin? „ Machiavel suppose-t-il

Ce n'est donc point à la Fortune, que nos Princes se doivent prendre d'avoir perdu leurs Etats, mais à leur lâcheté; car faute d'avoir pensé au changement, qui pouvoit arriver (étant l'ordinaire des hommes de ne point craindre la tempête durant la bonnace), quand ils ont vu approcher l'ennemi, au-lieu de se défendre, ils ont pris la fuite, sur l'espérance, que leurs peuples, dégoutés de l'insolence du vainqueur, ne manqueroient pas de les rappeller. Parti, qui est bon à prendre, lors qu'il n'y en a point d'autres; mais qui est honteux, quand on a des moiens plus honnêtes.

C'est folie à toi de vouloir bien tomber, parce que tu crois trouver quelqu'un, qui te relevera; car ou cela n'arrive pas, ou, si cela arrive, c'est à tes dépens, d'autant que tu es à la merci de celui, qui

il que de deux hommes également valeureux & sages, toute une Nation préferera l'Usurpateur au Prince légitime? ou l'entend-t-il d'un Souverain sans vertus, & d'un Ravisseur vaillant, & plein de capacité? Il ne se peut point que la première supposition soit celle de l'Auteur; elle est opposée aux notions les plus ordinaires du bon sens; ce seroit un effet sans cause, que la prédilection d'un peuple en faveur d'un homme qui commet une action violente pour se rendre leur Maître, & qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préferable à celui du Souverain légitime.

Ce ne sauroit être non plus la seconde supposition; car quelque qualité qu'on donne à un Usurpateur, on m'avoüera que l'action violente par laquelle

qui te défend. Or, il n'y a point de bonnes, ni de sûres défenses, que celles, qui viennent de toi-même, & de ton propre courage.

quelle il éleve sa puissance, est une injustice.

A quoi peut-on s'attendre d'un homme qui débute par le crime, si ce n'est à un gouvernement violent & tyrannique ? Il en est de même que d'un homme qui se marieroit, & qui éprouveroit une infidélité de sa femme le jour même de ses nôces ; je ne pense pas qu'il augurât bien de la vertu de sa nouvelle épouse pour le reste de sa vie.

Machiavel prononce sa condamnation en ce Chapitre. Il dit clairement que sans l'amour des peuples, sans l'affection des Grands, & sans une armée bien disciplinée, il est impossible à un Prince de se soutenir sur le Trône. La vérité semble le forcer * *à* rendre cet hommage, à peu près comme les Théologiens l'assûrent des Anges maudits, qui reconnoissent un Dieu, mais qui le blasphement.

† Pour gagner l'affection des peuples & des Grands, il faut avoir un fond de vertu ; il faut que le Prince soit humain & bienfaisant, & qu'avec ces qualités du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de sa charge.

Il en est de cette charge comme de toutes les autres ; les hommes, quelque emploi qu'ils exer-

* De lui. E. de L.

† Voici en quoi consiste la contradiction. E. de L.

ercent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne sont justes & éclairés. Les plus corrompus souhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de se gouverner, s'en rapportent à celui qui passe pour le plus prudent. Quoi ! le moindre Bourguemaître, le moindre Echevin d'une ville aura besoin d'être honnête homme & laborieux, s'il veut réüssir; & la Roïauté seroit le seul emploi où le vice seroit autorisé ! Il faut être tel que je viens de le dire, pour gagner les cœurs, & non pas comme Machiavel l'enseigne dans le cours de cet Ouvrage, injuste, cruel, ambitieux, & uniquement occupé du soin de son agrandissement.

C'est ainsi qu'on peut voir démasqué ce Politique, que son siécle fit passer pour un grand homme; que beaucoup de Ministres ont reconnu dangereux; mais qu'ils ont suivi; dont on a fait étudier les abominables maximes aux Princes; à qui personne n'avoit encore répondu en forme, & que beaucoup de Politiques suivent, sans vouloir qu'on les en accuse.

Heureux seroit celui qui pourroit détruire entiérement le Machiavelisme dans le Monde ! J'en ai fait voir l'inconséquence, c'est à ceux qui gouvernent la terre, à la convaincre par leurs exemples: ils sont obligés de guérir le Public de la fausse idée dans laquelle on se trouve sur la politique, qui ne doit être que le systême de la sagesse, mais que l'on soupçonne communément d'être le bréviaire de la fourberie. C'est à eux de bannir les subtilités & la mauvaise foi des Traités, & de rendre la vigueur à l'honnê-

teté & à la candeur, qui, à dire vrai, ne se trouve guères entre les Souverains; c'est à eux de montrer qu'ils sont aussi peu envieux des Provinces de leurs Voisins, que jaloux de la conservation de leurs propres Etats. Le Prince qui veut tout posseder, est comme un estomac qui se surcharge de viandes, sans songer qu'il ne pourra pas les digérer; le Prince qui se borne à bien gouverner, est comme un homme qui mange sobrement, & dont l'estomac digére bien.



CHAPITRE XXV.

Combien la Fortune a de pouvoir dans les affaires du Monde, & comment on lui peut résister.

JE sais, que plusieurs ont cru, & croient encore, que les affaires du Monde sont gouvernées de telle maniére, soit par la Providence Divine, ou par la Fortune, que la prudence des hommes n'y a point de part; d'où il s'ensuit, qu'il faut se laisser aller au sort & à l'avanture, sans se soucier

LA question sur la liberté de l'homme, est un de ces problêmes qui pousse la raison des Philosophes à bout, & qui a souvent tiré des anathêmes de la bouche des Théologiens. Les Partisans de la liberté disent que si les hommes ne sont pas libres, Dieu agit en eux, que c'est Dieu qui

cier de rien 1. *Cette opi-*

1. Tacite, qui étoit Epicurien, dit quelque chose de semblable dans le 6. livre de ses Annales. *In incerto judicium est, fato-ne res mortalium, & necessitate immutabili, an sorte volvantur.* Et puis il ajoute : quelques uns croient, qu'il y a une fatalité inévitable, & que cette fatalité n'est autre chose, qu'une liaison des causes naturelles avec leurs effets, laquelle fait que, depuis que nous avons choisi un certain genre de vie, nous ne saurions jamais éviter les accidens, qui se rencontrent dans cet état. *Fatum quidem congruere rebus putant, sed non è vagis stellis, verùm apud principia & nexus naturalium caussarum; ac tamen electionem vitæ nobis relinquunt : quam ubi elegeris, certum imminentium ordinem.* Quant à ce que Machiavel dit, que la prudence humaine n'a point de part, dans les affaires du Monde, ou du moins très peu, Tacite en donne un bel exemple, en parlant de Claudius, que la Fortune destinoit à l'Empire, pendant que les hommes pensoient à tout autre. *Mihi*, dit-il, *quanto plura recentium, seu veterum revolvo, tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obversantur, quippe fama,*

qui par leur ministère commet les meutres, les vols & tous les crimes; ce qui est manifestement opposé à sa sainteté. En second lieu, que si l'Etre suprême est le Pere des vices, & l'Auteur des iniquités qui se commettent, on ne pourra plus punir les Coupables, & il n'y aura ni crimes, ni vertus dans le Monde. Or, comme on ne sauroit penser à ce Dogme affreux, sans en appercevoir toutes les contradictions, on ne sauroit prendre de meilleur parti qu'en se déclarant pour la liberté de l'homme.

Les Partisans de la nécessité absolue disent au contraire, que Dieu seroit pire qu'un Ouvrier aveugle, & qui travaille dans l'obscurité, si après avoir créé ce Monde, il eût ignoré ce qui devoit s'y faire. Un Horloger, di-

opinion a eu grand cours en ces tems-ci, à cause des révolutions étranges, qui s'y sont vües, & qui arrivent encore de jour en jour tout à rebours de la pensée des hommes [*], *& quelque fois que j'y pense, je me sens du penchant à cette opinion.*

Mais comme notre franc-arbitre n'est pas en-

fama, spe, veneratione, potius omnes destinabantur imperio, quàm quem futurum principem fortuna in occulto tenebat. Ann. 3. La Fortune, dit Gracian, si célébre & si peu connüe, n'est autre chose, que cette grande mere d'accidens, & cette grande fille de la souveraine Providence, qui concourt avec toutes les causes-secondes, soit en les mouvant, soit en permettant qu'elles agissent. C'est cette Reine, si absolüe, si impénetrable, si inéxorable, qui rit aux uns, tourne le dos aux autres, tantôt mere, tantôt marâtre, non pas par un effet de la passion, mais par un secret incompréhensible des jugemens de Dieu. Dans le *Chap.* 10. de son Heros.

[*] De toutes les conjectures humaines.

disent-ils, connoît l'action de la moindre roüe d'une montre, puisqu'il sait le mouvement qu'il lui a imprimé, & à quelle destination il l'a faite: & Dieu, cet Etre infiniment sage, seroit le Spectateur curieux & impuissant des actions des hommes! Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, & qui sont tous asservis à de certaines loix immuables & constantes, auroit-il laissé joüir l'homme seul de l'indépendance? * Ce ne seroit plus la Providence qui gouverneroit le Monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le Créateur & la Créature, lequel des deux est l'Automate? Il est plus raisonnable de croire que

* Et de la liberté? E. de L.

encore perdu, il me semble, que l'on pourroit dire, que la Fortune est la maîtresse de la moitié de nos actions, & nous en laisse presque gouverner l'autre 2.

Pour moi, je la compare à un fleuve rapide, qui venant à se déborder, inonde le plat païs, déracine les arbres, entraine les maisons, & transporte le terrain d'un endroit à un autre, sans que personne ôse, ni puisse s'oposer à sa fureur; ce qui n'empêche pas, que, lorsqu'il est tranquille, l'on ne puisse faire des chaussées, & des digues, qui une autre fois arrêtent ses inondations, ou du moins retardent l'impétuosité de son cours.

Il en est de même de la Fortune; elle exerce toute

2. Le succès, dit Senéque ep. 14. n'est pas de la jurisdiction du sage; nous commençons les choses, la fortune les acheve.

que c'est l'Etre, en qui réside la faiblesse, que l'Etre en qui réside la puissance: ainsi la raison & les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquelles la main de la Providence conduit le genre humain, pour concourir aux évenemens que sa sagesse éternelle avoit résolus. *

C'est ainsi que pour éviter Charybde, on s'approche de Scylla, & que les Philosophes se poussent mutuellement dans l'abyme de l'absurdité, tandis que les Théologiens ferraillent dans l'obscurité, & se damnent dévotement par charité. Ces Partis se font la guerre à peu près comme les Carthaginois & les Romains

* Qui devoient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît sa destinée. E. de L.

toute sa puissance, lors qu'elle ne trouve rien de prêt à lui résister; elle jette toute sa violence sur les lieux, où elle sait, qu'il n'y a ni digue, ni barriére pour la retenir.

Si vous considérez l'Italie, qui est le théatre de ces révolutions, & qui leur a donné le branle, vous verrez, que c'est une campagne, sans défense; au-lieu que si elle eût été sur ses gardes, comme l'Allemagne, l'Espagne, & la France, elle n'eût pas été inondée des Etrangers, ou du moins cette irruption n'eût pas fait de si grands progrès [*].

Je n'en dirai pas davantage, quant à ce qui est de résister à la fortune en général. Mais, pour entrer dans le particulier: d'où vient qu'un Prince, que l'on voit prospé-

[*] Ou, *ou du moins ils n'y eussent pas fait de si grands progrès.*

mains se la faisoient. Lorsqu'on appréhendoit de voir les troupes Romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; & lorsqu'à Rome on voulut se défaire d'Hannibal que l'on craignoit, on envoia Scipion à la tête des Légions assiéger Carthage. Les Philosophes, les Théologiens, & la plûpart des Héros d'argumens ont le génie de la Nation Française: ils attaquent vigoureusement, mais ils sont perdus s'ils sont réduits à la guerre défensive. C'est ce qui fit dire à un bel Esprit que Dieu étoit le Pere de toutes les Sectes, puisqu'il leur avoit donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté & un revers. Cette question sur la liberté & sur la prédestination des hommes, est transportée par Machiavel de

prospérer aujourd'hui, périt demain, sans qu'il ait changé d'esprit, ni de conduite? C'est, à mon avis, comme je l'ai déja montré, parce que le Prince, qui ne s'appuie, que sur la fortune, tombe aussi-tôt qu'elle change.

Je crois aussi, que celui-là est heureux, qui régle sa conduite selon les tems, & que par conséquent il n'arrive que malheur à celui, qui ne sait pas s'accorder avec le tems; car il se voit, que les hommes, pour arriver à la fin qu'ils se proposent (qui est toujours d'acquérir de la gloire & des richesses), tiennent tous une route differente.

L'un garde des mesures, l'autre n'en garde point; l'un emploie la force, l'autre la ruse; l'un la patience, l'autre l'impétuosité; moiens, par où les uns & les autres peuvent réüss-

de la Métaphysique dans la Politique: c'est cependant un terrein qui lui est tout étranger & qui ne sauroit le nourrir; car en Politique, au lieu de raisonner si nous sommes libres, ou si nous ne le sommes point, si la fortune & le hazard peuvent quelque chose, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penser qu'à perfectionner sa pénétration & sa prudence.

La fortune & le hazard sont des mots vuides de sens, qui, selon toute apparence, doivent leur origine à la profonde ignorance dans laquelle croupissoit le monde, lorsqu'on donna des noms vagues aux effets dont les causes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de César, signifie proprement toutes les conjonctures qui ont favo-

réüssir. Il se voit aussi, que de deux, qui vont par un même chemin, l'un arrive à sa fin, & l'autre non; & que deux autres, qui auront été d'esprit tout contraire, l'un moderé, l'autre impétueux, prospéreront tous deux également : ce qui ne sauroit venir, que de la diversité des tems, qui sont favorables, ou contraires à leur conduite.

D'où il arrive ce que j'ai dit, que deux, qui procédent diversement, ont une même issüe, & que deux, qui procédent également pour une même fin, ont un succès tout contraire. C'est encore de là que dépend le bien, ou le mal; car si à un, qui se gouverne avec patience & circonspection, les tems & les affaires viennent si à point, que son gouvernement soit bon, il prospére, mais si les tems & les affaires changent, il se perd, d'autant qu'il ne change

risé les desseins de cet Ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce sont les malheurs inopinés qui lui arriverent, ces contre-tems où les effets suivirent si subitement les caüses, que sa prudence ne put ni les prévoir, ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hazard, ne sauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dez. Le hazard, dit-on, a fait que mes dez ont porté plûtôt douze que sept. Pour décomposer ce Phénomène physiquement, il faudroit avoir les yeux assez bons pour voir la manière dont on a fait entrer les dez dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réïterés qui les font tourner, & qui impriment aux dez un mouvement plus vif ou plus lent; ce sont ces cau-

ge pas de conduite 3.
Or il n'y a point d'homme si prudent, qu'il sache toujours accorder la sienne avec les tems, soit parce que l'on ne sauroit résister à son propre penchant; ou parce que l'on ne peut guères se résoudre à quitter une route, par où l'on est toujours arrivé à bon port: de-là vient aussi, que l'homme posé, ne sait pas être, impétueux, quand il le faut être.

3. Pierre Sodérin, dit Machiavel, procédoit en toutes choses, avec douceur & patience, & lui, & sa patrie s'en trouverent bien, tandis que son procédé fut convenable au tems. Mais quand vint le tems, qu'il falloit user de rigueur, il ne s'y put résoudre, d'où s'ensuivit sa perte, & celle de sa patrie. Liv. 3. de ses Discours chap. 9. & 3. *C'est que s'il eut voulu se servir de toute l'autorité, que lui donnoit la dignité de Gonfalonier à vie, il eût pû ruiner tous les Médicis, & , par conséquent, maintenir sa patrie en liberté.*

causes, qui, prises ensemble, s'appellent le hazard.

Tant que nous ne serons que des hommes, c'est-à-dire des Etres très bornés, nous ne serons jamais supérieurs à ce qu'on appelle les coups de la Fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hazard, des évenemens; mais notre vie est trop courte pour tout appercevoir, & notre esprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des* *faits* qui feront voir clairement qu'il est impossible à la sagesse humaine de tout prévoir. Le premier évenement est celui de la surprise de Cremone par le Prince Eugene, entreprise concertée avec toute la prudence imaginable, & exécutée avec une valeur infinie. Voici com-

* Evénemens. E. de L.

être, ce qui le perd; au-lieu que s'il changeoit de conduite, selon les tems & les affaires, la Fortune, ne changeroit pas 4.

Le Pape Jules II. procéda toujours impétueusement, & cela lui réüssit toujours, parce que le tems & les affaires le demandoient ainsi; témoin la première entreprise, qu'il fit sur Bologne, du vivant de Jean Bentivole.

Les

4. Ce qui fait, (ajoute Machiavel au même chap. 9.) que la Fortune abandonne un homme, c'est qu'elle change les tems, & que lui ne change pas ses mesures, ni ses brisées. Comme l'on accusoit un Roi de Sparte d'être changeant: *Ce n'est pas moi qui change*, dit-il, *ce sont les affaires.* Ce qui montre qu'il faut s'accommoder au tems, *morem accommodari, pro-ut conducat.* Ann. 14. *Remissum aliquid & mitigatum, quia expedierit.* Ann. 3. L'on a toujours estimé sages ceux, qui ont sû ceder au tems, dit Cicéron, *Tempori cedere, id est, necessitati parere, semper sapientis est habitum.*

comment ce dessein échoüa. Le Prince s'introduisit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices que lui ouvrit un Curé avec lequel il étoit en intelligence; il se seroit infailliblement rendu maître de la place, si deux choses inopinées ne fussent arrivées.

Premiérement * *le Régiment des Vaissaux* qui devoit faire l'exercice le même matin, se trouva sous les armes plûtôt qu'il ne devoit y être, & lui fit résistance, jusqu'à ce que le reste de la garnison s'assemblât. En second lieu, le guide qui devoit mener le Prince de Vaudemont à une porte de la Ville dont ce Prince devoit s'emparer, manqua le chemin; ce qui fit que

* Un Regimēnt Suisse. E. de L.

Les Vénitiens en prenoient ombrage, les Rois de France & d'Espagne en raisonnoient, & néanmoins il alla lui-même à Bologne, sans que Venise, ni l'Espagne ôsassent branler, l'une aiant peur, & l'autre songeant à recouvrer tout le Roiaume de Naples: d'ailleurs, le Roi de France, qui vouloit se concilier Jules, pour humilier les Vénitiens, n'ôsa lui refuser du secours de peur de l'offenser.

De sorte que Jules, avec son humeur feroce & impétueuse, fit ce qu'un autre Pape n'eût jamais fait avec toute la prudence humaine; au-lieu que s'il eût attendu à partir de Rome, jusqu'à ce qu'il eût fait tous les préparatifs nécessaires, comme tout autre Pape auroit fait, son entreprise eût échoüé; car la France eût trouvé mille excuses, & les autres

que ce détachement arriva trop tard.

Le second évenement dont j'ai voulu parler, est celui de la paix particulière que les Anglais firent avec la France vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni les Ministres de l'Empereur Joseph, ni les plus grands Philosophes, ni les plus habiles Politiques n'auroient pû soupçonner qu'une paire de gans changeroit le destin de l'Europe: cela arriva cependant au pied de la lettre.

La [1] Duchesse de Marlbourough exerçoit la charge de Grande-Maitresse de la Reine Anne à Londres, tandis que son époux faisoit dans les Campagnes de Brabant une double moisson de lauriers & de richesses. Cette Duchesse soutenoit par sa faveur le Parti du Héros, & le Hé-

tres lui eussent fait mille peurs.

Je ne parlerai point de ses autres actions, qui ont toutes été semblables, & toutes également heureuses; la mort ne lui a pas donné le loisir de voir un changement 5: car s'il fût venu un tems, qu'il eût fallu procéder avec ménagement, il étoit perdu, d'autant qu'il n'eût jamais pû se defaire de sa violence naturelle.

Je conclus donc, que les hommes, qui s'obstinent à tenir toujours la même route, sont heureux, tant que leur conduite s'accorde avec la Fortune; mais sont mal-

5. Nardi dit, que tout lui reüssit plûtôt par bonheur, que par prudence, & qu'il ne pouvoit jamais mourir dans un tems plus heureux, ni plus glorieux pour son Pontificat. Livre 6. de son Histoire. C'est de lui qu'il est vrai de dire le mot de Patercule, *Vir inquies, & ultra fortem temerarius.*

Héros soutenoit le crédit de son épouse par ses victoires. Le Parti des Toris qui leur étoit opposé, & qui souhaitoit la paix, ne pouvoit rien tandis que cette Duchesse étoit toute-puissante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cause assez legère. La Reine avoit commandé des gans & la Duchesse en avoit commandé en même tems. L'impatience de les avoir, lui fit presser la Gantière de la servir avant la Reine; cependant Anne voulut avoir ses gans. Une Dame *, qui étoit ennemie de Miledi Marlbourough, informa la Reine de tout ce qui s'étoit passé, & s'en prévalut avec tant de malignité, que la Reine dès ce moment regarda la Duchesse comme une

* Madame Masham.

malheureux, quand elle vient à changer, & qu'ils ne veulent pas changer aussi.

Au reste, je tiens, qu'il vaut mieux être impétueux, que circonspect; parce que la Fortune est une femme, de qui l'on ne sauroit venir à bout, qu'on ne la batte, & qu'on ne la tourmente; & l'on voit par expérience, qu'elle se laisse bien plus dompter aux esprits féroces, qu'aux gens froids; & qu'elle est toujours amie des jeunes-gens, parce qu'ils sont moins circonspects, plus violens & plus hardis 6.

une Favorite dont elle ne pouvoit plus supporter l'insolence. La Gantière acheva d'aigrir cette Princesse par l'histoire des gans; qu'elle lui conta avec toute la noirceur possible. Ce levain, quoique leger, fut suffisant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, & pour assaisonner tout ce qui doit accompagner une disgrace. Les Toris, & le Maréchal de Tallard à leur tête, se prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La

6. Témoin ce que Tacite dit de Cerialis, l'un des parens, & des Généraux de Vespasien. *Cerialis parum temporis ad exsequenda imperia dabat, subitus consiliis, sed eventu clarus; aderat fortuna, etiam ubi artes defuissent* (Hist. 5.) c'est-à-dire: Cerialis donnoit très-peu de tems, pour executer ses ordres: quoique ses entreprises fussent toujours précipitées, elles lui réussissoient presque toujours. La fortune le favorisoit, jusque dans les choses, où l'expérience lui manquoit. C'est pourquoi Hannibal avoit raison d'appeller la Fortune la marâtre de la Prudence. Le Marquis de Marignan disoit à Charle-quint, qu'elle n'étoit pas seulement inconstante comme la femme, mais folle & badine comme la jeunesse. *Gracian*, *chap.* II. *de son Hèros*.

La Ducheſſe de Marlbourough fut diſgraciée peu de tems après, & avec elle tomba le Parti des Wighs & celui des Alliés de l'Empereur. Tel eſt le jeu des choſes les plus graves du monde, la Providence ſe rit de la ſageſſe & des grandeurs humaines; des cauſes frivoles, & quelquefois ridicules changent ſouvent la fortune * des Monarchies entières.

Dans cette occaſion, des petites miſères de femmes ſauverent Louïs XIV. d'un pas, dont ſa ſageſſe, ſes forces & ſa puiſſance ne l'auroient peut-être pû tirer, & obligerent les Alliés à faire la paix malgré eux.

Ces ſortes d'évenemens arrivent, mais j'avoüe que c'eſt rarement, & que leur autorité n'eſt pas ſuffiſante pour décréditer entiérement la prudence & la pénétration. Il en eſt comme des maladies qui altérent quelquefois la ſanté des hommes; mais qui ne les empêchent pas de jouïr la plûpart du tems des avantages d'un tempérament robuſte.

Il faut donc néceſſairement que ceux qui doivent gouverner le Monde, cultivent leur pénétration & leur prudence. Mais ce n'eſt pas tout: car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament ſous les conjonctures; ce qui eſt très difficile.

Je ne parle en général que de deux ſortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, & celui d'une lenteur circonſpecte; & comme ces cauſes morales ont une cauſe phyſique, il eſt preſque impoſſible qu'un Prince ſoit ſi fort maî-

* Des Etats &. E. de L.

maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un Caméleon. Il y a des siécles qui favorisent la gloire des Conquerans & de ces hommes hardis & entreprenans, qui semblent nés pour operer des changemens extraordinaires dans l'Univers, des révolutions, des guerres, & principalement je ne sais quel esprit de vertige & de défiance, qui brouillent les Souverains, fournissent à un Conquerant des occasions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas jusqu'à Fernand Cortez, qui dans la conquête du Mexique n'ait été favorisé par les guerres civiles des Américains.

Il y a d'autres tems où le monde, moins agité, ne paraît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonspection; c'est une espèce de calme heureux dans la politique, qui succéde ordinairement après l'orage. C'est alors que les négociations sont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne sauroit acquerir par l'épée.

Afin qu'un Souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il apprît à se conformer au tems comme un habile Pilote.

Si un Général d'armée étoit hardi & circonspect à propos, il seroit presque indomptable. Fabius minoit Hannibal par ses longueurs. Ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent & de recrües, & que sans combattre, il suffisoit de voir tranquillement fondre cette armée pour la faire périr, pour ainsi dire, d'inanition. La politique d'Hannibal étoit au contraire de combattre; sa puissan-

ce

ce n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages possibles, afin de lui donner de la solidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes & vives, & par les ressources qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704. si l'Electeur de Baviére & le Maréchal de Tallard n'étoient point sortis de Baviére pour s'avancer jusqu'à Blenheim & Hoghstet, ils seroient restés les maîtres de toute la Suabe; car l'armée des Alliés, ne pouvant subsister en Baviére faute de vivres, auroit été obligée de se retirer vers le Mein, & de se séparer. Ce fut donc manque de circonspection lorsqu'il en étoit tems, que l'Electeur confia au sort d'une bataille, à jamais mémorable & glorieuse pour la Nation Allemande, ce qui ne dépendoit que de lui de conserver. Cette imprudence fut punie par la défaite totale des Français & des Bavarois, & par la perte de la Baviére, & tout ce Païs qui est entre le haut Palatinat & le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des Téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été secondés de la Fortune. Il en est comme des rêves & des prophéties, entre mille qui ont été fausses & que l'on oublie, on ne se ressouvient que du très petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des évenemens par leurs causes, & non pas des causes par l'évenement.

Je conclus qu'un peuple risque beaucoup avec un Prince hardi, que c'est un danger continuel qui le menace, & que le Souverain

cir-

circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands exploits, ſemble plus né pour le Gouvernement. L'un hazarde, mais l'autre conſerve.

Pour que les uns & les autres ſoient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au Monde; ſans quoi, leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables.

Tout homme raiſonnable, & principalement ceux que le Ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devroient ſe faire un plan de conduite, auſſi bien raiſonné & lié qu'une démonſtration géometrique. En ſuivant en tout un pareil ſyſtême, ce ſeroit le moïen d'agir conſéquemment, & de ne jamais s'écarter de ſon but; on pourroit ramener par-là toutes les conjonctures & tous les évenemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concourroit pour exécuter les projets que l'on auroit médités.

Mais qui ſont ces Princes, deſquels nous prétendons tant de rares talens? Ce ne ſeront que des hommes, & il ſera vrai de dire que ſelon leur nature, il leur eſt impoſſible de ſatisfaire à tant de devoirs; on trouveroit plûtôt le Phœnix des Poëtes & les unités des Métaphyſiciens, que l'homme de Platon. Il eſt juſte que les peuples ſe contenteut des efforts que font les Souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entre eux ſeront ceux qui s'éloigneront plus que les autres, du *Prince* de Machiavel. Il eſt juſte que l'on ſupporte leurs défauts lorſqu'ils ſont contrebalancés par des qualités de cœur, & par de bonnes intentions. Il faut nous ſouvenir ſans ceſſe qu'il

n'y a rien de parfait * *au* Monde, & que l'erreur & la faiblesse sont le partage de tous les hommes. Le Païs le plus heureux est celui, où une indulgence mutuelle du Souverain & des Sujets, † *répandroit* sur la Société cette douceur, sans laquelle la vie est un poids qui devient à charge, & le Monde une vallée d'amertumes §.

* Dans le. E. de L.
† Répand. E de L.
§ Au-lieu d'un théatre de plaisirs. E. de L.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes sortes de Négociations, & des raisons, qu'on peut appeller justes, de faire la guerre *.

REpassant dans mon esprit tout ce que j'ai dit dans les précedens Chapitres, & ruminant, si la conjoncture présente seroit favorable pour un Prince nouveau, qui voudroit introduire en Italie une forme de Gouvernement, qui

* Exhortation a delivrer l'Italie des Barbares. E. de L.

NOus avons vû dans cet Ouvrage la fausseté des raisonnemens, par lesquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous présentant des Scélerats sous le masque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher au crime le voile de la vertu dont Machiavel l'avoit en-

qui fît bonneur à sa personne, & profit à toute la Nation; je trouve tant de choses, que concourent en faveur de cette entreprise, que je ne sai pas, s'il pourroit jamais venir un tems, qui fût plus propre à l'exécuter.

*S'il falloit, que le peuple d'Israël fût esclave en Egypte, pour savoir ce que valoit Moïse; que les Perses fussent oprimés par les Médes pour juger du courage de Cirus; & que les Athéniens fussent errans & vagabonds pour bien connoître l'excellence de Thesée *: il falloit aussi, pour voir toute l'étendüe d'un esprit Italien, que l'Italie fût aujourd'hui si misérable, qu'elle fût plus maltraitée, que les Perses; plus dispersée, que les Athéniens; qu'elle fût sans chef, & sans*

* *Voiez le Chapitre 6. où il parle de ces trois personnages.*

enveloppé, & pour desabuser le monde de l'erreur où sont bien des personnes sur la politique des Princes. J'ai dit aux Rois que leur véritable politique consistoit à surpasser leurs sujets en vertu, afin qu'ils ne se vissent point obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. J'ai dit qu'il ne suffisoit point d'actions brillantes pour établir leur réputation; mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du Genre humain.

J'ajouterai à ceci deux considérations, l'une regarde les Négociations, & l'autre les sujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeller justes.

Les Ministres des Princes aux Cours étrangères sont des Espions privilégiés, qui veillent sur la conduite des

ſans loix, mépriſée, dechirée, pillée, & aſſervie par les Etrangers.

Quoique de tems en tems on ait vu quelque grand courage, que l'on croioit être envoié de Dieu, pour la délivrer, ſi-eſt-ce qu'il eſt arrivé, que la Fortune l'a toujours abandonné dans le plus beau de ſa courſe.

*Ainſi l'Italie, qui n'a plus qu'un ſoufle de vie, attend, qu'il vienne quelqu'un, qui mette fin aux ſouffrances de la Lombardie, du Roiaume de Naples *, & de la Toſcane †, & qui gué-*

* Il eſt à propos de remarquer, que Machiavel parle ici à ſon patron Laurent de Medicis, ſelon les prédictions, que les Aſtrologues lui avoient faites les premiers mois du Pontificat de Léon X, que Julien, ſon frere, deviendroit Roi de Naples, & Laurent, ſon Neveu, Duc de Milan. Nardi, livre 6. de ſon Hiſtoire de Florence.

† Le même Hiſtorien dit en deux endroits du même li-

des Souverains chez leſquels ils ſont envoiés; ils doivent pénetrer leurs deſſeins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs Maîtres à tems. L'objet principal de leur miſſion, eſt de reſſerrer les liens d'amitié entre les Souverains: mais au lieu d'être les Artiſans de la paix, ils ſont ſouvent les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruſe & la ſéduction pour arracher les ſecrets de l'Etat aux Miniſtres: ils gagnent les Faibles par leur adreſſe, les Orgueilleux par leurs paroles, & les Intéreſſés par leurs préſens, en un mot ils font quelquefois tout le mal qu'ils peuvent; car ils penſent pécher par devoir, & ils ſont ſûrs de l'impunité.

C'eſt contre les artifices de ces Eſpions, que

guérisse ses blessures & ses ulcéres, que le tems a rendües presque incurables; elle prie Dieu, de lui envoier quelqu'un, qui l'affranchisse du joug insupportable des Etrangers; on la voit toute prête de suivre un étendard, pourvu qu'un homme de valeur le prenne en main.

Mais il n'y a personne maintenant, sur qui elle puisse faire plus de fond, que sur vôtre illustre Maison, qui tenant aujourd'hui le Pontificat, & étant si visiblement favorisée de Dieu peut, avec sa prudence & sa bonne fortune, se faire chef de cette glorieuse entreprise. Quant à vous, cela ne vous sera pas fort difficile, si vous envisagez l'exemple de ceux, de qui j'ai parlé; car bien que ce fussent des hommes

livre, que Laurent vouloit se rendre Souverain de Florence.

que les Princes doivent prendre de justes mesures. Lorsque le sujet de la Négociation devient plus important, c'est alors que les Princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs Ministres, afin d'approfondir si quelque pluïe de Danaë n'auroit point amolli l'austérité de leur vertu.

Dans ces tems de crise où l'on traite d'Alliances, il faut que la prudence des Souverains soit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il est nécessaire qu'ils disséquent avec attention la nature des choses qu'ils doivent promettre, pour qu'ils puissent remplir leurs engagemens.

Un Traité, envisagé sous toutes ses faces, déduit avec toutes ses conséquences, est tout autre chose que lorsqu'on se contente de le considérer en gros. Ce qui

mes extraordinaires & admirables, ils n'étoient pourtant qu'hommes, & pas-un d'eux n'a eu une si belle occasion, que celle d'aujourd'hui. Outre que leur Cause n'étoit pas meilleure que la vôtre, ni Dieu pour eux plus que pour vous. Il n'y a ici, que de la Justice [*].

Car toute Guerre, qui est nécessaire, est juste : & les armes, qui se prennent pour la défense d'un peuple, qui n'a point d'autre ressource, sont miséricordieuses. Tout concourt à ce dessein, & il n'y sauroit avoir de grandes difficultez, où il y a de grandes dispositions, à moins que l'on ne s'écarte de la route de ceux, que j'ai proposez à imiter. De plus, il se voit des

[*] *Ou, & c'est pieté, que de prendre les armes en faveur d'un peuple, qui ne sauroit trouver son salut ailleurs.*

qui paraissoit un avantage réel, ne se trouve, lorsqu'on l'examine de près, qu'un misérable palliatif qui tend à la ruine de l'Etat. Il faut ajouter à ces précautions le soin de bien éclaircir les termes d'un Traité, & le Grammairien pointilleux doit toujours précéder le Politique habile, afin que cette distinction frauduleuse de la parole & de l'esprit du Traité ne puisse point avoir lieu.

En politique on devroit faire un Recueil de toutes les fautes que les Princes ont faites par précipitation, pour l'usage de ceux qui veulent faire des Traités ou des Alliances. Le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions, qui ne sauroient que leur être salutaires.

Les Négociations ne se font pas toutes par des

des signes extraordinaires, la Mer s'est ouverte, une nuée a montré le chemin, une pierre a jetté de l'eau; la Manne est tombée d'en haut; enfin tout a concouru à vôtre aggrandissement. C'est à nous de faire le reste, Dieu ne voulant pas faire tout, pour ne nous pas ôter nôtre franc-arbitre, ni la part de la gloire, qui nous appartient.

Ce n'est pas merveille, si pas-un des Italiens, que j'ai nommez, n'a encore pû faire ce que l'on espére que fera votre illustre Famille; ni si l'Italie a été si malheureuse dans ses guerres, qu'il sembleroit, que la vertu militaire en fût bannie; car cela ne vient, que de ce que l'ancien usage militaire qu'elle observoit n'étoit plus de saison, & que personne n'a sû en inventer un nouveau.

Rien ne fait tant d'honneur à un homme, qui

des Ministres accrédités; on envoie souvent des personnes sans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propositions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la personne de leur Maître. Les Préliminaires de la dernière Paix entre l'Empereur & la France, furent conclus de cette manière, à l'insçu de l'Empire & des Puissances Maritimes. Cet accommodement se fit chez un Comte *, dont les terres sont au bord du Rhin.

Victor-Amedée, le Prince le plus habile, & le plus artificieux de son tems, savoit mieux que personne, l'art de dissimuler ses desseins. L'Europe fut abusée plus d'une fois par la finesse de ses ruses; entre autres lorsque

* Le Comte de Neuwied.

qui vient de monter à la Principauté, que de faire de nouvelles loix, & d'inventer une nouvelle Discipline, d'autant que ces Ordonnances le rendent vénérable lors qu'elles sont bien fondées, & qu'elles donnent une idée de grandeur.

Or il y a en Italie assez de matière propre à recevoir telle forme qu'on voudra. Ce ne sont pas les membres, qui y manquent de valeur, mais les Chefs; témoin les duels, & les autres combats particuliers, où l'on voit, que les Italiens sont les plus adroits & les plus forts, au lieu qu'ils ne font rien dans les Armées; ce qui vient de la foiblesse des Chefs, à qui ceux, qui savent leur metier, ne veulent pas obéir. Or chacun se flatte de le savoir; & il ne s'est encore vu personne, à qui les autres aient voulu céder, quelque grand

que le Maréchal de Catinat, dans le froc d'un Moine, & sous prétexte de travailler au salut de cette ame Roïale, retira ce Prince du Parti de l'Empereur, & en fit un Prosélyte à la France. Cette Négociation entre le Roi & le Général, fut conduite avec tant de dextérité, que l'Alliance de la France & de la Savoye qui s'ensuivit, parut aux yeux de l'Europe comme un Phénomène de politique inopiné *.

Ce n'est † *ni* pour justifier, *ni pour blâmer* la conduite de Victor-Amedée, que j'ai proposé son exemple aux Rois §, je n'ai prétendu loüer en sa conduite que l'habileté & la discrétion, qui, lors-

* Et extraordinaire. E. de L.
† Point. E. de L.
§ Il s'en faut de beaucoup. E. de L.

grand mérite qu'il eût.

C'est pour cela que, dans toutes les guerres, que nous avons eües depuis vingt ans en-çà, les Armées, qui n'ont été composées que d'Italiens, n'ont jamais rien fait, qui vaille; témoin le Tar, Alexandrie, Capoüe, Gennes, Vaïla, Bologne, Mestre. Si donc la Maison de Médicis veut suivre les traces de ces excellens hommes, qui ont délivré leur païs de l'oppression étrangére, il faut avant toutes choses, comme c'est le vrai fondement de toutes les entreprises, avoir une Milice propre, n'y en aiant point ni de meilleure, ni de plus fidèle. Et quoique chaque soldat en soit bon, tous ensemble ils deviendront meilleurs, quand ils verront leur propre Prince leur commander, les honorer, & les récompenser.

Il est donc nécessaire de se pourvoir d'armes do-

lorsqu'on s'en sert pour une fin honnête, sont des qualités absolument requises dans un Souverain.

C'est une règle générale qu'il faut choisir les esprits les plus transcendans, pour les emploier à des Négociations difficiles; qu'il faut non seulement des Sujets rusés pour l'intrigue, souples pour s'insinuer; mais qui aient encore le coup d'œil assez fin pour lire sur la physionomie des autres les secrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, & que tout se découvre par la force de leur raisonnement.

Il ne faut point abuser de la ruse & de la finesse; il en est comme des épiceries, dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts émousse le goût, & leur fait à la fin perdre ce piquant, qu'un palais qui s'y ac-

domestiques, pour être en état de résister aux étrangéres. L'Infanterie Suisse & l'Infanterie Espagnole sont estimées terribles, mais l'une & l'autre a ses défauts : & par consequent une Milice mitoienne pourroit non seulement leur résister, mais encore les vaincre; les Espagnols ne pouvant soutenir la Cavalerie, & les Suisses étant sujets à avoir peur des fantassins, quand ils en rencontrent d'aussi obstinez qu'eux à combattre.

En effet, il s'est vû, & il se verra encore, que les Espagnols ne sauroient tenir contre la Cavalerie Francoise, & que les Suisses sont battus par l'Infanterie Espagnole. Et bien qu'il ne s'en soit pas vû une entiére experience quant aux Suisses, toutefois il s'en vit un échantillon à la Bataille de Ravenne, quand l'Infanterie Espagnole en vint aux prises

coutume, ne sent à la fin plus.

La probité au contraire est pour tous les tems; elle est semblable à ces alimens simples & naturels qui conviennent à tous les tempéramens, & qui rendent le corps robuste sans l'échauffer.

Un Prince, dont la candeur sera connue, se conciliera infailliblement la confiance de l'Europe, il sera heureux sans fourberie, & puissant par sa seule vertu. La paix & le bonheur de l'Etat sont comme un centre, où tous les chemins de la politique doivent se réunir, & ce doit être le but de toutes ses Négociations.

La tranquillité de l'Europe se fonde principalement sur le maintien de ce sage équilibre, par lequel la force supérieure d'une Monarchie est contreba-

ſes avec les Allemans, qui gardent le même ordre que les Suiſſes, en ce que les Eſpagnols, moiennant leur agilité & leurs boucliers, s'étant jettez au-travers des piques des Allemans, ceux-ci furent battus, ſans pouvoir ſe defendre, & alloient être entiérement défaits, ſans la Cavalerie, qui vint fondre ſur les Eſpagnols.

Connoiſſant donc le défaut de l'une & de l'autre Infanterie, l'on pourroit en inventer une nouvelle, qui tint contre la Cavalerie, & ne craignît point l'Infanterie; & pour cela, il n'y auroit qu'à changer la manière de combattre. Et ce ſont ces ſortes d'inventions, qui donnent de la réputation & de l'autorité à un Prince nouveau.

Il ne faut donc pas laiſſer échapper cette occaſion; il eſt tems, que l'Italie, après de ſi longues ſouffrances, voie enfin

balancée par la puiſſance réunie de quelques autres Souverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il ſeroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution univerſelle, & qu'une nouvelle Monarchie ne s'établît ſur les débris des Princes que leur desunion rendroit trop faibles.

La politique des Princes de l'Europe ſemble donc exiger d'eux qu'ils ne négligent jamais les Alliances & les Traités par leſquels ils peuvent égaler les forces d'une Puiſſance ambitieuſe, & ils doivent ſe méfier de ceux qui veulent ſemer parmi eux la deſunion & la zizanie. Qu'on ſe ſouvienne de ce Conſul, qui, pour montrer combien l'union étoit néceſſaire, prit un cheval par la queuë, & fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorſqu'il la prit

enfin son liberateur. Je ne puis exprimer avec quelle tendresse, & quelle reconnoissance, il seroit reçu dans toutes ces Provinces, qui ont été inondées du torrent des armes étrangéres, & qui, depuis tant d'années, ne respirent que vangeance. Où seroient les Villes, qui lui fermeroient leurs portes, & les peuples, qui refuseroient de lui obéir? Quelle envie auroit-il à surmonter? y auroit-il un seul Italien, qui hésitât à lui rendre hommage? chacun est las de cette domination barbare. Que votre illustre Maison prenne donc cette cause en main; avec toutes les esperances, que l'on peut concevoir de la réüssite d'une juste entreprise, afin que Nôtre Nation refleurisse sous son étendard, & que, sous ses auspices, il soit vrai de dire avec Pétrarque.

Virtù

prit crin à crin en les séparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon est aussi propre pour certains Souverains de nos jours, que pour les Légionaires Romains, il n'y a que leur réunion qui puisse les rendre formidables, & maintenir en Europe la paix & la tranquillité.

Le monde seroit bienheureux s'il n'y avoit d'autres moïens que celui de la Négociation, pour maintenir la justice & pour rétablir la paix & la bonne harmonie entre les Nations. L'on emploieroit les raisons, au lieu d'armes, & l'on s'entre-disputeroit seulement, au lieu de s'entre-égorger; une fâcheuse nécessité oblige les Princes d'avoir recours à une voïe beaucoup plus cruelle. Il y a des occasions où il faut défendre par les

armes

Virtù contra'l furore
Prendra l'arme, & sia
il combatter corto;
Che l'antico valore
Nell' Italici cuor non
è ancor morto.

C'est-à-dire;

La Justice au combat
défiera la Fureur,
Et saura lui donner une
si rude atteinte,
Que l'on verra bientôt,
que l'ancienne valeur
Du cœur Italien n'est
pas encore éteinte!

armes la liberté des peuples qu'on veut opprimer par injustice, où il faut obtenir par violence ce que l'iniquité refuse à la douceur, où les Souverains doivent commetmettre la Cause de leur Nation au sort des batailles. C'est dans un des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne & affermit une bonne paix.

C'est le sujet de la guerre qui la rend juste ou injuste. Les passions & l'ambition des Princes leur offusquent souvent les yeux, & leur peignent avec des couleurs avantageuses les actions les plus violentes. La guerre est une ressource dans l'extrémité, * *il ne faut s'en servir que* dans des cas désesperés, & bien examiner si l'on y est porté par une illusion d'orgueil, ou par une raison solide †.

Il y a des guerres défensives, & ce sont sans contredit les plus justes.

Il y a des guerres d'intérêt que les Rois sont obligés de faire pour maintenir eux-mêmes les droits

* Ainsi il ne faut s'en servir qu'avec précaution &. E. de L.

† Et indispensable. E. de L.

droits qu'on leur conteste; ils plaident les armes à la main, & les combats décident de la validité de leurs raisons.

Il y a des guerres de précaution, que les Princes font sagement d'entreprendre. Elles sont offensives à la vérité; mais elles n'en sont pas moins justes. Lorsque la grandeur excessive d'une Puissance semble prête à se déborder, & menace d'engloutir l'Univers, il est de la prudence de lui opposer des digues, & d'arrêter le cours * *du* torrent, lors encore qu'on en est le maître. On voit des nuages qui s'assemblent, un orage qui se forme, les éclairs qui l'annoncent; & † *le* Souverain que ce danger menace, ne pouvant tout seul conjurer la tempête, se réunira, s'il est sage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les Rois d'Egypte, de Syrie, de Macédoine se fussent ligués contre la puissance Romaine, jamais elle n'auroit pû bouleverser ces Empires; une Alliance sagement concertée, & une guerre vivement entreprise, auroient fait avorter ces desseins ambitieux dont l'accomplissement enchaîna l'Univers.

Il est de la prudence de préferer les moindres maux aux plus grands, ainsi que de choisir le parti le plus sûr, à l'exclusion de celui qui est incertain. Il vaut donc mieux qu'un Prince s'engage dans une guerre offensive, lorsqu'il est le maître d'opter entre la branche d'olive

&

* Orageux d'un. E. de L.
† Ce. E. de L.

& la branche de laurier, que s'il attendoit à des tems désesperés, où une déclaration de guerre ne pourroit retarder que de quelques momens son esclavage & sa ruine. C'est une maxime certaine qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu : les grands hommes s'en sont toujours bien trouvés. *

Beaucoup de Princes ont été engagés dans les guerres de leurs Alliés par des Traités, en conséquence desquels ils ont été obligés de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les Souverains ne sauroient se passer d'Alliances, puisqu'il n'y en a aucun en Europe qui puisse se soutenir par ses propres forces, ils s'engagent à se donner un secours mutuel en cas de besoin; ce qui contribue à leur sûreté, à leur conservation. L'évenement décide lequel des Alliés retire les fruits de l'Alliance; une heureuse occasion favorise une des Parties en un tems, une conjoncture favorable seconde l'autre Partie contractante †. L'honnêteté & la sagesse du monde exigent donc également des Princes qu'ils observent religieusement la foi des Traités, & qu'ils les accomplissent même avec scrupule; d'autant plus, que par les Alliances ils rendent leur protection plus efficace à leurs peuples.

Toutes les guerres donc qui n'auront pour but que de repousser les Usurpateurs, de mainte-

te-

* En faisant usage de leurs forces avant que leurs ennemis ayent pris des arrangemens capables de leur lier les mains, & de détruire leur pouvoir. E. de L.

† Dans un tems différent. E. de L.

tenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'Univers *, seront conformes à la justice. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à se reprocher le sang répandu ; la nécessité les fait agir, & dans de pareilles circonstances la guerre est un moindre malheur que la paix.

† *Autrefois quelques Princes, sans songer à se faire des Alliés, ne pensoient qu'à vendre leurs soldats, & à trafiquer du sang de leurs sujets.*

L'institution du soldat est pour la défense de la patrie ; les loüer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'est, ce me semble, pervertir à la fois le but du négoce & de la guerre. On dit qu'il n'est pas permis de vendre les choses saintes, eh ! qu'y a-t-il de plus sacré que le sang des hommes ?

Pour les guerres de Religion, si ce sont des guerres civiles, elles sont presque toujours la suite de l'imprudence du Souverain, qui a mal-à-propos favorisé une Secte aux dépens d'une autre ; qui a trop resserré, ou trop étendu l'exercice public de certaines Religions ; qui sur-tout a donné du poids à des querelles de Parti, lesquelles ne sont que des étincelles pas-

* Et d'éviter les opressions & les violençes des ambitieux. E. de L.

† Ce sujet me conduit naturellement à parler des Prinçes, qui par un négoçe inoüi dans l'antiquité, trafiquent du sang de leurs peuples : leur cour est comme un encan, où leurs troupes sont vendues à ceux qui offrent le plus de subsides. E. de L.

passagères quand le Souverain ne s'en mêle pas, & qui deviennent des embrasemens quand il les fomente.

Maintenir le Gouvernement civil avec vigueur, & laisser à chacun la liberté de conscience; être toujours Roi, & ne jamais faire le Prêtre, est le sûr moïen de préserver son Etat des tempêtes que l'esprit dogmatique des Théologiens cherche * *souvent* à exciter.

Les guerres étrangères de Religion sont le comble de l'injustice & de l'absurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons le fer à la main, comme Charles-Magne, ou équipper une flotte pour aller proposer au Soudan d'Egypte de se faire Chrétien, sont des entreprises bien étranges. La fureur des Croisades est passée; fasse le Ciel qu'elle ne revienne jamais!

La guerre en général est si féconde en malheurs, l'issüe en est si peu certaine, & les suites en sont si ruineuses pour un Païs, que les Princes ne sauroient assez reflêchir avant que de s'y engager. Les violences que les troupes commettent dans un Païs ennemi, ne sont rien en comparaison des malheurs qui réjaillissent directement sur les Etats des Princes qui entrent en guerre †.

Je me persuade que si les Monarques voioient un

* Toujours. E. de L.

† C'est un acte si grave & de si grande importançe de l'entreprendre, qu'il est étonnant que tant de Rois en aient pris si facilement la résolution. E. de L.

un tableau vrai * des misères qu'attire sur les peuples une seule déclaration de guerre, ils n'y seroient point insensibles. Leur imagination n'est pas assez vive pour leur représenter au naturel des maux qu'ils n'ont point connus, † *& à l'abri desquels les met leur condition.* Comment sentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples; la privation de la Jeunesse du Païs que les recrües emportent; ces maladies contagieuses qui désolent les armées; l'horreur des batailles, & ces siéges plus meurtriers encore; la désolation des blessés que le fer ennemi a privés de quelques-uns de leurs membres, uniques instrumens de leur industrie & de leur subsistance; la douleur des Orphelins qui ont perdu par la mort de leur pere l'unique soutien de leur faiblesse; la perte de tant d'hommes utiles à l'Etat, que la mort moissonne avant le tems?

§ Les Souverains qui regardent leurs sujets comme leurs esclaves, les hazardent sans pitié, & les voient périr sans regret; mais les Princes qui considérent les hommes comme leurs égaux, & qui envisagent le peuple comme le corps dont ils sont l'ame, sont œconomes du sang de leurs sujets.

Je prie les Souverains en finissant cet Ouvrage,

* Et fidele. E. de L.

† Et desquels leur condition les met à l'abri. E. de L.

§ Les Princes, qui ne sont dans le monde que pour rendre les hommes heureux, devroient bien y penser, avant que de les exposer pour des causes frivoles & vaines, à tout ce que l'humanité a de plus à redouter. E. de L.

ge, de ne se point offenser de la liberté avec laquelle je leur parle ; mon but est de dire la vérité, d'exciter à la vertu, & de ne flatter personne. La bonne opinion que j'ai des Princes qui regnent à présent dans le Monde, me les fait juger dignes d'entendre la vérité. C'est aux Nérons, aux Alexandres VI. aux Césars Borgia, aux Louïs XI. qu'on n'ôseroit la dire. Graces au Ciel, nous ne comptons point de tels hommes parmi les Princes de l'Europe, & c'est faire leur plus bel éloge, que de dire qu'on ôse hardiment blâmer devant eux * *tout ce qui dégrade la Roïauté, & ce qui offense la justice.*

* Tout les vices qui dégradent la Royauté, & qui sont contraires aux sentimens d'humanité & de justice. E. de L.

Fin de la troisième & dernière Partie.





TABLE DES CHAPITRES.



PREMIERE PARTIE.

CHAP.

SECONDE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIEME PARTIE.

FIN.

